



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





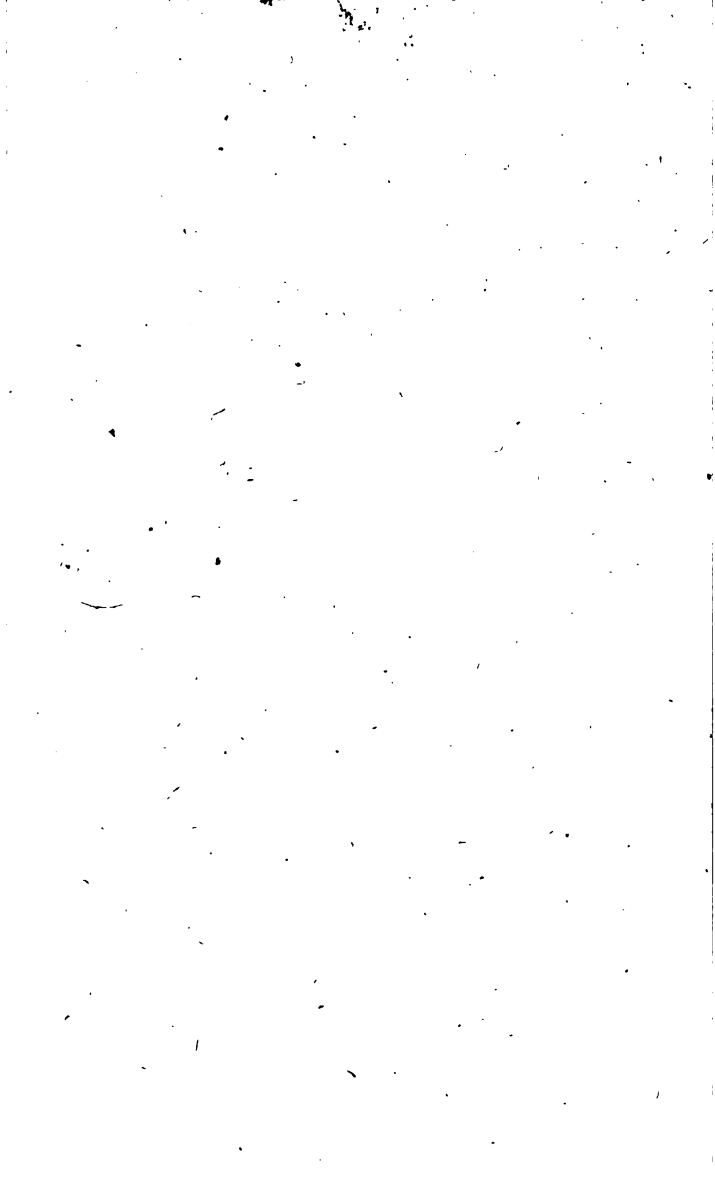
*Viscount Palmerston.*

**EAST SHEEN.**



Vet. Fr. II A 51





# RECUEIL

DE

## PIECES CHOISIES,

TANT

### EN PROSE QU'EN VERS;

RASSEMBLÉES

### EN DEUX VOLUMES.

#### PREMIERE PARTIE.

- |   |   |
|---|---|
| CONTENANT. I. Voyage de<br>Bachaumont & la Chapelle.  | * IV. Avis à Ménage sur son<br>Eglogue intitulée CHRIS-<br>TINE.                  |
| II. Lettre de Racine à l'Au-<br>teur des Heresies imaginai-<br>res, & des deux Vision-<br>naires. | * V. Traduction du commence-<br>ment de Lucrece en Vers<br>François par Hesnault. |
| III. Poësies du Chevalier<br>d'Accilly.   | * VI. La Satire des Satires par<br>Boursault.                                     |



A LA HAYE,  
Chez VAN-LOM, PIERRE GOSSE,  
& ALBERS.

---

M. DCC. XIV.

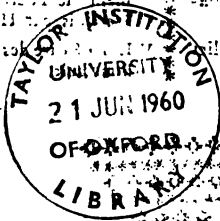
10

THE

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF OXFORD  
LIBRARY  
21 JUN 1960  
OF OXFORD  
LIBRARY



W. DEC. X. A.



# P R E F A C E

**L** Il y a de certains Livres nés, s'il faut ainsi dire, sous une si heureuse constellation, qu'ils ont toujours la grâce de la nouveauté. Leurs Auteurs, en les produisant, semblent leur avoir donné un esprit de vie qui les conserve. C'est ce qui arrive lorsqu'une Pièce, en prose ou en vers, s'élève ou enjouée, même ridicule, a pour plaisir le caractère qu'elle doit avoir. Telles sont, chacune en leur genre, celles qui composent ces deux Volumes. Elles sont au nombre de dix, lesquelles, à une près, ont été déjà imprimées, la plupart même plus d'une fois, sans qu'elles en soient pour cela recherchées avec moins d'empressement. On dira ici un mot de chacune, suivant l'ordre qu'il a plu à l'Imprimeur de leur donner.

La première de ces Pièces est le *Voyage* vulgairement intitulé *de Bachaumont & la Chapelle*. Quoique dès le commencement de l'ouvrage ces deux Messieurs déclarent y avoir travaillé en commun, Menage néanmoins en

Ouvrages de la  
I. partie.

# P R E F A C E.

raporté le croyoit uniquement de Bachaumont.  
C'est à la page 575. de la première édition de  
ses Remarques sur les Poësies de Malherbe.  
Comme cette note est diversifiante, je la co-  
pierai ici tout au long, d'autant plus qu'elle a  
été retranchée en 1689, dans la seconde édition,  
& que la première ne se trouve que tres-diffi-  
cilement. Ceux, dit-il, qui se mêlent de faire  
des vers, ne les finiront jamais, s'ils n'en croient,  
par les troisièmes personnes du futur, si ce n'est  
en burlesque. Comme a fait dans la curieuse  
Relation de son Voyage, le sçavant & le poli  
M. le Coigneux de Bachaumont, aujourd'hui le  
plus célèbre Poëte Burlesque que nous ayons en  
France, & qui vient de recueillir la succession de  
l'illustre Scaron, & du fameux Saint-Amant. Les  
paroles d'un Auteur si célèbre méritent d'être  
lues en tout lieu, & je ne dois pas les renvoyer ici à  
mes Lecteurs, quand ce ne seroit que pour les dé-  
lasser de la fatigue qu'ils ont eue de lire dans ces  
Observations tant de choses si peu galantes, & si  
peu agréables. Les voici.

Quoi donc ici l'on osera  
C'est Neptune qui parle.

Dire hardiment ce qu'on voudra,

Je donne avis, en passant, à M. le Coigneux  
de Bachaumont que l'E en hardiment est aspirée.

*Et lui conseille en même tems comme son serviteur,  
son ami, & son Parent, quand il fera rimprimer  
sa Relation, de réformer son vers de la sorte :*

Dire tout haut ce qu'on verra.

*Continuons.*

Chaque petit Dieu glosera

Sur ce que Neptune fera :

*Per Dio questo non sarà.*

*Voyez, comme l'Auteur mêle ici agréablement  
l'Italien avec le François, de la même façon que  
le Poëte Lucilius mêloit le Grec avec le Latin ?*

Ménage piqué du ridicule que l'Auteur du Voyage lui donnoit sous le nom des Précieuses de Montpellier, avoit tâché de s'en venger par ces railleries. Il les supprima pourtant depuis; soit par un effet de sa réconciliation avec Bachaumont, soit parce qu'il reconnut que la pièce, où on le railloit, étoit moins de Bachaumont que de Chapelle; soit enfin pour ne pas rappeler le souvenir des plaisanteries qu'on avoit faites de lui. Un avis qu'il auroit pu joindre à celui de l'H. non aspiré dans *hardiment*, c'est d'avoir fait *Dio* de deux syllabes dans le vers.

*Per Dio questo non sarà.*

Contre la pratique des Italiens, qui ne font jamais *io*, *mio*, *Dio* &c. de deux syllabes qu'à

## P R E F A C E

la fin du vers. Chapellet, à qui l'ouvrage est généralement attribué, n'y regardoit pas de si près. Emporté par le feu de son génie, il se mettoit quelquefois au dessus des règles. Mais les beautés vives & originales, tant de ses vers que de sa prose, obtiennent aisément grâce pour ces petites negligences, qui d'ailleurs ne sont pas fréquentes. Un fin \* connoisseur en ce genre a parlé de Chapellet comme d'un homme qui étoit les délices des bonnes compagnies, & des agréables débauchez; qui avoit de plus un talent particulier à faire des vers d'un tour aisé, & naturel, comme ceux-ci qu'il fit sur le champ.

Tout bon habitant du Marais,

Fait des vers qui ne coûtent guere.

Pour moi, c'est ainsi que j'en fais.

Et si je les voulois mieux faire,

Je les ferois bien plus mauvais.

Il excelloit sur tout à en faire sur deux feuilles rimées à chaque stance; manière de vers très harmonieuse, mais très difficile; & avant lui presque inconnue. Ceux de cette espèce qu'il fit à la louange du Roy, lui acquerirent une gratification de Sa Majesté.

C'est à lui qu'est due une grande partie de ce qu'ont de plus beau les Comedies de Mo-

\* M. de Callières, des bons mots & des bons comtes, pag. 205 d'Amsterdam, & 332. de Paris.

liere,



lière, qui le consultoit sur tout ce qu'il faisoit  
 & qui avoit une déférence entière pour la Ju-  
 stesse, & la délicatesse de son goût. Subtilus  
 Son vrai nom étoit Claude Emmanuel Lullier.  
 Chapelle est un surnom qu'on lui donna, par ce  
 que Marie Chaput sa mère accoucha de lui dans  
 le Village de la Chapelle, entre Paris & St. De-  
 nys. Il étoit fils naturel de François Lullier Maî-  
 tre des Comptes à Paris, & Conseiller au Parle-  
 ment de Metz, qui le fit légitimer \* en 1672. Ce  
 François Lullier, mort à Pise dix ans après,  
 étoit un bonhomme poli, & habué d'un des belles mœurs  
 très, connu par ses relations avec les Poètes, &  
 les Saumaises, les Balzacs, & les Gassendi.  
 Saumaise lui dédia ses Remarques sur les A-  
 mours de Chitophon, & de Leucippé d'Athille  
 Tace. Gassendi sa prière que Gassendi son in-  
 time ami enseigna la Philosophie à Chapelle,  
 qui de son côté, pout peu qu'il eût voulu s'ap-  
 pliquer, auroit pu se rendre digne disciple  
 d'un tel maître. Mais content d'une pension  
 annuelle de huit mille livres que son Père lui  
 laissa, & plus sensible au plaisir qu'à la gloire,  
 il aime mieux goûter les douceurs d'une vie  
 libre & nonchalante, qu'être assésé d'un sup-  
 port. Il mourut au mois de Septembre 1688 à l'âge  
 ans ayant François son fils pour héritier de son

\* Ménage Orig. Françoises; au mot Chapelle, où il est à re-  
 marquer qu'il a eu raison d'écrire Lullier, & non Lullier  
 ailleurs, & même en cette édition pag. 86.

montré son esprit, mort âgé de 78 ans en 1702.  
 - II. Ceux qui souhaitent un détail plus particulier du caractère de Chapelle, en trouveront plusieurs traits réjouissans dans l'Histoire de la Vie de Molière imprimée à Paris l'an 1703.  
 en l'An 1703. de l'Académie des Sciences & des Arts, & des deux Académies, est une Réponse au Difficulté que M. de Nicole à la fin de ses Lettres indifférentes Imaginaires & des Historiens a eu de publier en 1687, touchant les pièces de Théâtre. C'est entre plein d'après & de la mort de l'extrêmement Messieurs du Parti Royal & de l'Académie à porter de pareils coups à leurs adversaires. Ils furent long-temps à en chercher d'autres sans pouvoir le découvrir, ne pouvant s'imaginer qu'elle pût être de M. Racine, qu'ils regardoient comme leur évêque. Elle étoit pourtant de lui, & il faut convenir que c'étoit là justement l'homme qu'il faisoit aux Jésuites pour répondre aux Provinciales, & en lâcha depuis une seconde, & ce qu'on dit, mais qui fut aussi de supprimée, parce que les intéressés trouvèrent moyen de se raccommoier avec lui. On retira même la première autant qu'on put, en sorte qu'il seroit très difficile aujourd'hui d'en déterminer un exemplaire. Soit que l'édition qu'on en donna n'a été faite que sur une copie manuscrite, mais très correcte, qu'on a eu le bonheur de recouvrer.

II.

III. Les petites Poésies du Chevalier de Caillly ont

# P R E F A C E

ont eu beaucoup de succès. Elles furent pour la première fois imprimées chez André Courtois à Paris 1737. Le P. Bourhours en parle avec éloge dans ses Dialogues d'Eudoxe, & de Philante, où il cite le quatrain sur l'Etymologie d'*Alfama*, que Ménage, pour qu'il fut fait contre lui, n'a pu s'empêcher d'appeller beau.

*Alfama* vient d'*Equus* sans doute,

Mais il faut avouer aussi,

Qu'en venant de là jusqu'ici

Il a bien changé sur la route.

Mais si ceux qui ont loué les Epigrammes du Chevalier, en avoient voulu rapporter toutes les bonnes, il leur auroit fallu copier près des trois quarts du livre. L'Auteur étoit d'Orléans, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, & Gentilhomme ordinaire du Roi. Il s'est par transposition de lettres nommé d'Ascilly, mais son vrai nom étoit de Cailly.

L'*Avis à M. Ménage sur son Eptique intitulé Christina* est de Gilles Boileau frère aîné de Despréaux. C'est une Critique railleuse, & piquante, où règne une agréable erudition, jointe à une grande pureté de langage. On y relève d'une manière un peu caustique la liberté que se donnoit M. Ménage d'adopter trop fréquemment dans ses Poësies les pensées, & les

IV

IV.

## P R E F A C E.

expressions d'autrui. Cette pièce, nonobstant trois éditions qui en ont déjà paru, en demandoit une nouvelle, qui apparemment ne sera pas la dernière. Gilles Boileau, âgé seulement de 38. ans, mourut non pas en 1671. comme le marque Moréri, mais en 1669. Il étoit de l'Académie Française. On trouvera touchant son caractère diverses particularitez dans le Commentaire qui s'imprime actuellement sur les Œuvres de Despréaux.

- V. La traduction, qu'on donne ici en vers François du commencement de Lucrèce, n'avoit jamais été vue qu'en manuscrit. Elle est du Sr. Hesnault, si connu par le fameux sonnet de l'Avignon. C'étoit un des hommes de son tems qui rouroit le mieux en vers. Despréaux, si délicat là dessus, ne le nioit pas, & quand on lui demandoit, pourquoi donc au troisième chant de son Lutrin, & dans la neuvième Satire, il en avoit parlé avec mépris? Il répondoit qu'au lieu d'Hesnault, il avoit d'abord mis Boursault, & ensuite Derbault, avec lesquels s'étant réconcilié, il leur avoit substitué en dernier lieu Hesnault, ou comme il l'écrivoit, Haynaut, qui étant mort dès 1682. étoit hors d'état de former aucune plainte. Une bonne preuve du talent d'Hesnault pour la versification, c'est que Madame des Houlières apprit de lui les finesses de cet art, & qu'à en juger par l'Etolière, on doit concevoir une grande opinion

# P R E F A C E

opinion du Maître. Il réussissoit sur tout à traduire. Le seul morceau de cette version de Lucrèce suffit pour convaincre de l'habileté du Traducteur.

Despréaux, comme je viens de le marquer, avoit dans les premières éditions de ses Satires extrêmement maltraité Bourfaut, & cela en partie pour venger son ami Molière, contre qui Bourfaut avoit autrefois écrit. Celui-ci, qui n'étoit pas né endurant, fit la petite Comédie intitulée : *La Satire des Satires*, où mettant Despréaux sur la scène, il jouoit publiquement celui qui se croyoit seul en droit de jouer les autres Poètes. Despréaux alarmé eut recours à son parron M, le premier Président de Lamoignon, par l'autorité duquel il obtint arrêt portant défense aux Comédiens de représenter la pièce, & au libraire, qui l'avoit imprimée, de la vendre, ni distribuer. Quelques exemplaires néanmoins s'en étant répandus avant l'arrêt, furent lus avec avidité. La critique fut trouvée juste, & Despréaux qui devoit lui-même à la plupart des vers qu'elle contenoit, auroit peut-être mieux fait d'y déférer sans exception. Ces deux Poètes étant dans la suite devenus amis, Despréaux raya de ses œuvres le nom de Bourfaut, & de son côté Bourfaut fit ce qu'il put pour supprimer entièrement sa Comédie. Les Curieux cependant l'ayant depuis recherchée, on a cru leur faire plaisir d'en renouveler aujourd'hui

VI.  
I

# P R E F A C E

jourd'hui l'édition, afin de les mettre en état de reconnoître l'usage qu'a fait Despréaux de la Critique de Bourlaui.

Ouvra-  
ges de la  
2<sup>e</sup> partie.  
I.

Autant que les six ouvrages de la première partie, & les trois derniers de la seconde sont corrects soit pour la diction, soit pour les pensées, autant celui, qui est à la tête du second volume, pèche contre les règles & du style & du bon sens. C'est le Poème qui a pour titre : *La Madelène au désert de la sainte Baume*. On ne le produit ici que pour divertir le Lecteur par le ridicule de la composition. Tous les défauts que les Ecrivains judicieux évitent avec soin, le bon Môme Auteur de cette pièce originale s'est rendu ingénieux à les rechercher. On peut dire qu'il y a réussi, & que si l'on avoit proposé un prix de Poésie pour les vers où entreroit le Phébus le plus raffiné, & le Galimatias le plus exquis, le Poème de la Madelène l'auroit infailliblement remporté. Son Auteur est le véritable Amador des Visionnaires. Ce que Desmarests a de gayeté à l'écœuré imaginé, le Poète Provençal l'a de bonne foi, & très sérieusement exécuté. On ne sauroit croire le débit qu'a eu ce chef d'œuvre de pieuse extravagance. Une infinité de gens ont écrit de toutes parts, mais inutilement à Lyon, pour en avoir des exemplaires. Il y a long-tems qu'il n'y en reste plus. C'est ce qui a fait prendre le dessein d'en donner une nouvelle édition.

Le

*Le Louis d'or*, moitié-vers, moitié prose, II.  
est un petit ouvrage tout plein d'esprit. Son  
Auteur étoit un jeune homme de Castres, nom-  
mé Ifarn, compatriote de l'Illustre Paul Pel-  
liffon, mais aussi beau que celui-ci étoit laid.  
Il mourut en la fleur de son âge, sans avoir  
eu le tems de laisser d'autres compositions. Les  
connoisseurs ne l'en ont pas moins estimé, &  
Richelet, pag. 10. de la Versification Fran-  
çoise le met au rang de nos Poëtes modernes les  
plus renommez.

La Relation des Campagnes de Rocroi, & III.  
de Fribourg a toujours passé pour bien écrite.  
L'Auteur en est cité comme classique dans les  
Remarques du P. Bouhours, & dans le Dic-  
tionnaire de Richelet. Ceux qui sur l'équivo-  
que du nom l'avoient attribuée les uns à Chapel-  
le-Luillier, les autres à M. de la Chapelle de  
l'Academie François, ont depuis reconnu  
qu'elle étoit de Henri Bessé, Sieur de la Cha-  
pelle, Inspecteur des beaux arts sous le Mar-  
quis de Villacres Surintendant des batimens  
Royaux. Quelques-uns néanmoins, qui se  
prétendent mieux informez, la donnent au  
Marquis de la Mouffaye, homme d'esprit & de  
cœur, Marechal de Camp sous le grand Condé  
qui l'affectionnoit fort. Pour moi je croirois plû-  
tôt que ce seroit sur les mémoires du Marquis  
qu'auroit été dressée la Relation. Ce qu'il y a  
de sûr, c'est qu'elle est généralement estimée,  
&

# P R E F A C E.

.II & que soit pour l'intelligence de la guerre, soit pour la justesse de l'expression, elle peut servir d'un bon modele en ce genre. Elle fut imprimée pour la premiere fois à Paris l'an 1673.

IV. On finit par la Comedie des *Visionnaires*.

C'est une piece dont le mérite ne vieillit point. Elle est en possession de plaire depuis près de 80. ans. On ne se contente pas de la voir représenter, on la veut relire. L'épithète d'*inimitable* qu'un homme, \* qui n'étoit pas prodigue

.III de ses louanges, lui a donnée, vaut seule un panegyrique; Et si le fameux Desmarests Saint-Sorlin, Auteur de cette Comedie, n'eût point entrepris d'autre Poëme, il n'auroit jamais rien eu à démêler avec le redoutable Despréaux.

\* Pellisson pag. 112. de son Hist. de l'Acad. Fr. édit. in 12. de Paris. 1672.

V O Y A G E





V O Y A G E  
DE MESSIEURS  
DE BACHAUMONT,  
ET  
LA CHAPELLE.

C'est en vers que je vous écris ,  
Messieurs les deux frères, nourris  
Aussi bien que gens de la Ville,  
Aussi voit-on plus de Perdrix  
En dix jours chez vous, qu'en dix mille  
Chez les plus frians de Paris.  
Vous vous attendez à l'histoire  
De ce qui nous est arrivé  
Depuis que par le long pavé,  
Qui conduit aux Rives de Loire;

A

Nous

## 2 VOYAGE DE BACHAUMONT,

Nous partîmes pour aller boire  
Les eaux , dont je me suis trouvé  
Assez mal , pour vous faire croire ,  
Que les Destins ont réservé  
Ma guérison & cette gloire  
Au remède tant éprouvé ,  
Et par qui de fraîche memoire  
Un de nos Amis s'est sauvé  
Du bâton à pomme d'yvoire.

Vous ne serez pas frustré de votre attente , & vous aurez , je vous assure , une assez bonne Relation de nos aventures ; Car Monsieur de Bachaumont qui m'a surpris , comme j'en commençois une mauvaise , a voulu que nous la fissions ensemble , & j'espère qu'avec l'aide d'un si bon second , elle sera digne de vous être envoyée.

### LA CHAPELLE.

Contre le serment solennel , que nous avions fait Monsieur de la Chapelle , & moi , d'être si fort unis dans le Voyage , que toutes choses seroient en commun , il n'a pas laissé par une distinction philosophique de prétendre en pouvoir separer ses pen-  
sées ;

lées ; & croyant y gagner il s'étoit caché de moi pour vous écrire ; je l'ai surpris sur le fait , & n'ai pu souffrir qu'il eût seul cet avantage , les vers m'ont paru d'une manière si aisée , que m'étant imaginé qu'il étoit bien facile d'en faire de même ,

Quoique malade , & paresseux ,  
Je n'ai pu m'empêcher de mettre  
Quelques-uns des miens avec eux :  
Ainsi le reste de la Lettre  
Sera l'Ouvrage de tous deux.

Bien que nous ne soyons pas tout à fait assurés de quelle façon vous avez traité notre absence ; & si vous méritez le soin que nous prenons de vous rendre ainsi compte de nos actions ; nous ne laissons pas néanmoins de vous envoyer le recit de tout ce qui s'est passé dans notre Voyage , si particulier , que vous en serez assurément satisfaits. Nous ne vous ferons point souvenir de notre sortie de Paris , car vous en fûtes témoins ; & peut être même que vous trouvâtes étrange de ne voir sur nos visages que des marques d'un mediocre chagrin. Il est vrai que nous reçûmes vos Embrassemens avec assez de fermeté ; & nous parûmes sans doute bien Philosophes.

#### 4 VOYAGE DE BACHAUMONT,

Dans les assauts , & les alarmes ,

Que donnent les derniers adieux :

Mais il falut rendre les armes

En quittant tout de bon ces lieux ,

Qui pour nous avoient tant de charmes ;

Et ce fut lors , que de nos yeux

Vous eussiez vû couler des larmes.

Deux petits cerveaux dessechez n'en peuvent pas fournir une grande abondance ; aussi furent-elles en peu de temps essuyées ; & nous vîmes le Bourg la Reine d'un œil sec. Ce fut en ce lieu que nos pleurs cessèrent , & que nôtre apetit s'aiguîsa. Mais l'air de la campagne l'avoit rendu si grand dès sa naissance , qu'il devint tout à fait pressant vers Antoni ; & presque insupportable à Long-jumeau. Il nous fut impossible de passer outre , sans l'apaiser auprès d'une fontaine , dont l'eau paroissoit la plus claire , & la plus vive du Monde.

Là deux Perdrix furent tirées

D'entre les deux croutes dorées

D'un bon pain rôti , dont le Creux

Les avoit jusques-là serrées ;

Et d'un apetit vigoureux

Tou-

## ET LA CHAPELLE: 5

Toutes deux furent dévorées ;  
Et nous firent mal à tous deux.

Vous ne croirez pas aisément que des Estomacs aussi bons que les nôtres aient eu de la peine à digérer deux Perdrix froides : voilà pourtant en vérité la chose, comme elle est. Nous en fîmes toujours incommoder jusques à Saint Euverte, où nous couchâmes, deux jours après notre départ, sans qu'il arrivât rien qui mérite de vous être mandé. Vous savez le long séjour que nous y fîmes, & vous savez encore que Monsieur Boyer, dont tous les jours nous esperions l'arrivée, en fut la cause. Des gens qu'on oblige d'attendre, & qu'on tient si long-temps en incertitude, ont apparemment de méchantes heures : mais nous trouvâmes moyen d'en avoir de bonnes dans la conversation de Monsieur l'Evêque d'Orleans, que nous avions l'honneur de voir assez souvent ; & dont l'entretien est tout à fait agréable. Ceux qui le connoissent, vous auront pu dire que c'est un des plus honnêtes hommes de France ; & vous en serez entièrement persuadés, quand nous vous apprendrons qu'il a

L'esprit & l'ame d'un D'Elbaine,

A 3

C'est

6 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
C'est-à-dire avec la bonté,  
La douceur & l'honnêteté  
D'une vertu mâle & Romaine,  
Qu'on respecte en l'Antiquité.

Nos soirées se passoient le plus souvent  
sur les bords de la Loire ; & quelquefois  
nos après-dînées, quand la chaleur étoit  
plus grande , dans les routes de la Forêt  
qui s'étend du côté de Paris. Un jour pen-  
dant la canicule à l'heure que le chaud est  
le plus insupportable , nous fûmes bien sur-  
pris d'y voir arriver une maniere de Cou-  
rier assez extraordinaire ,

Qui sur une Mazette outrée ,  
Bronchant à tout moment trôtoit :  
D'ours sa casaque étoit fourrée ,  
Comme le bonnet qu'il portoit :  
Et le Cavalier rare étoit  
Tout couvert de toile cirée ,  
Qui fondant par tout dégouttoit.  
Ainsi l'on peint dans des Tableaux  
Un Icare tombant des nuës ,  
Où l'on voit dans l'air épanuës  
Ses Aîles de cire en lambeaux ,  
Par l'ardeur du Soleil fonduës ;

Choir

Choir autour de lui dans les eaux.

La comparaison d'un homme qui tombe des nuës , avec un qui court la poste vous paroîtra peut-être bien hardie : mais si vous aviez vû le tableau d'un Icare, que nous trouvâmes quelques jours après dans une hôtellerie , cette vision vous seroit venue comme à nous ; ou tout au moins , vous sembleroit excusable. Enfin de quelque façon que vous la receviez , elle ne vous sauroit paroître plus bizarre que le fut à nos yeux la figure de ce Cavalier, qui étoit par hazard nôtre Ami d'Aubeville. Quoique nôtre joye fût extrême dans ce rencontre , nous n'osâmes pourtant pas nous hasarder de l'embrasser en l'état qu'il étoit. Mais si-tôt ,

Qu'au logis il fut retiré ,

Débotté , frotté , déciré ,

Et qu'il nous parut délassé ,

Il fut comme il faut embrassé.

Nous écrivîmes en ce temps-là , comme après avoir attendu l'homme que vous savez inutilement , nous résolûmes enfin de partir sans lui. Il falut avoir recours à Blavet pour nôtre voiture , n'en pouvant

**8 VOYAGE DE BACHAUMONT,**  
trouver de commodés à Orleans. Le jour  
qu'il nous devoit arriver un Carosse de Pa-  
ris , nous reçûmes une Lettre de Monsieur  
Boyer, par laquelle il nous assûroit qu'il  
viendroît dedans ; & que ce soir-là nous  
souperions ensemble. Après donc avoir  
donné les ordres nécessaires pour le rece-  
voir , nous allâmes au devant de lui. A  
cent pas des portes parut le long des grands  
chemins une maniere de Cochie fort déla-  
bré , tiré par quatre vilains chevaux , &  
conduit par un vrai cocher de louage.

Un équipage en si mauvais ordre ne pou-  
voit être , que ce que nous cherchions ; &  
nous en fûmes bien-tôt assurés , quand  
deux personnes qui étoient dedans , ayant  
reconnu nos livrées , firent arrêter ;

Et lors sortit avec grands cris  
Un Bequillard d'une portiere ;  
Fort bazané , sec , & tout gris ,  
Bequillant de même maniere  
Que Boyer bequille à Paris.

A cette démarche qui n'eût cru voir  
Monsieur Boyer ? Et cependant c'étoit  
le petit Duc avec Monsieur Potel. Ils s'é-  
toient tous deux servis de la commodité  
de



de ce Carosse , l'un pour aller à la maison de Monsieur son Frere auprès de Tours , & l'autre à quelques affaires , qui l'appelloient dans le Pais. Après les civilitez ordinaires , nous retournâmes tous ensemble à la Ville , où nous lûmes une Lettre d'excuse , qu'ils apportoit de la part de Monsieur Boyer , & cette fâcheuse nouvelle nous fut depuis confirmée de bouche par ces Messieurs. Ils nous assurèrent que nonobstant la fièvre qui l'avoit pris malheureusement cette nuit-là , il n'eût pas laissé de partir avec eux , comme il avoit promis ; si son Medecin qui se trouva chez lui par hazard à quatre heures du matin , ne l'en eût empêché. Nous crûmes sans beaucoup de peine que , puisqu'il ne venoit pas après tant de sermens , il étoit assurément

Fort malade , & presqu'aux abois :  
 Car on peut , sans qu'on le cajole ,  
 Dire pour la premiere fois  
 Qu'il auroit manqué de parole.

Il falut donc se résoudre à marcher sans Monsieur Boyer. Nous en fûmes d'abord un peu fâchez : mais avec sa permission , en peu de temps consolez. Le soupé préparé

A ,

10 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
paré pour lui, servit à regaler ceux qui vin-  
rent à sa place. Et le lendemain tous en-  
semble nous allâmes coucher à Blois. Du-  
rant le chemin la conversation fut un peu  
goguenarde : aussi étions-nous avec des gens  
de bonne compagnie. Etant arrivés , nous  
ne songeâmes d'abord qu'à chercher Mon-  
sieur Colomb. Après une si longue absen-  
ce , chacun mouroit d'envie de le voir. Il  
étoit dans une hôtellerie , avec Monsieur le  
Président le Bailleur , faisant si bien l'hon-  
neur de la Ville , qu'à peine nous put-il  
donner un moment pour l'embrasser. Mais  
le lendemain à nôtre aise nous renouvellâ-  
mes une amitié, qui par le peu de commer-  
ce que nous avions eu depuis trois années,  
sembloit avoir été interrompuë. Après mil-  
le questions faites toutes ensemble , comme  
il arrive ordinairement dans une entrevûe  
de fort bons amis , qui ne se sont point vûs  
depuis long temps ; nous eûmes, quoi qu'a-  
vec un extrême regret , curiosité d'appren-  
dre de lui , comme de la personne la plus  
instruite , & que nous savons avoir été le  
seul témoin de tout le particulier ,

Ce que fit en mourant nôtre pauvre ami Blot ,

Et ses moindres discours, & sa moindre pensée.

La douleur nous défend d'en dire plus d'un mot :

Il fit tout ce qu'il fit d'une ame bien sensée.

Enfin ayant causé de beaucoup d'autres choses, qu'il seroit trop long de vous dire, nous allâmes ensemble faire la reverence à Son \* Altesse Royale; & de-là dîner chez lui avec Monsieur, & Madame la Presidente le Bailleul.

Là d'une obligeante maniere,  
D'un visage ouvert, & riant,  
Il nous fit bonne, & grande chere,  
Nous donnant à son ordinaire  
Tout ce que Blois a de friand.

Son couvert étoit le plus propre du Monde: Il ne souffroit pas sur sa nape une seule miette de pain. Des verres bien rincez de toutes sortes de figures brilloient sans nombre sur son buffet; & la glace étoit tout autour en abondance.

En ce lieu, seul nous bûmes frais:  
Car il a trouvé des merveilles  
Sur la glace, & sur les Banquets;  
Et pour empêcher les bouteilles  
D'être à la merci des Laquais.

*Sa*  
\* *Gaston*, Duc d'Orleans, Frère de Louis XIII. Il s'étoit retiré à Blois en 1651. où il mourut le 2. de Février l'an 1660.

## 12 VOYAGE DE BACHAUMONT,

Sa Salle étoit parée pour le Balet du soir ;  
toutes les Belles de la Ville priées ; tous les  
violons de la Province assemblez ; & tout  
cela se faisoit pour divertir Madame le  
Bailleul.

Et cette belle résidente

Nous parut si bien ce jour-là ,

Qu'elle en devoit être contente.

Affûrément elle effiça

Tant de beautéz qu'à Blois on vante.

Ni la bonne compagnie , ni les diver-  
tissemens qui se préparoient , ne purent  
nous empêcher de partir incontinent après  
le dîné. Amboise devoit être nôtre cou-  
chée , & comme il étoit déjà tard , nous  
n'eûmes que le temps qu'il falloit pour y  
pouvoir arriver. La soirée s'y passa fort  
mélancholiquement dans le déplaisir de  
n'avoir plus à voyager sur la levée & sur  
la vûe de cette agréable \* Riviere ,

Qui par le milieu de la France

Entre les plus heureux côteaux

Laisse en paix répandre ses eaux ,

Et porter par tout l'abondance

Dans

\* La Loire.

Dans cent Villes, & cent Châteaux,  
Qu'elle embellit de sa présence.

Depuis Amboise, jusqu'à Fontallade,  
nous vous épargnerons la peine de lire les  
incommoditez de quatre méchans gîtes, &  
à nous le chagrin d'un si fâcheux ressou-  
venir : vous saurez seulement que la joye  
de Monsieur de Lussans ne parut pas pe-  
tite, de voir arriver chez-lui des personnes  
qu'il aimoit si tendrement. Mais nonob-  
stant la beauté de sa Maison, & sa grande  
chère, il n'aura que les cinq vers que vous  
avez déjà vûs :

Ni les Pais, où croît l'encens,  
Ni ceux d'où vient la cassonnade,  
Ne sont point pour charmer les sens  
Ce qu'est l'aimable Fontallade  
Du tendre & commode Lussans.

Il ne se contenta pas de nous avoir si  
bien reçûs chez lui, il voulut encore nous  
accompagner jusqu'à Blaye. Nous nous  
détournâmes un peu de nôtre chemin, pour  
aller rendre tous ensemble nos devoirs à  
Monsieur le Marquis de Jonzac son Beau-  
frere. Un compliment de part & d'autre  
décida la visite ; & de toutes les offres qu'il  
nous

14 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
nous fit ; nous n'acceptâmes que des Perdreaux , & du pain tendre. Cette provision nous fut assez nécessaire , comme vous allez voir :

Car entre Blayes , & Jonzac ,  
On ne trouva que Croupignac :  
Le Croupignac est très-funeste ,  
Car le Croupignac est un Lieu ,  
Où six mourans faisoient le reste  
De cinq ou six çens que la Peste  
Avait envoyé devant Dieu :  
Et ces six mourans s'étoient mis  
Tous six dans un même Logis.  
Un septième soi disant Prêtre  
Plus pestiféré que les six ,  
Les confessoit par la fenêtre ,  
De peur , disoit-il , d'être pris  
D'un mal si fâcheux , & si traître.

Ce lieu si dangereux & si misérable fut traversé brusquement ; & n'espérant pas trouver de Village , il fallut se résoudre à manger sur l'herbe , où les Perdreaux , & le pain tendre de Monsieur de Jonzac furent d'un grand secours. Ensuite d'un Repas si cavalier , continuant nôtre chemin  
nous

nous arrivâmes à Blaye : mais si tard ; & le lendemain nous en partîmes si matin, qu'il nous fut impossible d'en remarquer la situation qu'avec la clarté des Etoilles. Le montant qui commençoit de très-bonne heure nous obligeoit à cette diligence. Après donc avoir dit mille adieux à Lufans, & reçû mille baisers de lui, nous nous embarquâmes dans une petite chaloupe, & voguâmes long-temps avant le jour.

Mais si-tôt que par son flambeau

La lumière nous fut renduë :

Rien ne s'offroit à nôtre vûë

Que le Ciel, & nôtre bateau ,

Tout seul dans la vaste étenduë

D'une affreuse campagne d'eau.

La Garonne est effectivement si large depuis qu'au bec des Landes d'Ambelle elle est jointe avec la Dordogne , qu'elle ressemble tout-à-fait à la mer ; & ses Marées montent avec tant d'impetuosité, qu'à moins de quatre heures nous fîmes le trajet ordinaire ;

Et vîmes au milieu des eaux ,

Devant nous paroître Bordeaux ;

Dont le Port en Croissant resserre

Plus

## 16 VOYAGE DE BACHAUMONT,

Plus de Barques , & de Vaisseaux

Qu'aucun autre Port de la Terre.

Sans mentir , la Riviere étoit alors si couverte , que nôtre felouque eut bien de la peine à trouver une place pour aborder. La Foire , qui se devoit tenir dans peu de jours , avoit attiré cette grande quantité de Navires , & de Marchands , quasi de toutes sortes de Nations , pour charger les vins de ce païs ;

Car ce fâcheux & rude Port

En cette saison a la gloire

De donner tous les ans à boire

Presqu'à tous les Peuples du Nort.

Ces Messieurs emportent de là tous les ans une effroyable quantité de vins ; mais ils n'emportent pas les meilleurs. On les traite d'Allemands ; & nous apprîmes qu'il étoit défendu non seulement de leur en vendre pour enlever , mais encore de leur en laisser boire dans les Cabarets. Après être descendus sur la grève , & avoir admiré quelque temps la situation de cette Ville , nous nous retirâmes au Chapeau rouge , où Monsieur Taleman nous vint prendre aussi-tôt qu'il fût nôtre arrivée. Depuis  
ce



ce moment nous nous retirâmes dans notre logis , pendant notre séjour à Bordeaux , pour y coucher. Les journées se passoient toutes entières le plus agréablement du monde chez Monsieur l'Intendant : car les plus honnêtes gens de la ville n'ont point d'autre réduit que sa maison. Il n'y a pas un homme dans le Parlement qui ne soit ravi d'être de ses amis. Il a trouvé même que la plupart étoient ses cousins ; & on le croiroit plutôt Premier President de la Province , que l'Intendant. Enfin il est toujours le même que vous l'avez vû , hormis que sa dépense est plus grande. Mais pour Madame l'Intendante , nous vous dirons en secret qu'elle est tout-à-fait changée.

Quoi que sa beauté soit extrême ,  
 Qu'elle ait toujours ce grand œil bleu ,  
 Plein de douceur , & plein de feu ,  
 Elle n'est pourtant plus la même :  
 Car nous avons appris qu'elle aime ;  
 Et qu'elle aime bien fort le Jeu.

Elle qui ne connoissoit pas autrefois les cartes , passe maintenant des nuits au lansquenet. Toutes les femmes de la ville sont  
 B deve-

18 VOYAGE DE BAGHAUMONT,  
devenues joyeuses pour lui plaire : elles  
viennent régulièrement chez elle pour la  
divertir ; & qui veut voir une belle assem-  
blée, n'a qu'à lui rendre visite. Mademoi-  
selle du Pin se trouve toujours là bien à  
propos pour entretenir ceux qui n'aiment  
point le Jeu. En vérité sa conversation est  
si fine , & si spirituelle , que ce ne sont  
point les plus mal partagez. C'est là que  
Messieurs les Gascons apprenent le bel air ,  
& la belle façon de parler.

Mais cette agréable du Pin ,  
Qui dans sa manière est unique ,  
A l'esprit méchant , & bien fin ;  
Et si jamais Gascon s'en pique ,  
Gascon fera mauvaise fin.

Au reste, sans faire ici les goguenards sur  
Messieurs les Gascons , puisque Gascons  
y a, nous commençons nous-mêmes à cou-  
rir quelque risque ; & notre retraite un peu  
précipitée ne fut pas mal à propos. Voyez  
pourtant quel malheur ; nous nous sauvons  
de Bordeaux, pour donner deux jours après  
dans Agen !

Agen , cette ville fameuse ,  
De tant de belles le séjour ;

Si fatale , & si dangereufe  
 Aux cœurs sensibles à l'amour.  
 Dès qu'on en approche l'entrée ,  
 On doit bien prendre garde à foi :  
 Car tel y va de bonne foi  
 Pour n'y passer qu'une journée ,  
 Qui s'y sent par je ne fai quoi  
 Arrêté pour plus d'une année.

Un nombre infini de personnes y ont même passé le reste de leur vie , sans en pouvoir sortir. Le fabuleux Palais d'Armide ne fut jamais si redoutable. Nous y trouvâmes Monsieur de Saint Luc arrêté depuis six mois ; Nort depuis quatre années , & d'Ortis depuis six semaines ; & ce fut lui qui nous instruisit de toutes ces choses , & qui voulut absolument nous faire voir les enchanteresses de ce lieu. Il pria donc toutes les belles de la ville à souper ; & tout ce qui se passa dans ce magnifique repas nous fit bien connoître que nous étions dans un país enchanté. En verité ces dames ont tant de beauté , qu'elles nous surprirent dans leur premier abord ; & tant d'esprit, quelles nous gagnèrent dès la premiere conversation. Il est impossible de les voir , & de conserver sa liberté ; & c'est

## 20 VOYAGE DE BACHAUMONT,

la destinée de tous ceux qui passent en ce lieu-là , s'ils ont la permission d'en sortir , d'y laisser au moins leur cœur pour ôtage d'un prompt retour.

Ainsi donc qu'avoient fait les autres

Il falut y laisser les nôtres.

Là tous deux ils nous furent pris :

Mais , n'en déplaise à tant de belles ,

Ce fut par l'aimable d'Ortis ;

Aussi nous traita-t-il mieux qu'elles.

Cela ne se fit assurément que sous leurs bons plaisirs. Elles ne lui envièrent point cette Conquête ; & nous jugeant apparemment très-infirmes , elles ne daignèrent pas employer le moindre de leurs charmes pour nous retenir. Aussi le lendemain de grand matin trouvâmes-nous les portes ouvertes , & les chemins libres : de sorte que rien ne nous empêcha de gagner Encoffe , sur les coureurs que Monsieur de Chameraut nous avoit promis , & qui nous attendoient depuis un mois à Agen. C'est de ce véritable ami qu'on peut assurer ,

Et dire , sans qu'on le cajole ,

Qu'il sait bien tenir sa parole.

En-

Encosse est un lieu dont nous ne vous entretiendrons guères ; car excepté les eaux qui sont admirables pour l'estomac, rien ne s'y rencontre. Il est au pied des Pyrénées, éloigné de tout commerce, & l'on n'y peut avoir autre divertissement que celui de voir revenir sa santé. Un petit ruisseau, qui serpente à vingt pas du village entre des faules & des prez les plus verds qu'on puisse s'imaginer, étoit toute nôtre consolation. Nous allions tous les matins prendre nos eaux en ce bel endroit, & les après-dînées nous promener. Un jour que nous étions sur les bords assis sur l'herbe ; & que nous ressouvenans des hautes marées de la Garonne, dont nous avions la mémoire encore assez fraîche, nous examinions les raisons que donne Descartes, & Gassendi, du flux & reflux, sortit tout d'un coup d'entre les roseaux les plus proches un homme qui nous avoit apparemment écoulez : c'étoit

Un vieillard tout blanc, pâle, & sec,

Dont la barbe & la chevelure

Pendoit plus bas que la ceinture.

Ainsi l'on peint Melchisédec,

Ou plutôt telle est la figure

22 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
D'un certain vieux Evêque Grec,  
Qui faisant le Salamelec ,  
Dir à tous la bonne avanturę :  
Car il portoit un chapiteau ,  
Comme un couvercle de lessive :  
Mais d'une grandeur excessive ,  
Qui lui tenoit lieu de chapeau :  
Et ce chapeau, dont les grands bords  
Alloient tombant sur ses épaules ,  
Etoit fait de branches de saules ,  
Et couvroit presque tout son corps.  
Son habit de couleur verdâtre  
Etoit d'un tissu de roseaux ,  
Le tout couvert de gros morceaux  
D'un crystal épais , & bleuâtre.

A cette apparition la peur nous fit faire deux signes de croix , & trois pas en arriere. Mais la curiosité prévalut sur la crainte ; & nous résolûmes , bien qu'avec quelques petits battemens de cœur , d'attendre le vieillard extraordinaire, dont l'abord fut tout-à-fait gracieux ; & qui nous parla fort civilement de cette sorte :

Messieurs , je ne suis point surpris ,

Que

Que de ma rencontre imprévue,  
 Vous ayez un peu d'ame émue;  
 Mais lors que vous aurez appris  
 En quel rang les Destins ont mis  
 Ma naissance à vous inconnue,  
 Et le sujet de ma venue,  
 Vous rassurerez vos esprits.  
 Je suis le Dieu de ce ruisseau;  
 Qui d'une urne jamais tarie,  
 Qui panche au pied de ce côteau,  
 Prends le soin dans cette prairie,  
 De verser incessamment l'eau,  
 Qui la rend si verte, & fleurie  
 Depuis huit jours matin & soir  
 Vous me venez réglément voir,  
 Sans croire me rendre visite.  
 Ce n'est pas que je ne mérite  
 Que l'on me rende ce devoir;  
 Car enfin j'ai cet avantage  
 Qu'un canal si clair, & si net  
 Est le lieu de mon appanage.  
 Dans la Gascogne un tel partage  
 Est bien joli pour un cadet.  
 Aussi l'avez-vous trouvé tel,

## 24 VOYAGE DE BACHAUMONT.

Loüant mes bords , & ma verdure ,  
Ce qui me plaît , je vous assure ,  
Plus qu'une offrande , ou qu'un autel ;  
Et tout à l'heure , je le jure ,  
Vous en ferez , foi d'immortel ,  
Recompensez avec usure.  
Dans ce petit valon champêtre  
Soyez donc les très-bien venus :  
Chacun de vous y sera maître :  
Et puisque vous voulez connoître  
Les causes du flux & reflux ,  
Je vous instruirai la-dessus ,  
Et vous ferai bien-tôt paroître  
Que les raisonnemens cornus  
De tous tems sont les attributs  
De la foiblesse de votre être ;  
Car tous les dits , & les redits  
De ces vieux rêveurs de jadis ;  
Ne sont que contes d'Amadis ;  
Même dans vos sectes dernières  
Les Descartes , les Gassendis ,  
Quoi qu'en différentes manières ,  
Et plus heureux , & plus hardis  
A fouiller les causes premières ,

N'ont



ET LA CHAPELLE.

N'ont jamais traité ces matières ,  
Que comme de vrais étourdis.  
Moi , qui sai le fin de ceci ,  
Comme étant chose qui m'importe ;  
Pour vous mon amour est si forte  
Qu'après en avoir éclairci  
Vôtre esprit de si bonne sorte ,  
Qu'il n'en soit jamais en souci ,  
Je veux que la docte cohorte  
Vous en doive le grand merci ,

Il nous prit lors tous deux par la main ;  
& nous fit asseoir sur le gazon à ses côtez.  
Nous nous regardions assez souvent sans rien  
dire, fort étonnez de nous voir en conversa-  
tion avec un fleuve. Mais tout d'un coup ,

Il se moucha , cracha , toussa ,  
Puis en ces mots il commença :  
Lorsque l'onde en partage échut  
(a) Au frere du grand (b) Dieu qui tonne ,  
L'avènement à la couronne  
De ce nouveau Monarque fut  
Publié par tout , & salut  
Que chaque Dieu fleuve en personne

B 5

Allst

(a) Neptune Dieu de la Mer. (b) Jupiter Dieu du ciel , &  
Maître du tonnerre.

## 26 VOYAGE DE BACHAUMONT,

Allât lui porter son tribut.

Dans ce rencontre la Garonne

Entre tous les autres parut,

Mais si brusque , & si fanfaronne ,

Que sa démarche lui déplût ;

Et le puissant Dieu résolut

De châtier cette Gasconne

Par quelque signalé rebut :

De fait , il en fit peu de cas ,

Quand elle lui vint rendre hommage ,

Il se renfroigna le visage ;

Et la traita de haut en bas.

Mais elle au lieu de l'appaiser

Ayant pris soin d'apprivoiser

Avec la puissante Dordogne

Mille autres fleuves de Gascogne ,

Sembla le vouloir offenser.

Lui d'une orgueilleuse manière ,

Comme il a l'humeur fort altière ,

Amèrement s'en courrouça ,

Et d'une mine froide & fière

Deux fois si loin la repoussa ,

Que cette insolente rivière

Toutes les deux fois rebroussa

Plus

Plus de six heures en arrière.  
 Bien qu'au vrai cette temeraire  
 Se fût attiré sur les bras  
 Un peu follement cette affaire ,  
 Les grands fleuves ne crurent pas  
 Devoir en un tel embarras  
 Se séparer de leur confrère ,  
 Ni l'abandonner ; au contraire  
 Ils en murmurèrent tout bas ,  
 Accusant le Roi trop sévère :  
 Mais lui branlant ses cheveux blancs ,  
 Tout dégoutans de l'onde amère ,  
 Taisez-vous , dit-il , insolens ,  
 Ou vous saurez en peu de tems  
 Ce que peut Neptune en colere.  
 Sur le champ , au lieu de se taire  
 Plus haut encore ou murmura :  
 Le Dieu lors en furie entra ,  
 Son trident par trois fois ferra ;  
 Et trois fois par le Styx jura :  
 Quoi donc ici l'on osera  
 Dire hardiment ce qu'on voudra ?  
 Chaque petit Dieu glosera  
 Sur ce que Neptune fera ?

## 28 VOYAGE DE BACHAUMONT,

*Per Dio questo non sarà,*

Chacun d'eux s'en repentira,

Et pareil traitement aura ;

Car deux fois par jour on verra

Qu'à la source on retournera ,

Et deux fois mon courroux fuira :

Mais plus loin que pas un ira

Celui qui pour son malheur a

Causé tout ce désordre-là ;

Et cet exemple durera ,

Tant que Neptune régnera :

A ce Dieu du noir élément

Ces rebelles , lors se soumirent ,

Et quoi que grondans obéirent

Par force à ce commandement.

Voilà ce qu'on n'a jamais su ,

Et ce que tout le monde admire :

Aussi avions-nous résolu

Pour nôtre honneur de n'en rien dire ;

Mais aujourd'hui vous m'avez plu

Si fort que je n'ai jamais pu

M'empêcher de vous en instruire.

Il n'eut pas achevé ces mots qu'il s'é-  
cou-

coula d'entre nous deux ; mais si vite qu'il étoit à plus de vingt pas devant que nous nous en fussions apperçûs. Nous le suivîmes le plus légèrement que nous pûmes ; & voyant qu'il étoit impossible de l'attraper , nous lui criâmes plusieurs fois ,

Hé ! Monsieur le fleuve , arrêtez ,

Ne vous en allez pas si vite :

Hé ! de grace un mot écoutez ;

Mais il se remit dans son gîte :

Et rentra dans ces mêmes roseaux , dont nous l'avions vû sortir. Nous allâmes en vain jusqu'à cet endroit ; car le bon homme étoit déjà tout fondu en eau quand nous arrivâmes , & sa voix n'étoit plus

Qu'un murmure agréable , & doux ;

Mais cet agréable murmure ,

N'est entendu que des cailloux ,

Il ne le put être de nous ,

Et même , sans vous faire injure ;

Il ne l'eût pas été de vous.

Après l'avoir appelé plusieurs fois inutilement ; enfin la nuit nous obligea de retourner en nôtre logis , où nous fîmes  
mille

**30 VOYAGE DE BACHAUMONT,**  
mille reflexions sur cette aventure. Nô-  
tre esprit n'étoit pas entierement satisfait  
de cet éclaircissement ; & nous ne pou-  
vions concevoir pourquoi dans une fedition , où tous les Fleuves avoient trempé ,  
il n'y en avoit eu qu'une partie de châtiez :  
nous revinſmes pluſieurs fois en ce même  
lieu , tant que nous demeurâmes à Encof-  
ſe , pour y conjurer cet honnête fleuve de  
nous vouloir donner à ce ſujet un quart  
d'heure de converſation ; mais il ne parut  
plus , & nos eaux étant priſes, le tems vint  
enfin de ſ'en aller. Un Caroffe que Mon-  
ſieur le Senéchal d'Armagnac avoit envoyé  
nous mena bien à nôtre aîſe chez lui à Caſ-  
tille, où nous fîmes reçûs avec tant de joie,  
qu'il étoit aîſé de juger que nos viſages n'é-  
toient point déſagréables au maître de la  
maïſon.

C'eſt chez cet illuſtre Fontrailles ,  
Où les tourtes , les ortolans ,  
Les perdrix rouges , & les cailles ,  
Et mille autres vols ſucculens  
Nous firent horreur des mangeailles ,  
Dont Carbon & tant de canailles  
Vous affrontent depuis vingt ans.

**Vous**

Vous autres cazaniers, qui ne connoissez que la vallée de Misère, & vous rôtisseurs de Paris, vous ne savez ce que c'est que la bonne chère ; si vous vous y connoissez, & si vous l'aimez, comme vous dites,

Soyez donc assez braves gens

Pour quitter enfin vos murailles ;

Et si vous êtes de bon sens

Allez, & courez chez Fontarilles

Vous gorger de mets excellens.

Vous y serez bien reçus assurément ; & vous le trouverez toujours le même : sans plus s'embarasser des affaires du monde, il se divertit à faire achever sa maison, qui sera parfaitement belle. Les honnêtes gens de la Province en savent fort bien le chemin ; mais les autres ne l'ont jamais pu trouver. Après nous y être empifrez quatre jours avec Monsieur le Président de Marmiesse, qui prit la peine de s'y rendre aussi-tôt qu'il fut averti de notre arrivée, nous allâmes tous ensemble à Toulouse descendre chez Monsieur l'Abbé de Beauregard, qui nous attendoit ; & qui nous donna de ces repas qu'on ne peut  
faire

**32 VOYAGE DE BACHAUMONT,**  
faire qu'à Toulouse. Le lendemain Monsieur le Président de Marmiesse nous voulut faire voir dans un dîner, jusques où peut aller la splendeur, & la magnificence, ou plutôt avec la permission la profusion, & la prodigalité. Le festin du \* Menteur n'étoit rien en comparaison ; & c'est ici qu'il faut redoubler nos efforts, pour vous en faire une description magnifique.

Toi , qui présides aux repas ,  
O Muse , sois-nous favorable ,  
Décris avec nous tous les plats  
Qui parurent sur cette table :  
Pour nôtre honneur & pour ta gloire  
Fai qu'aucun de tous ces grands mets  
Ne s'échappe à nôtre memoire ;  
Et fai qu'on en parle à jamais.  
Mais comme nôtre esprit s'abuse  
De s'imaginer qu'aux festins  
Puisse présider une Muse ,  
Et qu'elle se connoisse en vins !  
Non , non , les doctes Demoiselles  
N'eurent jamais un bon morceau ,  
Et ces vieilles sempiternelles

**Ne**

\* Comedie de P. Corneille.



Ne burent jamais que de l'eau

A qui donc adresser ses vœux

En des occasions pareilles ?

Est-ce à vous , Bacchus , Roi des treilles ?

Mais pour rimer , Bacchus , & ( a ) Come ,

Sont des Dieux de peu de secours ;

Et jamais de memoire d'homme

On ne leur fit un tel discours.

Tout nous manque au besoin ; & de nôtre chef nous n'oserions entreprendre une si grande affaire : il faut donc nous contenter de vous dire , que jamais on ne vit rien de si splendide ; & nous eussions crû Toulouse , ce lieu si renommé pour la bonne chere , épuisé pour jamais de toute sorte de gibier ; si l'un de vos Amis & des nôtres ne nous eût encore le lendemain dans un dîné fait admirer cette ville , comme un prodige , pour la quantité des belles choses qu'elle fournit ; vous devinerez aisément son nom , quand nous vous dirons ,

Que c'est un de ces beaux esprits ,

Dont Toulouse fut l'origine :

C'est le seul Gascon qui n'a pris ,

Ni l'air , ni l'accent du País :

C

Et

(a) Dieu des Fesins.

34 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
Et l'on jugerait à sa mine ,  
Qu'il n'a jamais quitté Paris.

Enfin c'est l'agréable Monsieur d'Osneville , dont l'air & l'esprit n'ont rien que d'un homme , qui n'auroit jamais bougé de la Cour.

Vous saurez qu'il est marié  
Environ depuis une année ,  
Et qu'il est tout-à-fait lié  
Du sacré lien d'Hyménée ,  
Lié tout-à-fait , c'est-à-dire ;  
Qu'il est lié tout-à-fait bien ,  
Et qu'il ne lui manque plus rien ,  
Et qu'il a tout ce qu'il desire ,  
L'épouse est bien apparentée ;  
Et bien apparenté l'époux ;  
Elle jeune , riche , espritée ;  
Il est jeune , riche , esprit doux.

Avec lui , & dans son carrosse nous quitâmes Toulouse pour aller à Grouille, où Monsieur le Comte d'Aubijoux nous reçût fort civilement. Nous le trouvâmes dans un petit Palais , qu'il a fait bâtir au milieu

milieu de ses jardins entre des fontaines & des bois , & qui n'est composé que de trois chambres; mais bien peintes, & tout-à-fait appropriées. Il a destiné ce lieu pour se retirer en particulier avec deux ou trois de ses amis , ou quand il est seul s'entretenir avec ses livres , pour ne pas dire avec sa maîtresse.

Malgré l'injustice des cours  
 Dans cet agréable hermitage  
 Il coule doucement ses jours ;  
 Et vit en véritable sage.

De vous dire qu'il tenoit une fort bonne table , & bien servie , ce ne feroit vous apprendre rien de nouveau; mais peut-être serez-vous surpris de savoir que faisant si grande chère il ne vivoit que d'une croûte de pain par jour : aussi son visage étoit-il d'un homme mourant. Bien que son parc fût très-grand , & qu'il eût mille endroits tous plus beaux les uns que les autres pour se promener , nous passions les journées entières dans une petite isle plantée , & tenuë aussi propre qu'un jardin , & dans laquelle on trouve , comme par miracle , une fontaine qui jaillit , & va mouiller le

36 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
haut du berceau de grands cyprès qui l'en-  
vironnent.

Sous ce berceau , qu'Amour exprès  
Fit pour toucher quelque inhumaine ,  
L'un de nous deux un jour au frais ,  
Assis près de cette fontaine ,  
Le cœur percé de mille traits ,  
D'une main qu'il portoit à peine  
Grava ces vers sur un cyprès :  
*Helas que l'on seroit heureux*  
*Dans ce beau lieu digne d'envie ,*  
*Si toujours aimé de Sylvie*  
*L'on pouvoit toujours amoureux*  
*Avec elle passer la vie !*

Vous connoîtrez par là que dans notre  
Voyage , nous ne songions pas toujours  
à faire bonne chère ; & que nous avions  
quelquefois des momens assez tendres. Au  
reste , quoi que Grouille ait tant de char-  
mes , Monsieur d'Aubijoux ne nous put  
tenir que trois jours , après lesquels , il  
nous donna son carosse pour aller à Castres  
prendre celui de Monsieur de Penautier ,  
qui nous mena chez lui à Penautier , à une  
lieue

lieuë de Carcassone. Vos santez y furent beies mille fois avec le cher ami Balzant , qui ne nous quitta pas un moment. La comedie fut aussi un de nos divertissemens assez grand ; parce que la troupe n'étoit pas mauvaise , & qu'on y voyoit toutes les Dames de Carcassone. Quand nous en partîmes, Monsieur de Penautier , qui sans doute est un des plus honnêtes hommes du monde , voulut absolument que nous prissions encore son carosse pour aller à Narbonne , quoi qu'il y eût une grande journée. Le tems étoit si beau , que nous esperions le lendemain sur nos chevaux frais , & qui suivoient en main depuis Encoffe , aller coucher près de Montpellier. Mais par malheur

Dans cette vilaine Narbonne ,  
 Toûjours il pleut , toûjours il tonne ;  
 Toute la Nuit doncques il plût ,  
 Et tant d'eau cette nuit il chût ,  
 Que la campagne submergée  
 Tint deux jours la ville assiégée.

Que cela ne vous surprenne point, quand  
 il pleut six heures en cette ville , comme  
 C ; c'est

**38 VOYAGE DE BACHAUMONT,**  
c'est toujours par orage , & qu'elle est si-  
tuée dans un fond, tout environné de mon-  
tagnes , en peu de tems les eaux se ramas-  
sent en si grande abondance , qu'il est im-  
possible d'en sortir , sans courir risque de  
se noyer. Nous le voulûmes pourtant ha-  
zarder ; mais l'accident d'un Laquais em-  
porté par une ravine , & qui sans doute  
étoit perdu , si son cheval ne l'eût sauvé à  
la nage , nous fit rentrer bien vite pour at-  
tendre que les passages fussent libres. Des  
Messieurs que nous trouvâmes se prome-  
nant dans la grande place , & qui nous pa-  
rurent être des principaux du Pais , ayant  
appris nôtre aventure , crurent , qu'il étoit  
de leur honneur de ne nous laisser pas en-  
nuyer. Ils nous voulurent donc faire voir  
les raretez de leur ville ; & nous menèrent  
d'abord dans l'Eglise Cathédrale , qu'ils  
prétendoient être un chef-d'œuvre , pour la  
hauteur de ses voûtes , mais nous ne sau-  
rions pas bien dire au vrai ,

Si l'architecte qui la fit ,  
La fit ronde , ovale , ou quarrée ;  
Et moins encor s'il la bâtit  
Haute , basse , large , ou serrée :  
Car arrivez en ce saint lieu

Nous

Nous n'eûmes jamais autre envie

Que de faire des vœux à Dieu

De ne le voir de nôtre vie.

Ce qu'on y montre encore de rare

Est un vieux & sombre tableau ,

Où l'on voit sortir un Lazare ,

A demi-mort de son tombeau ;

Mais le peintre l'a si bien fait

Sec , pâle , hideux , noir , effroyable ,

Qu'il semble bien moins le portrait

Du bon Lazare que d'un Diable.

Ces Messieurs ne furent pas contens de nous avoir fait voir ces deux merveilles. Ils eurent encore la bonté, pour nous regaler tout-à-fait , de nous présenter à deux ou trois de leurs plus polies demoiselles , qui tomboient en verité de la verole : voilà tous les divertissemens que nous eûmes à Narbonne. Voyez par là, si deux jours que nous y demeurâmes se passerent agréable-ment. Toi qui nous as si bien diverti ,

Digne objet de nôtre courroux ,

Vicille ville toute de fange

Qui n'es que ruisseaux , & qu'égoûts ;

40 VOYAGE DE BACHAUMONT,

Pourrois-tu prétendre de nous

Le moindre vers à ta loüange ?

Va , tu n'es qu'un quartier d'hiver

De quinze ou vingt malheureux drilles:

Où l'on peut à peine trouver

Deux ou trois misérable filles

Aussi mal saines que ton air :

Va , tu n'eus jamais rien de beau ,

Rien qui merite qu'on le prise ;

Bien peu de chose est ton tableau ,

Et bien moins que rien ton Eglise.

L'apostrophe est un peu violente, ou l'imprecation un peu forte ; mais nous passâmes dans cette étrange demeure deux journées avec tant de chagrin , qu'elle en est quitte à bon marché. Enfin les eaux s'écoulèrent , & nos chevaux n'en ayant plus que jusques aux fangles , il nous fut permis de sortir. Après avoir marché trois ou quatre lieuës dans les plaines toutes noyées, & passé sur de méchantes planches, un torrent qui s'étoit fait de l'égoût des eaux large comme une riviere ; Beziers , cette ville si propre & si bien-située, nous fit voir un Païs aussi-beau , que celui dont  
nous



nous partions étoit vilain. Le lendemain ayant traversé les Landes de Saint Hubert, & goûté les bon muscats de Loupian, nous vîmes Montpellier se présenter à nous , environné de ces plantades & de ces blanquettes que vous connoissez. Nous y abordâmes à travers mille boules de mail ; car on jouë là le long des chemins à la Chicane. Dans la grande rue des parfumeurs, par où l'on entre d'abord , l'on croit être dans la boutique de (a) Martial ; & cependant

Bien que de cette belle ville

Viennent les meilleures senteurs ;

Son terroir en Muscat fertile

Ne lui produit jamais de fleurs.

Cette rue si parfumée conduit dans une grande place , où sont les meilleures hôtelleries. Mais nous fûmes bien-tôt épouvantés ,

De rencontrer en cette place

Un grand concours de populace ;

Chacun y nommoit d'Assouci.

Il sera brûlé , Dieu merci ,

C ,

Disoit

(a) Marchand Parfumeur à Paris.

## 42 VOYAGE DE BACHAUMONT,

Disoit une vieille bagasse ;

Dieu veuille qu'autant on en fasse

A tous ceux qui vivent ainsi.

La curiosité de savoir ce que c'étoit , nous fit avancer plus avant ; tout le bas étoit plein de peuple , & les fenêtres remplies de personnes de qualité. Nous y connûmes un des principaux de la ville qui nous fit entrer aussi-tôt dans le logis. Dans la chambre , où il étoit , nous apprîmes qu'effectivement on alloit brûler d'Assouci , pour un crime qui est en abomination parmi les femmes. Dans cette même chambre , nous trouvâmes grand nombre de dames , qu'on nous dit être les plus polies , les plus qualifiées , & les plus spirituelles de la ville ; quoi que pourtant elles ne fussent , ni trop belles , ni trop bien mises. A leurs petites mignardises , leur parler gras , & leurs discours extraordinaires , nous crûmes bien-tôt que c'étoit une assemblée des précieuses de Montpellier ; mais bien qu'elles fissent de nouveaux efforts à cause de nous , elles ne paroissoient que des Précieuses de campagne , & n'imitoient que foiblement les nôtres de Paris. Elles se mirent exprès sur le chapitre des Beaux-Esprits , afin de nous faire voir ce qu'elles

qu'elles valoient par le commerce qu'elles ont avec eux. Il se commença donc une conversation assez plaisante ;

Les unes disoient que Ménage  
Avoit l'air & l'esprit galant ;  
Que Chapelain n'étoit pas sage ,  
Que Costar n'étoit pas pédant.

Et les autres croyoient Monsieur de Scuderis

Un homme de fort bonne mine ,  
Vaillant , riche , & toujours bien mis ,  
Sa Sœur une beauté divine ,  
Et Pellisson un Adonis.

Elles en nommerent encore une très-grande quantité, dont il ne nous souvient plus. Après avoir bien parlé des beaux-esprits, il fut question de juger de leurs ouvrages. Dans (a) l'*Alaric*, & dans le (b) *Moyse*, on ne loua que le jugement , & la conduite ; & dans la *Pucelle* rien du tout ; dans *Sarrasin*, on n'estima que la Lettre de Monsieur Ménage ; & la Préface de Monsieur Pellisson fut traitée de ridicule ; Voiture même passa pour un homme grossier.

Quant

( a ) Poëme heroïque de Mr. de Scuderis. ( b ) Poëme heroïque de S. Amant.

44 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
 Quant au Romans, (a) *Cassandre* fut estimé pour la délicatesse de la conversation ; (b) *Cyrus*, & *Clelie*, pour la magnificence de l'expression, & la grandeur des événements. Mille autres choses se débitèrent encore plus surprenantes que tout cela. Puis insensiblement la conversation tomba sur d'Assouci, parce qu'il leur sembla que l'heure de l'exécution approchoit. Une de ces dames prit la parole, & s'adressant à celle qui nous avoit paru la principale, & la maîtresse Précieuse :

Ma bonne, est-ce celui qu'on dit  
 Avoir autrefois tant écrit,  
 Même composé quelque chose  
 En vers sur la (c) *Metamorphose* ?  
 Il faut donc qu'il soit bel Esprit,  
 Aussi l'est-il, & l'un des vrais,  
 Reprit l'autre, & des premiers faits,  
 Ses lettres lui furent scellées  
 Dès leurs premières assemblées ;  
 J'ai la liste de ces Messieurs,  
 (d) Son nom est en tête des leurs,

Puis

(a) Roman de *Calprenede*. (b) *Cyrus* & *Clelie*, deux Romans de Mademoiselle de Scuderi (c) D'Assouci a traduit en vers burlesques une partie des *Metamorphoses* d'Ovide. Cette Traduction est à peine digne d'occuper le loisir des Laquais & des Pages. (d) D'Assouci n'a jamais été de l'Académie Française. C'est une faute que la Chapelle fait faire à ces Précieuses, pour les rendre plus ridicules

Puis d'une mine serieuse  
Avec certain air affecté,  
Panchant sa tête de côté,  
Et de ce ton de précieuse,  
Lui dit : Ma chere , en verité  
C'est dommage que dans Paris  
Ces Messieurs de l'Academie ,  
Tous ces Messieurs les Beaux-Esprits  
Soient sujets à telle infamie.

L'envie de rire nous prit si furieuse-  
ment , qu'il nous falut quitter la chambre  
& le logis ; pour en aller éclater à nôtre  
aise dans l'hôtellerie. Nous eûmes toutes  
les peines du monde à passer dans les rues  
à cause de l'affluence du peuple.

Là d'hommes on voyoit fort peu.

Cent mille femmes animées ,

Toutes de colère enflammées ,

Accouroient en foule en ce lieu

Avec des torches allumées.

Elles écumoient toutes de rage ; & ja-  
mais on n'a rien vû de si terrible. Les unes  
disoient que c'étoit trop peu de le brûler ;  
les autres qu'il falloit l'écorcher vif aupara-  
vant ;

**46 VOYAGE DE BACH AUMONT,**  
vant ; & toutes , que si la Justice le leur  
vouloit livrer , elles inventeroient de nou-  
veaux supplices pour le tourmenter. Enfin,

L'on auroit dit à voir ainsi  
Ces Bacchantes échovelées ,  
Qu'au moins ce Monsieur d'Assouci  
Les auroit toutes violées ;

Et cependant il ne leur avoit jamais rien  
fait. Nous gagnâmes avec bien de la pei-  
ne nôtre logis , où nous aprîmes en arri-  
vant , qu'un homme de condition avoit  
fait sauver ce malheureux ; & quelque  
tems après on nous vint dire que toute la  
Ville étoit en rumeur , que les femmes y  
faisoient une sédition , & qu'elles avoient  
déjà déchiré deux ou trois personnes , pour  
être seulement soupçonnées de connoître  
d'Assouci : cela nous fit une très-grande  
frayeur ,

Et de peur d'être pris aussi ,  
Pour amis du Sieur d'Assouci :  
Ce fut à nous de faire gille ;  
Nous fîmes donc assez prudents ,  
Pour quitter d'abord cette ville ,  
Et cela fut d'assez bon sens.

Nous

Nous nous sauvons donc , comme des criminels par une porte écartée, & prenons le chemin de (a) Massillargues, espérans de pouvoir arriver avant la nuit à une demie lieuë de Montpellier. Nous rencontrâmes nôtre d'Assouci avec un page assez joli qui le suivoit. En deux mots il nous conta ses disgrâces, aussi n'avions-nous pas le loisir d'écouter un long discours , ni de le faire. Chacun donc s'en alla de son côté, lui fort vite , quoi qu'à pied , & nous assez doucement , à cause que nos chevaux étoient fatiguez. Nous arrivâmes devant la nuit chez Monsieur de Cauvifson , qui pensa mourir de rire de nôtre aventure : Il prit le soin par sa-bonne chère, & par les bons lits , de nous faire bien-tôt oublier ces fatigues. Nous ne pûmes étant si proches de Nîmes refuser à nôtre curiosité de nous détourner pour aller voir

Ces grands & fameux bâtimens  
Du Pont du Gar , & des Arènes ,  
Qui nous restent pour monumens  
Des magnificences Romaines :  
Ils sont plus entiers & plus sains ;  
Que tant d'autres restes si rares ,

Echa-

(a) Bourg à quatre lieuës de Montpellier,

## 48 VOYAGE DE BACHAUMONT,

Echapez aux brutales mains

De ce déluge de barbares,

Qui furent les fleaux des humains.

Fort satisfaits du Languedoc, nous prîmes assez vite la route de Provence par cette grande prairie de Beaucaire, si célèbre pour sa foire; & le même jour nous vîmes de bonne heure

Paroître sur les bords du Rhône

Cesmurs pleins d'illustres bourgeois,

Glorieux d'avoir autrefois

Eu chez eux la cour & le trône

De trois ou quatre puissans Rois.

On y aborde par

Cette heureuse, & fertile plaine,

Qui doit son nom à la vertu

Du grand & fameux Capitaine,

Par qui le fier Danois battu

Reconnut la grandeur Romaine.

Nous vîmes, pour vous parler un peu moins poëtiqnement, cette belle & célèbre Ville d'Arles, qui par son pont de bateaux nous fit passer de Languedoc en Provence. C'est assurément y entrer par la plus belle  
Por-



porte. La situation admirable de ce lieu y a presque attiré toute la noblesse du pays, & les dames y sont propres, galantes, & jolies; mais si couvertes de mouches qu'elles en paroissent un peu coquettes. Nous les vîmes toutes au cours où nous fûmes, faisant fort bien leur devoir, avec quantité de Messieurs assez bien faits. Elles nous donnerent lieu de les accoster, quoi qu'inconnues; & sans vanité nous pouvons dire qu'en deux heures de conversation nous avançâmes assez nos affaires; & que nous fîmes peut-être quelques Jaloux. Le soir on nous pria d'une assemblée, où l'on nous traita plus favorablement encore; mais avec tout cela ces belles ne purent obtenir de nous qu'une nuit, & le lendemain nous en partîmes, & traversâmes avec bien de la peine

La vaste & (a) pierreuse campagne  
Couverte encor de ces cailloux,  
Qu'un Prince revenant d'Espagne  
Y fit pleuvoir dans son courroux.

D

C'est

(a) Elle est appelée par les Anciens Romains *Campi Lapidis*: c'est, dit Plin, Liv. III. Ch. IV. un monument de combats d'Hercule, *Herculis praeliorum memoria*. Ce Héros ayant à combattre quelques Géans en cet endroit-là, Jupiter fit tomber sur eux une pluie de pierre, qui couvrit de cailloux cette grande Plaine. Apparemment c'est à cette fable que Mr. de la Chapelle fait allusion.

## 50 VOYAGE DE BACHAUMONT,

C'est une grande plaine toute couverte de cailloux effectivement jusques à Salon petite Ville, & qui n'a point d'autre rareté que le tombeau de (a) Nostradamus. Nous y couchâmes, & nous n'y dormîmes pas un moment, à cause des hauts cris d'une Comedienne, qui s'avisa d'accoucher cette nuit proche de nôtre chambre de deux petits Comediens. Un tel vacarme nous fit monter à cheval de bon matin, & cette diligence servit à nous faire considerer plus à nôtre aise en arrivant à Marseille, cette multitude de maisons qu'ils appellent bastides, dont toute la campagne voisine est couverte. Le grand nombre en est plus surprenant que la beauté ; car elles sont toutes fort petites, & fort vilaines. Vous avez tant ouï parler de Marseille, que de vous en entretenir présentement ce seroit répéter les mêmes choses, & peut-être vous ennuyer.

Tout le monde fait que Marseille  
Est riche, illustre, & sans pareille  
Pour son terroir, & pour son port ;  
Mais il vous faut parler du fort ,  
Qui sans doute est une merveille :  
C'est Nôtre Dame de la Garde,

Gou-

(a) On voit par une Inscription gravée sur son tombeau qu'il mourut en 1566. âgé de 62. ans, six mois, & dix jours.

Gouvernement commode & beau ,  
 A qui suffit pour toute garde  
 Un Suisse avec sa hallebarde  
 Peint sur la porte du château.

Ce fort est sur le sommet d'un rocher  
 presque inaccessible , & si haut élevé , que  
 s'il commandoit à tout ce qu'il voit au  
 dessous de lui, la plupart du genre humain  
 ne vivroit que sous son plaisir.

( a ) Aussi voyons-nous que nos Rois  
 En connoissant bien l'importance ,  
 Pour le confier ont fait choix  
 Toujours de gens de conséquence ,  
 De gens pour qui dans les alarmes ,  
 Le danger auroit eu des charmes ,  
 De gens prêts à tout hazarder ,  
 Qu'on eût vû long-temps commander ,

Et dont le poil poudreux eût blanchi sous les  
 armes.

Une description magnifique , qu'on a faite  
 autrefois de cette Place nous donna la  
 curiosité de l'aller voir. Nous grimpâmes

D 2

plus

( a ) Raillerie contre Scuderi qui avoit eû le Gouverne-  
 ment de cette Place , dont il avoit fait une description ma-  
 gnifique.

32 VOYAGE DE BACHAUMONT;  
plus d'une heure avant que d'arriver à l'ex-  
trémité de cette montagne , où l'on est  
bien surpris de ne trouver qu'une méchan-  
te mazure tremblante , prête à tomber au  
premier vent. Nous frappâmes à la porte ;  
mais doucement , de peur de la jeter par  
terre ; & après avoir heurté long-temps ,  
sans entendre même un chien aboyer sur la  
tour ,

Des gens qui travailloient là proche ,  
Nous dirent : Messieurs , là dedans  
On n'entre plus depuis long-temps :  
Le Gouverneur de cette roche  
Retournant en cour par le coche  
A depuis environ quinze ans  
Emporté la clef dans sa poche ,

La naïveté de ces bonnes gens nous fit  
bien rire , sur-tout , quand ils nous firent  
remarquer un écriteau que nous lûmes avec  
assez de peine ; car le tems l'avoit presque  
effacé.

Portion du Gouvernement  
A Louer tout presentement.

Plus bas en petit caractère ,

Il faut s'adresser à Paris ,  
Ou chez Conrart le Secrétaire ,  
Ou chez (a) Courbé l'homme d'affaire  
De tous Messieurs les Beaux-Esprits.

Croyant après cela n'avoir plus rien de rare à voir en ce Pays , nous le quittâmes sur le champ, & même avec empressement, pour aller goûter des muscats à la Cioutat. Nous n'y arrivâmes pourtant que fort tard, parce que les chemins sont rudes , & que passant par Cassis , il est bien difficile de ne s'y pas arrêter à boire. Vous n'êtes pas assurément curieux de savoir de la Cioutat,

Que les marchands & les nochers  
La rendent fort considérable ;  
Mais pour le muscat adorable ,  
Qu'un Soleil proche & favorable  
Confit dans les brûlans rochers ,  
Vous en aurez , frères très-chers ,  
Et du meilleur sur votre table.

Les grandes affaires que nous avions en ce lieu , furent achevées aussi-tôt que nous eûmes acheté le meilleur vin. Ainsi le lendemain vers le midi , nous nous acheminâ-

D 3

mes

(a) Fameux Libraire.

**54 VOYAGE DE BACHAUMONT,**  
mes vers Toulon. Cette Ville est dans une  
situation admirable , exposée au midi , &  
couverte au Septentrion par des montagnes  
élevées jusques aux nuës , qui rendent son  
port le plus grand ; & le plus sûr qui soit  
au monde. Nous y trouvâmes Monsieur  
le Chevalier Paul , qui par sa charge , par  
son merite, & par sa dépense est le premier  
& le plus considérable du pais.

C'est ce Paul dont l'expérience  
Gourmande la mer , & le vent :  
Dont le bonheur & la vaillance  
Rendent formidable la France  
A tous les peuples du Levant.

Ces vers sont aussi magnifiques que sa  
mine ; mais en verité quoi qu'elle ait quel-  
que chose de sombre , il ne laisse pas d'être  
commode, doux , & tout-à-fait honnête. Il  
nous régala dans sa cassine, propre , & si  
bien entendue , qu'elle semble un petit pa-  
lais enchanté. Nous n'avions trouvé jus-  
ques-là que des orangers de médiocre gran-  
deur , & dans des jardins ; l'envie d'en voir  
de gros , comme des chênes , & dans le mi-  
lieu des campagnes , nous fit aller jusques  
à Hieres. Que ce lieu nous plût ! qu'il est  
char-

charmant ! & quel séjour feroit-ce que Paris sous un si beau climat !

Que c'est avec plaisir , qu'aux mois  
Si fâcheux en France , & si froids ,  
On est contraint de chercher l'ombre  
Des orangers , qu'en mille endroits  
On y voit , sans rang , & sans nombre ,  
Former des forêts , & des bois.  
Là jamais les plus grands hyvers  
N'ont pû leur déclarer la guerre ;  
Cet heureux coin de l'univers  
Les a toujours beaux , toujours verts ;  
Toujours fleuris en pleine terre.

Qu'ils nous ont donné de mépris pour  
les nôtres , dont les plus conservez , & les  
mieux gardez ne doivent pas être en com-  
paraïson appelez des orangers ;

Car ces petits nains contrefaits  
Toujours tapis entre deux ais ,  
Et contraints sous des casemattes ,  
Ne sont à bien parler , que vrais  
Et misérables culs-de-jattes.

Nous ne pouvions terminer notre voya-

## 36 VOYAGE DE BACHAUMONT,

ge par un lieu qui nous laisât une idée plus agréable ; aussi dès le moment ne songâmes-nous plus qu'à retourner à Paris. Notre dévotion nous fit pourtant détourner un peu pour aller à la Sainte Baume. C'est un lieu presque inaccessible, & que l'on ne peut voir sans effroi. C'est un antre dans le milieu d'un rocher escarpé , de plus de quatre-vingt toises de haut, fait assurément par miracle ; car il est bien aisé de voir que les hommes

N'y peuvent avoir travaillé ,  
Et l'on croit avec aparence ,  
Que les Saints Esprits ont taillé  
Ce roc , qu'avec tant de constance ;  
La Sainte a si long-tems mouillé  
Des larmes de sa pénitence.  
Mais si d'une adresse admirable  
L'Ange a taillé ce roc divin ,  
Le Démon cauteleux , & fin  
En a fait l'abord effroyable ,  
Sachant bien que le Pelerin  
Se donneroit cent fois au Diable ,  
Et se damneroit en chemin ,

Nous



Nous y montâmes cependant avec bien de la peine par une horrible pluie, & par la grace de Dieu, sans murmurer un seul mot. Mais nous n'y fûmes pas plutôt arrivés, qu'il nous prit une extrême impatience d'en sortir sans savoir pourquoi. Nous examinâmes donc assez brusquement la bizarrerie de cette demeure, & nous nous instruisîmes en un moment des Religieux, de leur Ordre, de leur coutume, & de leur manière de traiter les passans ; car ce sont eux qui les reçoivent, & qui tiennent hôtellerie.

L'on n'y mange jamais de chair,  
 L'on n'y donne que du pain d'orge,  
 Et des œufs qu'on y vend bien cher.  
 Les Moines hideux ont de l'air  
 Des gens qui sortent d'une forge :  
 Enfin ce lieu semble un enfer,  
 Ou pour le moins un coupe-gorge :  
 L'on ne peut être sans horreur,  
 Dedans cette horrible demeure,  
 Et la faim, la soif, & la peur  
 Nous en firent sortir sur l'heure :

Bien qu'il fût presque nuit, & qu'il fit le  
 D 5 plus

§8 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
plus vilain tems du monde, nous aimâmes  
mieux hazarder de nous perdre dans les  
montagnes, que de demeurer à la Sain-  
te Baume. Les Reliques qui sont à (a)  
Saint Maximin nous portèrent bonheur, &  
nous y firent arriver avec l'aide d'un gui-  
de, sans nous y être égarez, mais non pas,  
sans y être mouillez. Aussi le lendemain la  
matinée s'étant passée toute entiere en dé-  
votion, c'est-à-dire, à faire toucher des  
chapelets à quantité de corps Saints, & à  
mettre d'assez grosses pieces à tous les troncs,  
nous allâmes nous enyvrer d'excellente  
Blanchette de Negreaux, & de là coucher  
à Aix. C'est une Capitale, sans riviere, &  
dont tous les dehors sont fort désagréables.  
Mais en recompense belle, & assez bien  
bâtie, & de bonne chere. Orgon fut ensui-  
te nôtre couchée, lieu célèbre pour tous  
les bons vins; & le jour d'après, Avignon  
nous fit admirer la beauté de ses murail-  
les. Madame (b) de Castelane y étoit, à  
qui nous rendîmes visite aussi-tôt, le mê-  
me jour, qui fut le jour des Morts. Nous  
la trouvâmes chez elle en bonne compa-  
gnie;

(a) Petite Ville à huit lieus d'Aix. (b) Si connue depuis  
sous le nom de *Marquise de Gange*. Elle épousa le Baron de  
Castelane à l'âge de treize ans en 1644. & en secondes No-  
ces le Marquis de Gange en 1648.

gnie ; elle n'étoit point comme les autres  
veuves dans les Églises à prier Dieu ;

Car bien qu'elle ait l'ame assez tendre  
Pour tout ce qu'elle auroit chéri ,  
On auroit peine à la surprendre  
Sur le tombeau de son mari.

Avignon nous avoit paru si beau , que  
nous voulâmes y demeurer deux jours ,  
pour l'examiner plus à loisir. Le soir que  
nous prenions le frais sur le bord du Rhône  
par un beau clair de Lune , nous ren-  
contrâmes un homme qui se promenoit ,  
qui nous sembloit avoir de l'air du Sieur  
d'Assouci ; son manteau qu'il portoit sur  
le nez empêchoit qu'on ne le pût bien voir  
au visage : dans cette incertitude nous prî-  
mes la liberté de l'accoster , & de lui de-  
mander ,

Est-ce vous , Monsieur d'Assouci ?

Oùï , c'est moi , Messieurs , me voici ,

N'ayant plus pour tout équipage ,

Que mes vers , mon lut , & mon Page :

Vous me voyez sur le pavé

En désordre , mal propre , & sale ,

Aussi

## 60 VOYAGE DE BACHAUMONT,

Aussi je me suis esquivé ,  
Sans emporter paquet , ni mal ;  
Mais enfin me voilà sauvé ;  
Car je suis en terre Papale.

Il avoit effectivement avec lui le même page que nous lui avions vu , lors qu'il se sauva de Montpellier , & que l'obscurité nous avoit empêché de discerner. Il nous prit envie de savoir au vrai ce que c'étoit que ce petit garçon, & quelle belle qualité l'obligeoit à le mener avec lui ; nous le questionnâmes donc assez malicieusement, lui disant :

Ce petit page qui vous suit ,  
Et qui derriere vous se glisse ,  
Que fait-il en quel exercice ,  
En quel art l'avez-vous instruit ?  
Il fait tout , dit-il , s'il vous duit ,  
Il est bien à votre service.

Nous le remerciâmes lors bien civilement , ainsi que vous eussiez fait , & ne lui répondîmes autre chose ,

Qu'adieu , bon soir , & bonne nuit :  
De votre page qui vous suit ,  
Et qui derriere vous se glisse ,

Et

Et de tout ce qu'il fait aussi,  
 Grandmerci Monsieur d'Assouci ;  
 D'un si bel offre de service ;  
 Monsieur d'Assouci grandmerci.

Nôtre lettre finira par ce bel endroit ,  
 quoi qu'elle soit écrite de Lion : ce n'est  
 pas que nous n'ayons encore à vous man-  
 der des beautez du Pont-Saint-Esprit ; des  
 bons vins de Condrieux , & de Côte-rô-  
 tie ; mais en vérité nous sommes si las d'é-  
 crire , que la plume nous tombe des mains,  
 outre que nous voulons avoir dequoi vous  
 entretenir , lors que nous aurons le plaisir  
 de vous revoir : cependant ,

Si nous allions tout vous déduire ,  
 Nous n'aurions plus rien à vous dire ;  
 Et vous saurez qu'il est plus doux  
 De causer buvant avec vous ,  
 Qu'en voyageant de vous écrire.  
 Adieu les deux freres nourris ,  
 Aussi bien que gens de la ville  
 Que nous aimons plus que dix mille  
 Des plus aimables de Paris.

Date

## 62 VOYAGE DE BACHAUMONT, &c.

### Date.

De Lion, où l'on nous a dit,  
Que le Roi par un rude édit,  
Avoit fait défenses expresses,  
Expresses défenses à tous  
De plus porter chausses Suisses;  
Cet édit, qui n'est rien pour nous,  
Vous réduit en grandes détresses,  
Grosses bedaines, grosses fesses;  
Car où diable vous mettrez-vous ?

### Adresse.

A Messieurs les aînez BROUSSINS,  
Chacun enseignera la rue ;  
Car leur demeure est plus connue  
Au Marais que les Capucins.

LETTRE

# L E T T R E

## DE MR. LA CHAPELLE

### A MR. MOREAU,

*Ecritte de St. Lazare , à l'âge de 20. ans.*

**J**E ne vous ferai point ici la description de la Maison de St. Lazare où je suis , puisque je vous la vais faire en Vers ; je me contenterai seulement de vous dire pour vous exciter à compassion , que je suis dans un lieu où on me donne tout ce qui m'est inutile , & rien de ce qui m'est nécessaire. J'ai un Benitier , & je n'ai point de pot de chambre auprès de mon lit. J'ai un prié-Dieu , & je n'ai point de chaise ni de table dans ma chambre. J'ai un surplis , & je n'ai point de chemise. J'ai un bonnet pour le jour , & je n'en ai point de nuit. J'ai une soutane , & je n'ai point de robe de chambre. J'ai des pantoufles , & je n'ai point de souliers. A table j'ai des serviettes , des assiettes , des couteaux , des cuiliers , & je n'ai rien à manger. Enfin , Monsieur , dans les conversations je n'ai que des gens qui m'importunent , & je n'en ai point qui me divertissent : car tous leurs entretiens ne sont que des invectives contre les vicieuses coutumes du siècle & de s'emporter , particulièrement

riculièrement contre ceux qui au lieu de dire, *Je me recommande à vos bonnes grâces*, disent, quand ils se quittent, *je suis votre serviteur.*

## S T A N C E S.

**T**Oi qui nous fais voir la sagesse  
Jointe avec la vivacité ;  
Toi qui ravis la liberté  
Aux Dames par ta gentillesse,  
Comme aux hommes par ta bonté,

*Morveau*, le pauvre Solitaire,  
Qui sans ta consolation  
Seroit mort dans la mission ;  
En ce peu de mots te va faire  
Une triste description.

Dans une froide plaine assise  
Est une chetive maison,  
Où jamais ne fut vû tison,  
Et qui ne peut parer la Bize  
Que par quelque foible cloison.

Ceux qui ce logement bâtirent,  
Desirant se mortifier,  
Et n'y faire rien que prier,  
Une grande Eglise ils y firent,



DE MR. LA CHAPELLE. 41

Et pas une cave ou grenier.

Je puis dire que rien ne fumé

Jamais en ce funeste lieu ,

Et qu'on n'y voit jamais de feu ,

Que quand aux Vêpres on allume

L'Encensoir pour honorer Dieu.

Là , de pauvres gens pâles , blêmes ,

Secs , tous meurtris & decharnez ,

Par les coups qu'ils se sont donnez ,

Disent qu'assurément eux-mêmes ,

Et tous les autres sont damnez.

Nuit & jour ils sont en prières ,

Tant ils ont crainte de l'Enfer ,

Et pour mieux surmonter la chair ,

Se donnent cent coups d'étrivières ,

Ce qui s'appelle en triompher.

Ce lieu où sans sonner sonnette ,

Personne n'entre ni n'en sort ,

Est le lieu d'où moins vif que mort ,

Je t'écris , que cette retraite

Commence à me déplaire fort.

Mais afin qu'on ne puisse dire ,

Que pour peu de difficulté ,

Mes semblables sont rebutez ,

E

Mon

Mon dessein est de te décrire  
Mes moindres inconvénients.

Ma Chambre ou plutôt une armoire,  
Que l'on a fait pour me fermer,  
D'abord qu'on me la vint montrer,  
Me fit rire, & j'eus peine à croire,  
Que j'y pusse jamais entrer.

Dans ce lieu, moins chambre que cage,  
Un Aquilon froid & mutin  
Me fait trembler soir & matin;  
Car pour me parer de la rage,  
Mon plus gros mur est de sapin.

Apprens maintenant la structure  
De nos misérables grabats,  
Deux ais servent de matelas,  
Un tapis vert de couverture,  
Et deux serviettes de deux draps.

Dès que j'abaisse les papiers,  
Sur mes yeux du sommeil baptes,  
Un claustral ~~Bénédictin~~,  
M'éveille & m'envoie aux prières,  
Qui durent trois heures & plus.

Le dîner, ou plutôt dînette,

Que

Que sans déjeuner on attend ,  
N'est rien qu'un petit plat , moins grand  
Que la plus petite palette ,  
Dont on use à rirer du sang.

A ce plat on proportionne  
Un peu de Vache & de Bœuf ,  
Si peu même qu'une fourmi  
N'auroit pas , à ce qu'on nous donne ,  
De quoi se souler à demi.

Le Vin grossier , rouge , insipide ,  
Ne peut qu'avec peine couler ,  
Et je ne saurois avaler  
Ce vilain Cœgignac liquide ,  
Sans avoir pour de m'étrangler.

Ce petit dîner , je t'assure ,  
Nous tient deux heures pourtant ;  
Mais ne t'en étonne pas tant ,

C'est que Benedicité dure  
Un quart d'heure , & Graces autant ;

Après dîner , c'est l'ordinaire ,  
Pour aider la digestion ,

Il y a récréation

48 LETTRE DE MR. LA CHAPELLE.

Où l'on employe une heure entière,  
En quelque conversation.

Ces conversations Chrétiennes  
Vraiment dignes de ces Oïsons ;  
Sont par mille fortes raisons ,  
De me prouver que les Antiennes ,  
Valent mieux que les Oraisons.

Que tous les jours ma faim soit grande ;  
Mon dîner te le fait juger ,  
Cependant pour ne point charger  
Mon estomach de trop de viande ,  
Mon souper n'est pas moins léger,

Enfin, *Morreau* , quoi que j'en dise ,  
J'en dis bien moins qu'il n'y en a ,  
Mais il faut finir , car voilà  
L'heure qui m'appelle à l'Eglise ,  
Où les autres chantent déjà.



POESIES DIVERSES  
DE MONSIEUR  
LA CHAPELLE.

---

Sur un Eclipsé de Soleil.

STANCES.

QU'EST le moyen de s'en dispenser ?  
J'allois tout de bon commencer ,

A vous composer sur l'Eclipse  
Un livre plus gros & plus long ,  
Qu'un des tomes de Juste Lipse ;  
Tout rempli d'un savoir profond  
En beau stile d'Apocalypse.

Quand Pallas , la sage putelle ;  
Qui m'aime de bonne amitié ,  
S'apparut à moi toute telle

E 3

Qu'el-

## 70 POESIES DIVERSES

Qu'elle est au ciel dans sa ruelle,  
 Sur l'estrade & ravis de pié :  
 Et quoi ! pauvre innocent, dit-elle,  
 Vraiment tu me fais grand' pitié,  
 D'aller perdre ainsi la cervelle  
 Rêvant à cette bagatelle  
 Plus qu'il ne faut de la moitié.

Surprise des impertinences  
 Que l'on débite en ce bas lieu,  
 J'y viens faire des remontrances  
 A ces fous qui sans connoissances,  
 Raisonnent comme il plaît à Dieu,  
 Gâtent mes plus belles Stiences.  
 Et pour l'Eclipse à quoi tu penses  
 Je te vais faire voir en peu,  
 Que ces forgeurs d'extravagances  
 Tirent cent fausses conséquences  
 D'une chose qui n'est qu'un jou.

Saché que ce jour-là mon père  
 Fit à déjeuner si grand' chère,  
 Et trouva si bon le nectar,  
 Que Même le Dieu des sornettes  
 Le voyant être un peu gaillard,  
 Et dans ses humeurs de goguettes,

Lui proposa que les planettes  
Jouassent à Colin-Maillard;

A Colin-Maillard, dit le maître  
Du char brillant & lumineux,  
Si par malheur je Pellois être,  
Tous les hommes font si peureux,  
Qu'il se croiroient morts quand mes feux  
Commenceroient à disparoître.  
Chacun fermeroit sa fenêtre,  
Et Morin \* la plus son d'entre eux  
En prédiroit quelque bisfêtre.

Quoi ! tu veux conclure par-là,  
Répond le grand Dieu qui foudroie,  
Qu'un fat pourra troubler ma joie !  
Que m'importe, s'il en fera  
Des contes de ma mère-l'oie.  
Je jure Styx dont l'eau tournoie  
Dans le pais de Tartara,  
Qu'à Colin-Maillard on jouira  
Sus, qu'on tire au fort & qu'on voie  
Qui de vous autres le fera.

Le bon Soleil l'avoit bien dit ;

E 4

II

\* Jean-Baptiste Morin, célèbre Mathématicien fort entêté de l'Astrologie Judiciaire. Voyez son Article dans le Dictionnaire de Bayle.

Il le fut suivant son présage :  
 Toute la compagnie en rît ,  
 Et sans différer davantage ,  
 Aussi-tôt la Lune s'offrit  
 A lui bien couvrir le visage ;  
 Ce que volontiers on souffrit  
 Attendu l'étroit parentage.

Le reste vous l'avez pû voir ;  
 Chacun pût lors s'appercevoir  
 Que l'on ne voyoit presque goûte ;  
 Et sans la Lune qui sans doute  
 Ne fit pas trop bien son devoir ,  
 Le Soleil faisoit banqueroute ,  
 Le matin devenoit le soir ,  
 Vous étiez tous au désespoir ,  
 Croyant la nature en déroute ;  
 Et pas un n'eût pû concevoir ,  
 Que nous autres là-haut sur la céleste Voute  
 Ne faisons que crier : *Gare le pot au noir.*

---

### ODE, A CARRE.

**L** Abelle & galante manière  
 Dont vous mettez Vers en lumière ;  
 Nous fait bien voir , Monsieur Carré ,  
 Que



Que lorsque vous serez Curé  
Vous direz peu vôtre breviaire.

Bien plutôt aurez soin & cure,  
Quand vous serez à vôtre Cure,  
D'avoir toujours force poulets,  
Et de vin savoureux & frais  
Très-suffisante fourniture.

Aussi ne verra-t-on chez vous  
Hypocrites ni loups-garous :  
Torcols à grimassante mine,  
Ni cagots de telle farine,  
Mais bien des gens faits comme nous.

Maintenant quant au panégyro  
Que sans rongir je n'ai sù lire,  
Fort vraiment vous m'obligerez ;  
Si lorsque vous nous récrirez,  
Il vous plaît de n'en pas tant dire.

Hé quoi ! Là-dedans mon éloge  
Dure plus d'une heure d'horloge,  
Et pas un ne voit le pourquoi ;  
Car je ne suis Prince ni Roi,  
Et versu nulle en moi ne loge.

Ce n'est pas que si grande lettre  
 Ne m'obligeât bien à vous mettre  
 Un tel & beau remerciement ;  
 Mais écrivons sans compliment ;  
 Puisque nous écrivons en mètre.

Vous saurez donc qu'ici la peste  
 Et la guerre encor plus funeste ,  
 A ravi la moitié des gens.  
 Je ne sai si les Alemans.  
 Voudront bien épargner le reste.

Le Nord nous a rendu visite ,  
 Suivi d'un nombreux exercice  
 De Lorrains , Croates , & Goths ,  
 Le tout pour nous mettre en repos ,  
 Ainsi que gazette débite.

Cependant ils ne laissent pas  
 De charger leurs chevaux de bats ,  
 De maine belle & bonne harde ;  
 Et tout ce qu'aux champs on hazarde  
 Est le butin de leurs soldats

Toutes ces troupes étrangères  
 Font qu'on ne se promène guères :  
 Hélas ! comment le pourroit-on ,

Puisque Chaillot & Charenton  
Sont à présent places frontières.

Je suis renfermé dans la ville,  
En grand chagrin, sans croix ni pile;  
Nous buvons mal, & qui pis est,  
Boirons long-tems mal, s'il ne plaît  
Aux gens d'armes de faire gile.

Car à Melun une grand' chaîne  
Qui tient la pauvre Seine en gêne,  
Empêchant nos fameux voisins  
D'amener ici leurs bons vins,  
Nous réduit à ceux de Surène.

Encore en avons-nous bien peu;  
Car sur ma foi ce n'est pas jeu  
D'en entreprendre la voiture  
Et qui le fait sans aventure  
En doit belle chandelle à Dieu.

Lettre écrite de la Campagne, à  
Mr. de MOLIERE.

**V**OTRE Lettre m'a touché très-sen-  
siblement; & dans l'impossibilité  
d'aller

d'aller à Paris de cinq ou six jours, je vous souhaite de tout mon cœur en repos & dans ce païs. J'y contribuerois de tout mon possible à faire passer vôtre chagrin, & je vous ferois assurément connoître que vous avez en moi une personne qui tâchera toujourns à le dissiper, ou pour le moins à le partager. Ce qui fait que je vous souhaite encore davantage ici, c'est que dans cette douce revolution de l'année, après le plus terrible hyver que la France ait depuis long-tems senti, les beaux jours se goûtent mieux que jamais, & sont tout autrement beaux à la campagne qu'à la ville, où quand vous les avez, il vous manque toujourns des endroits pour en prendre tout le plaisir. Je me promene depuis le matin jusques au soir avec tant de satisfaction & de contentement d'esprit, que je ne saurois croire m'en pouvoir lasser. En verité, mon très-cher ami, sans vous je ne songerois guère à Paris de long-tems, & je ne me pourrois résoudre à la retraite, que lorsque le Soleil fera sa sienne. Toutes les beautez de la campagne ne vont faire que croître & embellir, sur tout celles du vert, qui nous donnera des feuilles au premier jour, & que nous commençons à trouver à redire depuis que le  
chaud

chaud se fait sentir. Ce ne sera pas néanmoins encore si-tôt ; & pour ce voyage , il faudra se contenter de celui qui tapisse la terre , & qui , pour vous le dire un peu plus noblement ,

Jeune & foible rampe par bas  
 Dans le fond des prez , & n'a pas  
 Encor la vigueur & la force  
 De pénétrer la tendre écorce  
 Du saule qui lui tend les bras.

La branche amoureuse & fleurie ,  
 Pleurant pour ses naissans appas  
 Toute en seve & larmes l'en prie ,  
 Et jalouse de la prairie  
 Dans cinq ou six jours se promet  
 De l'attirer à son sommet.

Vous montrerez ces beaux vers à Mademoiselle Menou seulement ; aussi bien sont-ils la figure d'elle & de vous. Pour les autres, vous verrez bien qu'il est à propos , sur tout , que vos femmes ne les voient pas, & par ce qu'ils contiennent , & parce qu'ils sont , aussi bien que les premiers , tous des plus méchans. Je les ai faits pour répondre à cet endroit de votre  
 let-

lettre , où vous me particularisez le déplaisir que vous donnent les partialitez de vos trois grandes actrices , pour la distribution de vos rôles. Il faut être à Paris pour en refoudre ensemble ; & tâchant de faire réussir l'application de vos rôles à leur caractère , remédier à ce démêlé qui vous donne tant de peine. En vérité , grand homme , vous avez besoin de toute votre tête , en conduisant les leurs , & je vous compare à Jupiter pendant la guerre de Troie. La comparaison n'est pas odieuse , & la fantaisie me prit de la suivre quand elle me vint. Qu'il vous souviennne donc de l'embarras où ce maître des Dieux se trouva pendant cette guerre , sur les différens intérêts de la troupe céleste , pour réduire les trois Déeses à ses volontez.

Si nous en voulons croire Homère ,  
 Ce fut la plus terrible affaire  
 Qu'eût jamais le grand Jupiter ;  
 Pour mettre fin à cette guerre ,  
 Il fut obligé de quitter  
 Le soin du reste de la terre.

Car Pallas , bien que la Déesse  
 Du bon sens & de la sagesse ,

Courant par tout le guilledou,  
Avec son casque & son hibou,  
Passa pour fuir dans la Grèce,  
Et lui qui l'aime avec tendresse,  
Pensa devenir aussi fou.

Sa Junon la grave matrone,  
Sa compagne au céleste thrône,  
Devint une dame Alizon,  
En faveur de Lacedemone,  
Jurant que le bon \* Roi grison  
En auroit tout le long de l'anne,  
Et que tous ceux de la maison  
En feroient un jour à l'aumône.

\* Priam.

Mais de l'autre côté Cypris,  
Donna congé pour lors aux Ris,  
Aux Jeux, aux Plaisirs, à la Joie;  
Et prenant l'intérêt de Troie,  
S'arma pour défendre Paris.

Le bon homme aussi Neptunus  
Gagné par sa Nièce Venus,  
Et Phebus l'Archer infailible,  
Devant qui (a) le Fils de Theris

Ne

(a) Achille, tué par une flèche, décochée par Paris, mais dirigée par Apollon.

Ne se trouva pas invincible,  
Firent tous deux tout leur possible  
Pour les Murs qu'ils avoient bâtis.

Voilà l'Histoire, que t'en semble ?  
Crois tu pas qu'un homme avisé  
Voit par là qu'il n'est pas aisé  
D'accorder trois femmes ensemble ?  
Fais-en donc ton profit, sur tout  
Tiens-toi neutre, & tout plein d'Homère,  
Dis-toi bien, qu'en vain l'homme espère  
Pouvoir jamais venir à bout  
De ce qu'un grand Dieu n'a sù faire.

---

### A Monsieur le Marquis de JONSAC.

CHer Marquis, les vers qu'au beau Maine  
De l'agréable Pivangou,  
Fait couler ton heureuse veine,  
Vertu, non de Dieu, mais de chou,  
Ne sont pas vers à la douzaine.  
Quiconque rime ainsi sans peine  
Après avoir bû comme un trou,  
Doit avoir au moins pour marreine  
\* Celle qui causa la migraine,

\* Minerve.

Don



Dont Jupin crût devenir fou ;  
 Mais-encor te faut-il dire où  
 Nous avons lû l'Epître tiennet  
 Ce fut à la Croix de Lorraine ,  
 Lieu propre à se rompre le-cos ,  
 Tant la montée en est vilaine ;  
 Sur tout quand entre chien & loup  
 On en sort chantant mirdondaine.  
 Or là nous étions bien neuvaine  
 De gens valans tous peu ou prou ,  
 J'entens , pour exprimer mon ou ,  
 Moi valant peu , car la huitaine  
 Valoit assurément beaucoup.

Mais aurois-tu pour agréable ,  
 Toi qui fais ce que nous valons ,  
 Que je t'apprissie aussi les noms  
 Et les rangs que tenoient à table  
 Ces neuf modernes Epulons ?

L'Illustre Chevalier qu'*Importe*  
 Etoit vis-à-vis de la porte ,  
 Joignant le Comte de Lignon ,  
 Homme à ne dire jamais non ,  
 Quelque rouge bord qu'on lui porte.

F

Après

Après lui , l'Abbé du Brouffin ,  
En chemise montrant son sein ,  
Remplissoit dignement sa place ,  
Qui prenoit soin d'un seau de glace  
Où rafraîchissoit nôtre vin.

Molière que bien connoissez ,  
Et qui nous a si bien farcez  
Messieurs les Coquets & Coquettes ,  
Le suivoit , & beuvoit assez  
Pour vers le soir être en goguettes.

Auprès de ce grand Personnage  
Un heureux hazard avoit mis  
Du Toc , d'entre nous le plus sage ;  
Ravi de voir les beaux Esprits  
Quitter Marais & Marécage ,  
Pour venir dans son voisinage  
Boire à l'autre bout de Paris.

Quant à nôtre Illustre & grand Maître  
Le très-philosophe Barreaux ,  
En ce rencontre il fit paroître ,  
Que les anciens ni les nouveaux  
N'ont encore jamais vu naître  
Homme qui fût si bien connaître

DE MR. LA CHAPELLE. 4  
La nature des bons morceaux.

Le petit Monsieur de la Mothe,  
Non (a) celui qui toujours a borte,  
Et d'un grand Prince est Précepteur ;  
Mais son frère qui toujours trotte ,  
Et qui comme il est grand trotteur ,  
En mille endroits par jour bûvotte  
De ce bon vin , & de la grotte —  
Etoit le célèbre inventeur ;  
Aussi faisoit-il le neuvième ,  
Avecque moi qui bien fort l'aime ,  
Et suis son humble serviteur ,

C'est là donc qu'on lût ta legende ;  
Que l'on trouva pleine de grande  
Gentillesse & facilité ;  
Ensuite avec solennité  
Toute nôtre Bachique bande  
But un grand verre à ta santé.

A cet agréable repas  
Petitvâ ne se trouva pas  
Et fais-tu bien pourquoi ? C'est parce

F 2

Qu'il

(a) François de la Mothe le Vayer, si connu par ses Ouvrages, a été Précepteur de Philippe, Frère unique de Louis XIV. Voyez le Dictionnaire de Bayle au mot Vayer.

Qu'il est toujours avec sa garce ,  
Et que sans cesse il court après.

Pour la Planche , attendu l'absence  
De tant d'yvrognes d'importance ,  
Il craignit fort pour le Marais ,  
Et jugea qu'il falloit exprès  
Y demeurer pour sa défense.

Ton Cousin l'aimable Dampierre  
Qui m'a dit s'en allant grand' erre  
Qu'il devoit te voir à Jonzac ,  
M'a promis , cher Marquis , de mettre  
Cette longue & méchante lettre  
Dans sa valise , ou dans son Sac :

Et c'est ce qui m'a fait la faire ,  
Car elle ne vaut ma foi guere ,  
Et sans mentir je plaindrois fort  
Ce qu'il coûteroit pour le port  
De l'envoyer par l'Ordinaire.

### Contre l'usage des rideaux.

A Ura des rideaux qui voudra ,  
Je n'en veux avoir de ma vie ,

Mais

Mais puisque tout mon quartier a  
Si grand desir , & tant d'envie  
D'oûir mes raisons , les voilà.

Et commençant par mes voisines ,  
Je leur dirai premièrement  
Qu'au lit le divertissement  
Qui se donne entre des courtines ,  
Tient un peu trop du Sacrement.

L'aïse , & les apprêts n'y font rien ,  
Ce plaisir pour le prendre bien ,  
Et de la plus belle manière ,  
Demande un lit comme le mien ,  
Tout-à-fait à la cavaliere.

Pour vous , Messieurs les Beaux-Esprits ,  
Je vous dirai de plus encore  
Que jamais savant n'en a mis ,  
Car les Muses aiment l'Aurore ,  
Les rideaux sont ses ennemis.

En effet , la troupe immortelle  
Des neuf Sœurs , témoin ma Clio ,  
Sur leur Mont à croupe jumelle ,  
Dorment à l'air , ce qui s'appelle  
En leur langue , être *sub dio*.

Aussi pour suivre cette mode

Jamais Auteur n'eût tour de lit ,  
Et qui plus est , jamais ne mit ,  
Dans le froid le plus incommode ,  
Qu'un laurier pour bonnet de nuit.

Sur tout j'admire entre les Dieux  
Que ceux d'eau , même des rivières ,  
De qui les lits sont en des lieux  
Qu'il les rideaux viendroient des mieux ,  
N'en ayent pourtant jamais guères

Car hormis les petits ruisseaux  
Qui couvrent leurs lits d'arbrisseaux ,  
Les grands fleuves , comme la Loire ,  
Le Rhin , & la Seine , sont gloire  
De n'avoir point de tels rideaux.

Et pour le Nil , un chacun sait  
Qu'il n'a pas même de chevet ,  
Au moins jusqu'ici quelque enquête  
Qu'on ait su faire de sa tête ,  
On ne sait où ce Dieu la met.

## A U R O I.

## Sur son départ.

**E**S-tu d'accord avec les cieux  
Dans ces mois si capricieux,  
Pour qu'ainsi toujours la Victoire  
Te suive en tout tems , en tous lieux ,  
Prince à coup sûr victorieux ,  
Ou plutôt ne dois-je pas croire ,  
Quand je te vois laborieux  
Plus qu'aucun dont parle l'Histoire ,  
Qu'entre les Rois tu fais le mieux  
A quel prix ont voulu les Dieux ,  
Qu'un Heros achetât la gloire ?

En effet , c'est toi tous les ans  
Qui , devant que le Dieu des vents  
Chasse la bize & la resserre ,  
Dès l'hyver ouvre le printemps  
Par cent mille coups de tonnerre.  
C'est toi qui viens de battre aux champs  
Pour des faits si fiers & si grands ,  
Qu'ils finiront presque la guerre

Même avant que les fers tranchans  
Du laboureur fendent la terre.

Helas ! que n'ai-je assez de voix  
Pour faire autant que je voudrois  
Voir la parfaite ressemblance  
Qu'a cette ardente diligence  
Qui donne l'ame à tes exploits ;  
Et ton adorable clemence  
Qui fait si bien goûter les loix :  
Avec les vertus qu'autrefois  
Fit éclater par excellence  
(a) Un Romain pour qui la vengeance  
De nos vieux ancêtres Gaulois  
Sur Rome & sur son insolence  
Fonda cette vaste (b) Puissance  
Que fût si bien rendre aux François  
Et partager avec (c) Byfance  
(d) Charles que jusqu'à toi la France  
A crû le plus grand de nos Rois.

Hé bien Muses , & toi Phébus ,  
Que ne les as tu donc prévus ,  
Avec ton trépié , tes Oracles ,

Ces

(a) Jules César. (b) L'Empire. (c) Constantinople.  
(d) Charlemagne.



Ces coups jusqu'à nous inconnus ?  
De tous ces vieux faits de bibus  
Falloit-il faire des miracles ?  
Et les vrais miracles venus ,  
Demeurer surpris & confus ,  
Rencontrer par tout des obstacles ,  
Et confesser n'en pouvoir plus ?

Allez , allez , Sœurs indiscrettes ,  
Vendre ailleurs vos vieilles fleurettes ,  
Cherchez ces lourdes nations  
Qu'aux abois & presque sujettes ,  
On charme encor d'illusion ;  
Et là de toutes vos sornettes  
Aidez leurs menteuses gazettes  
A déguiser nos actions.  
Pour celles que mon Prince a faites  
Plus , plus de vos inventions ;  
Plus de Muses , plus de Poètes.  
Et quel besoin de fictions ,  
Quand au seul bruit de nos trompettes ,  
Tombent par tout les bastions ?

Non , non , pour mettre en sûreté  
Dans la foi de l'éternité ,

## POÉSIES DIVERSES

Ces miracles que la mémoire  
Consacre à l'immortalité ;  
Il faudra de nécessité  
Qu'une simple & modeste histoire ,  
Rende un compte exact de ta gloire  
A toute la postérité.  
Encor en sera-t-il douté ,  
Car , grand Roi, l'on a peine à croire  
Ce qui ne peut être imité.

---

## L E T T R E

A la Maîtresse en lui envoyant un Pâté  
de Lièvre.

C Ruelle Princesse , qui fais  
Que tous les jours je me retranche  
Les longs dînez de la Croix Blanche ,  
Et les charmans soirs du Marais ,  
Qu'absent tu me tourmentes ! mais  
J'en aurai bien-tôt ma revanche.  
Sache que déjà je me plais  
A voir mon cœur gros de regrets  
Me reprocher le long obstacle ,

Qu'im-

Qu'impitoyablement tu mets  
A tous mes soins & leurs progrès.

Que n'a pû sur moi ce spectacle  
Qui m'a fait cent rivaux tous frais  
Et gens dont à moins d'un miracle  
Nous ne nous sauverons jamais ?  
Sache encor , qu'un certain Oracle  
Et des plus sûrs & des plus vrais ,  
M'a promis que (4) bois & forêts  
Vont remettre sur le pinacle  
Ma raison & mon ame en paix.  
Il est vrai qu'il y joint après  
Un thériaque ou thériaque  
Qu'on tient l'un des plus grands secrets ;  
Mesdames , contre vos attraits.

Or cet Oracle consulté ,  
Dont j'ai déjà tant profité ,  
C'est Manican , belle Inhumaine ;  
Qui terriblement me promène  
Contre ton inhumanité ,  
Jurant qu'ainsi bien agité  
Et bien courant la pretontaine ,

Par

(4) Le divertissement de la Chasse.

92 POÉSIES DIVERSES

Par les buissons & par la plaine ,  
 J'oublierai ta méchanceté.  
 Tu connoîtras la vérité ,  
 Et combien je suis en haleine  
 De campagne & de liberté ,  
 Quand le messager de Touraine  
 Te portera le gros Pâté ,  
 Qui m'a , sans te mentir , coûté  
 Bien du tourment & de la peine.  
 C'est ce qui fera sa bonté  
 Car de l'animal tourmenté  
 Provient la bonté souveraine ;  
 Outre que le drole encroûté  
 Avoit la plus grasse bedaine ;  
 Dont nous ayons jamais tâté.

L'adresse au reste en est certaine ,  
 Le tout est bien étiqueté ,  
 Et c'est de bonne volonté ,  
 Que pour m'aider contre ta haine ,  
 Un Marquis plein d'honnêteté ,  
 Prétend qu'il te soit présenté  
 Pour cette Saint Martin prochaine ;  
 Ou bien de coups quelque douzaine  
 Payera la témérité

De quiconque l'aura porté ,  
Si dans la fin de ta semaine  
Ton reçu ne nous est cotté.

Faites-en donc bien bonne chère ,  
Sur tout qu'il vous serve d'essai ,  
Et s'il a le bien de vous plaire ,  
Ayez là-dessus le cœur gai ,  
Vous n'en manquerez ma foi guère ,  
Puis qu'outre la chasse ordinaire ,  
Nôtre cher ami le Boulai ,  
Que vous savez & que je sai  
Etre vôtre humble tributaire ,  
Aura de quoi vous satisfaire  
En pâtez , & pas plus méchans ,  
Car il a quatre bonnes filles ,  
C'est en mots assez approchans ,  
Quatre levrettes fort gentilles ,  
Qui battent fort souvent aux champs ,  
Et devant qui les meilleurs drilles  
Des lièvres & les mieux marchans ,  
Ont peine à sauver leurs guenilles ,  
Et se tirer d'entre leurs dents.  
Tout me manque jusqu'au Bon Sens :  
Adieu , cachez bien ces vetilles ,  
Ou les montrez à peu de gens.

A Messieurs de NANTOUILLET & de  
SERCELLES.

A Vous, les deux que je chéris  
De l'amitié dont (a) Toxaris  
Veut qu'on s'aime en son dialogue,  
A vous, non à d'autres j'écris ;  
Et sache quiconque à mépris  
Tient, qu'on l'exclue, & m'épilogue,  
Qu'en vos deux grands noms sont compris  
Tous ceux qu'en son premier prologue,  
(b) Maître François a si bien mis.

Or je vous écris pour vous dire,  
Après une humble grand merci  
D'avoir bien voulu nous écrire,  
Que nous ne faisons rien ici  
Que dormir, manger, boire & rire,  
Bien disputer, mieux contredire,  
Jouer gros argent, & qu'ainsi  
Sans à vos procès en rien autre,  
Que votre fabrique Plein  
N'a garde de laisser détruite ;

Vous

(a) C'est le nom d'un Dialogue que Laticien a composé sur  
l'Amicitie. (b) Rablais.

Vous devez sans mais , & sans si ,  
Nous rejoindre au plutôt , gros Sire,  
Sur tout n'ayez aucun souci ,  
De n'y trouver pas de quoi frire ,  
Vous verrez cuisine reluire ,  
Et briller office farci  
De cent bouteilles de Tessi ,  
Et de tout ce qu'a sù produire  
Provence , & de meilleur élire ,  
Pour regaler un Prince , si  
Capable de la bien conduire.  
L'huile entre'autres a réussi ,  
Si bien qu'on s'en sert à tout cuire ;  
Croyez-nous bien fournis aussi  
Des mets de ce bon païs-ci ,  
Et de tout ce que Roïen tire  
Du chaud climat & du tranfi.

Et vous , Cartésiens fameux ,  
Sur ce comete tant affreux ,  
Mandez-nous ce qu'eût fait Descartes ?  
De peur que son choc désastreux  
Ne mît tout nôtre Monde en deux ;  
N'eût-il point eût les fièvres quartes ?  
Qu'en pense le monde peureux ?  
Est-ce aux buveurs , vuidours de quartes ,  
Aux nez rouges & lumineux ,

Ou plutôt aux beaux doucereux ,  
 Bien perruquez , mangeurs de tartes ,  
 Qu'en veut cet Astre aux longs cheveux ?  
 Qu'en dit Morin le songe-creux ,  
 L'envoye-t-il brouiller les cartes  
 Chez les Sarmates ? Est-ce entr'eux  
 Et les fiers descendans des Parthes ,  
 Qu'il doit laisser tomber ses feux :

Moi , qui fais qu'il ne mord ni rue  
 Non plus que Fortune , ou Destin ,  
 Je ne vous en parle qu'afin  
 De mieux savoir de vous l'issuë  
 Du dîner , où sans retenuë  
 (a) Picard vous aura dans le vin  
 Dit la verité toute nuë.  
 Contez-nous donc vôtre festin ,  
 Si du Parnasse astronomin  
 La troupe en parut fort émuë :  
 Le grand (b) Hugues , & le (c) Cassin  
 Ont-ils suë soir & matin  
 A luneter malgré la nuë  
 Dans tout l'Olympe crystalin ?  
 Sa hauteur au juste ont-ils suë ?  
 Ont ils pû depuis la venuë

Suivre

(a) Fameux Mathématicien. (b) M. Huygens. (c) M. Cassini,



Suivre sa marche & son chemin :

Vous aurez vû l'ami Turlin ,

Que de bien bon cœur je saluë :

Pour le voir , le bon (a) rondelin ,

Point n'est besoin de longue vûë.

Si l'avez vû , lui qui n'est grûë ,

Ni (b) telescopier grimelin ,

Vous en aura dit tout le fin :

Mais adieu , trop rimer me tuë.

## S O N N E T

Contre les Parents.

O U I , Moreau , ma façon de vivre

Est de voir peu d'honnêtes gens ,

Et prier Dieu qu'il me délivre

Sur tout de Messieurs mes parens ;

Ce que j'ai souffert avec eux.

Surpasse même la souffrance ,

De celui qui pour sa constance ,

Dans l'Ecriture est si fameux.

Helas !

(a) Mot burlesque & fait à plaisir, pour signifier un homme fort gros. (b) Qui se sert de lunettes de longue vûë,

Tome I,

G

**POÉSIES DIV. DE MR. LA CHAPELLE.**

Helas ! ce sage misérable

N'eut jamais affaire qu'au Diable

Qui le mit nud sur le fumier.

Pour voir sa patience entière,

Il falloit que Job eût affaire

Aux deux sœurs de Mr. (a) Louillier.

(a) C'est le nom du père de la Chapelle, comme on l'a dit dans la Préface.



# A F I L I S

## Le jour de l'Année

**C**Here Filis , pour mes étrennes  
Ne me donnez rien dans les aînes.

Pour mettre au bas du portrait  
du Sieur d'Assouci.

**O**N vous avertit que voici  
Le portrait du grand d'Assouci ,  
Cette merveille de notre âge.  
Contemplez-le bien donc , & si  
A peu près au traits du visage  
Vous croyez qu'un tel personnage  
Ne peut qu'avoir bien réussi ;  
Achetez vite son ouvrage ,  
Et vous verrez qu'il est ainsi ;



# LET T R E

A L'AUTEUR DES HERESIES

Imaginaires & des deux Visionnaires.

MONSIEUR,

Je vous déclare que je ne prens point de parti entre M. Desmarests & vous. Je laisse à juger au monde quel est le visionnaire de vous deux. J'ai lû jusques ici vos lettres avec assez d'indifference, quelquefois avec plaisir, quelquefois avec dégoût, selon qu'elles me sembloient bien ou mal écrites. Je remarquois que vous prétendiez prendre la place de l'Auteur des petites lettres, mais je remarquois en même temps que vous étiez beaucoup au dessous de lui, & qu'il y avoit une grande difference entre une Provinciale & une Imaginaire.

Je

Je m'étonnois même de voir le Port-Royal aux mains avec M. Chamillard & Desmarests. Où est cette fierté, disois-je, qui n'en vouloit qu'au Pape, aux Archevêques & aux Jésuites ? & j'admirois en secret la conduite de ces Peres qui vous ont fait prendre le change, & qui ne sont plus maintenant que les spectateurs de vos querelles. Ne croyez pas pour cela que je vous blâme de les laisser en repos. Au contraire si j'ay à vous blâmer de quelque chose, c'est d'étendre vos inimitiez trop loin, & d'interessier dans le démêlé que vous avez avec Desmarests, cent autres personnes dont vous n'avez aucun sujet de vous plaindre.

Et qu'est-ce que les Romans & les Comedies peuvent avoir de commun avec le Jansénisme ? Pourquoi voulez-vous que les ouvrages d'esprit soient une occupation peu honorable devant les hommes, & horrible devant Dieu ? Faut-il, parce que Desmarests a fait autrefois un Roman & des Comedies, que vous preniez en aversion tous ceux qui se sont mêlez d'en faire ? Vous avez assez d'ennemis, pourquoi en chercher de nouveaux ? O que le Provincial étoit bien plus sage que vous ! voyez comme il flate l'Académie dans le tems

qu'il persecute la Sorbonne. Il n'a pas voulu se mettre tout le monde sur les bras. Il a ménagé les faiseurs de Romans, il s'est fait violence pour les louer ; car Dieu merci vous ne louez jamais que ce que vous faites ; & croyez-moi , ce sont peut-être les seuls gens qui vous étoient favorables.

Mais si vous n'étiez pas content d'eux , il ne falloit pas tout d'un coup les injurier. Vous pouviez employer des termes plus doux que ces mots d'*empoisonneurs publics*, & de *gens horribles parmi les Chrétiens*. Pensez-vous que l'on vous en croie sur votre parole ? Non , non , Monsieur , on n'est point accoutumé à vous croire si légèrement. Il y a vingt ans que vous dites tous les jours que les cinq Propositions ne sont pas dans Jansénius , cependant on ne vous croit pas encore.

Mais nous connoissons l'austerité de votre morale. Nous ne trouvons point étrange que vous damniez les Poètes , vous en damnez bien d'autres qu'eux. Ce qui nous surprend , c'est de voir que vous voulez empêcher les hommes de les honorer. Hé , Monsieur , contentez - vous de donner les rangs dans l'autre monde , ne reglez point les récompenses de celui-ci : vous l'avez quitté

quitté il y a long-tems , laissez-le juger des choses qui lui appartiennent ; plaignez-le, si vous voulez, d'aimer les bagatelles, & d'estimer ceux qui les font , mais ne leur envie point de misérables honneurs auxquels vous avez renoncé. Aussi bien il ne vous sera pas facile de les leur ôter. Ils en sont en possession depuis trop de siècles. Sophocle , Euripide , Terence , Homère & Virgile nous sont encore en vénération , comme ils l'ont été dans Athènes, & dans Rome. Le tems qui a abattu les statues qu'on leur a élevées à tous , & les temples même qu'on a élevés à quelques-uns d'eux , n'a pas empêché que leur mémoire ne vînt jusqu'à nous. Notre siècle qui ne croit pas être obligé de suivre votre jugement en toutes choses , nous donne tous les jours des marques de l'estime qu'il fait de ces sortes d'ouvrages dont vous parlez avec tant de mépris , & malgré toutes ces maximes severes que toujours quelque passion vous inspire , il ose prendre la liberté de considérer toutes les personnes en qui l'on voit luire quelques étincelles du feu qui échauffa autrefois ces grands génies de l'antiquité.

Vous croyez sans doute qu'il est plus honorable de faire des enluminures , des cha-

millardes & des onguents pour la brûlure. Que voulez-vous ? Tout le monde n'est pas capable de s'occuper à des choses si importantes , tout le monde ne peut pas écrire contre les Jésuites. On peut arriver à la gloire par plus d'une oye.

Mais , direz vous , il n'y a plus maintenant de gloire à composer des Romans & des Comédies. Ce que les Payens ont honoré , est devenu horrible parmi les Chrétiens. Je ne suis pas un Théologien comme vous. Je prendrai pourtant la liberté de vous dire que l'Eglise ne nous défend point de lire les Poètes , qu'elle ne nous commande point de les avoir en horreur : c'est en partie dans leur lecture que les anciens Peres se sont formez. Saint Gregoire de Nazianze n'a pas fait de difficulté de mettre la Passion de nôtre Seigneur en Tragédie. Saint Augustin cite Virgile aussi souvent que vous citez S. Augustin.

Je sais bien qu'il s'accuse de s'être laissé attendrir à la Comédie , & d'avoir pleuré en lisant Virgile ; qu'est-ce que vous concluez de là ? Direz-vous qu'il ne faut plus lire Virgile , ni aller à la Comédie ; mais saint Augustin s'accuse aussi d'avoir pris trop de plaisir aux chants de l'Eglise , est-ce à dire qu'il ne faut plus aller à l'Eglise ?

Et



Et vous autres qui avez succédé à ces Peres , de quoi vous êtes vous avisez de mettre en françois les Comedies de Terrence? faloit-il interrompre vos saintes occupations pour devenir des traducteurs de Comedie? Encore si vous nous les aviez données avec leurs graces , le Public vous seroit obligé de la peine que vous avez prise. Vous direz peut être que vous en avez retranché quelques libertez , mais dites aussi que le soin qu'on prend de couvrir les passions d'un voile d'honnêteté, ne sert qu'à les rendre plus dangereuses. Ainsi vous voilà vous-mêmes au rang des empoisonneurs.

Est-ce que vous êtes maintenant plus saints que vous n'étiez en ce tems-là? Point du tout , mais en ce tems - là Desmarests n'avoit pas écrit contre vous. Le crime du Poëte vous a irrité contre la poésie. Vous n'avez pas considéré que ni Monsieur d'Urfé , ni Corneille , ni Gomberville votre ancien ami , n'étoient point responsables de la conduite de Desmarests. Vous les avez enveloppez dans sa disgrâce. Vous avez même oublié que Mademoiselle de Scuderi avoit fait une peinture avantageuse du Port-Royal dans sa Clelie ; cependant j'avois ouï dire que vous aviez souffert pa-

tiemment qu'on vous eût loüé dans ce livre horrible. L'on fit venir au désert le volume qui parloit de vous : il y courut de main en main , & tous les solitaires voulurent voir l'endroit où ils étoient traitez d'illustres. Ne lui a-t-on pas même rendu ses loüanges dans l'une des Provinciales , & n'est-ce pas elle que l'Auteur entend , lorsqu'il parle d'une personne qu'il admire sans la connoître ?

Mais , Monsieur , si je m'en souviens , on a loüé même Desmarests dans ces lettres. D'abord l'Auteur en avoit parlé avec mépris , sur le bruit qui couroit qu'il travailloit aux Apologies des Jesuites. Il vous fit savoir qu'il n'y avoit point de part ; aussitôt il fut loüé comme un homme d'honneur , & comme un homme d'esprit.

Tout de bon , Monsieur , ne vous semble-t-il pas qu'on pourroit faire sur ce procédé les mêmes reflexions que vous avez faite tant de fois sur le procédé des Jesuites. Vous les accusez de n'envisager dans les personnes que la haine , ou l'amour qu'on avoit pour leur compagnie , vous deviez éviter de leur ressembler. Cependant on vous a vû de tout tems loüer & blâmer le même selon que vous étiez contents , ou mal satisfaits de lui. Sur quoi je vous

vous ferai ressouvenir d'une petite histoire que m'a contée autrefois un de vos amis. Elle marque assez bien vôtre caractère.

Il disoit qu'un jour deux Capucins arrivèrent au Port-Royal, & y demanderent l'hospitalité. On les reçut d'abord assez froidement, comme tous les Religieux y étoient reçus; mais enfin il étoit tard, & l'on ne pût pas se dispenser de les recevoir. On les mit tous deux dans une chambre, & on leur porta à souper. Comme ils étoient à table, le diable qui ne vouloit pas que ces bons Peres soupassent à leur aise, mit dans la tête de quelqu'un de vos Messieurs que l'un de ces Capucins étoit un certain Pere Maillard qui s'étoit depuis peu signalé à Rome en sollicitant la Bulle du Pape contre Jansénius. Ce bruit vint aux oreilles de la Mere Angelique. Elle accourut au parloir avec précipitation, & demande qu'est-ce qu'on a servi aux Capucins? quel pain, & quel vin on leur a donné? la Tourière lui répond qu'on leur a donné du pain blanc & du vin des Messieurs. Cette Supérieure zelée commande qu'on le leur ôte, & que l'on mette devant eux du pain des valets & du cidre. L'ordre s'exécute, ces bons Peres qui avoient bû chacun un coup, sont bien étonnez de ce changement. Ils pre-

prenent pourtant la chose en patience , & se couchent, non sans admirer le soin qu'on prenoit de leur faire faire penitence. Le lendemain ils demanderent à dire la Messe, ce qu'on ne pût pas leur refuser. Comme ils la disoient , Monsieur de Bagnols entre dans l'Eglise , & fut bien surpris de trouver le visage d'un Capucin de ses parens dans celui que l'on prenoit pour le pere Maillard. Monsieur de Bagnols avertit la Mere Angelique de son erreur , & l'assura que ce Pere étoit un fort bon Religieux , & même dans le cœur assez ami de la vérité. Que fit la mere Angelique ? elle donna des ordres tout contraires à ceux du jour de devant. Les Capucins furent conduits avec honneur de l'Eglise dans le Refectoir, où ils trouverent un bon déjeûné qui les attendoit , & qu'ils mangerent de fort bon cœur , benissant Dieu qui ne leur avoit pas fait manger leur pain blanc le premier.

Voilà, Monsieur, comme vous avez traité Desmarets , & comme vous avez toujours traité tout le monde. Qu'une femme fût dans le desordre , qu'un homme fût dans la débauche , s'ils se disoient de vos amis , vous esperiez toujours de leur salut ; s'ils vous étoient peu favorables , quelque ver-

vertueux qu'ils fussent , vous apprehendiez toujours le jugement de Dieu pour eux. La science étoit traitée comme la vertu. Ce n'étoit pas assez pour être savant d'avoir étudié toute sa vie , d'avoir lû tous les Auteurs , il falloit avoir lû Jansénius , & n'y avoir point lû les Propositions. Je ne doute point que vous ne vous justifiiez par l'exemple de quelque Pere , car qu'est-ce que vous ne trouvez point dans les Peres ? Vous direz que saint Jérôme a loué Rufin comme le plus savant homme de son siècle, tant qu'il a été son ami, & qu'il traita le même Rufin comme le plus ignorant homme de son siècle , depuis qu'il se fut jetté dans le parti d'Origene. Mais vous m'avouerez que ce n'est pas cette inégalité de sentiment qui l'a mis au rang des Saints & des Docteurs de l'Eglise.

Et sans sortir encore de l'exemple de Desmarests , quelles exclamations ne faites-vous point sur ce qu'un homme qui a fait autrefois des Romans , & qui confesse , à ce que vous dites , qu'il a mené une vie déréglée , a la hardiesse d'écrire sur les matieres de la Religion ? Dites-moi , Monsieur , que faisoit dans le monde Monsieur le Maître ? Il plaidoit , il faisoit des vers , tout cela est également profane selon vos maximes. Il  
avouë

avoué aussi dans une lettre qu'il a été dans le déreglement, & qu'il s'est retiré chez vous pour pleurer ses crimes. Comment donc avez vous souffert qu'il ait tant fait de traductions, tant de livres sur les matieres de la Grace? Ho, ho, direz-vous, il a fait auparavant une longue & serieuse penitence; il a été deux ans entiers à bêcher le jardin, à faucher les prez, à laver les vaisselles. Voilà ce qui l'a rendu digne de la doctrine de Saint Augustin. Mais, Monsieur, vous ne savez pas quelle a été la penitence de Demarests. Peut-être a-t-il fait plus que tout cela. Croyez-moi, vous n'y regarderiez point de si près s'il avoit écrit en votre faveur; c'étoit - là le seul moyen de sanctifier une plume profanée par de Romans & des Comedies.

Enfin je vous demanderois volontiers ce qu'il faut que nous lisions, si ces sortes d'ouvrages sont défendus? Nous ne pouvons pas toujours lire vos livres: & puis, à vous dire la verité, vos livres ne se font plus lire comme ils faisoient. Il y a long-tems que vous ne dites plus rien de nouveau. En combien de façons avez-vous conté l'histoire du Pape Honorius? Que l'on regarde ce que vous avez fait depuis dix ans, vos Disquisitions, vos Dissertations, vos  
Ré-

Reflexions , vos Considerations , vos Observations , on n'y trouvera autre chose sinon que les Propositions ne sont pas dans Jansénius. Hé , Messieurs , demeurez - en là , ne le dites plus. Aussi-bien , à vous parler franchement , nous sommes résolus d'en croire plutôt le Pape & le Clergé de France que vous.

Pour vous , Monsieur , qui entrez maintenant en lice contre Desmarets , nous ne refusons point de lire vos lettres. Poussiez votre ennemi à toute rigueur. Examinez chrétiennement ses mœurs , & ses livres. Feuilletiez les Registres du Châtelet ; employez l'autorité de saint Augustin & de saint Bernard pour le déclarer visionnaire , établissez de bonnes regles pour nous aider à reconnoître les fous. Nous nous en servirons en tems & lieu ; mais ne lui portez point de coups qui puissent retomber sur les autres. Sur tout je vous le repete, gardez-vous bien de croire vos lettres aussi bonnes que les lettres Provinciales ; ce seroit une étrange vision que celle-là , je vois bien que vous voulez attraper le genre d'écrire. L'enjoûment de Monsieur Pascal à plus servi à votre parti que tout le serieux de Monsieur Arnauld. Mais cet enjoûment n'est point du tout votre caractère

112 LETTRE A L'AUTEUR DES HÉR. &c.  
rattère, vous retombez dans les froides plaisanteries des enluminures. Vos bons mots ne sont d'ordinaire que de basses allusions. Vous croyez dire par exemple que quelque chose de fort agréable quand vous dites sur une exclamation que fait Monsieur de Chamillard, que son grand O, n'est qu'un o en chiffre, & quand vous l'avertissez de ne pas suivre le grand nombre, de peur d'être un docteur à la douzaine; on voit bien que vous vous efforcez d'être plaisant, mais ce n'est pas le moyen de l'être.

Retranchez vous donc sur le sérieux, remplissez vos lettres de longues & doctes périodes. Citez les Peres. Jetez-vous souvent sur les injures, & presque toujours sur les antithèses; vous êtes appelé à ce stile: il faut que chacun suive la vocation. Je suis, &c.

Les deux tomes in 12. des Imaginaires & Visionnaires, furent imprimez à Paris l'an 1667. Leur Auteur sous le nom de Danvilliers étoit M. Nicole à qui s'adresse la lettre précédente, que Richelet dans son Dictionnaire, aux mots *empoisonneur* & *enjoûment*, cite comme de Racine.



## P O È S I E S

DU CHEVALIER

D'A C E I L L Y \*.

\* Ce nom est l'Anagramme de l'Auteur , qui se nommoit le  
*Chevalier de Cailly*. Il publia ces Poësies à Paris en 1667.

*Tome 1.*

H



POUR MONSIEUR  
COLBERT  
MINISTRE D'ETAT.



CE Ministre délicat ,  
Qui ne peut souffrir qu'on étale  
Ce que son ardeur sans égale  
Fait pour le Prince , & pour l'Etat ;  
De mes vers je fais , sans éclat ,  
Une dédicace mentale.

AU

103

# AU CHEVALIER D'ACEILLY.

Sur ce qu'il a dit que ses Poësies se don-  
noient.

**Q**U'AU Palais ton Livre se donne ,  
D'ACEILLY , chacun s'en étonne  
Dans nôtre siècle où tout se vend ;  
Et quand un Libraire en demande  
Des trente sous , & qu'il les prend ,  
On ne peut dire qu'il le vende.  
Pour trente sous l'abandonner  
Ce n'est pas vendre , c'est donner.

S. M. A.



Sur le même sujet.

DIALOGUE.

D'un Gascon , & du Libraire.

LE GASCON.

**P**OUR nous donner ses vers, c'est dont vôtre personne  
Que choisit d'Aceilly, cet Auteur obligéant.

LE LIBRAIRE.

Oui, Monsieur, c'est moi qui les donne ,  
Quand on me donne de l'argent.

. H 2

PRE-

# PRELUDE

La défense des petits Ouvrages.

**V**OYEZ ce grave Auteur, les mains sur les roignons  
 Dire à nos Madrigaux, bas petits compagnons,  
 Voici mon grand Poème, il faut lui rendre hommage.  
 Nôtre petit Livret sans colere en sourit,  
 Et dit au grave Auteur, dont le mépris l'outrage,  
 Nous ne sommes pas grands, mais le monde nous lit.

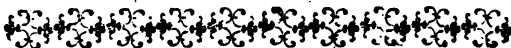
\*\*\*\*\*

## A U L I B R A I R E.

Sur l'impression de ce Livre.

**T**ROIS Esprits éclairés viennent de me poursuivre  
 Pour l'impression de ce Livre,  
 Et jurent qu'à jamais je dois vivre par lui :  
 Il est certes bien doux de vivre ;  
 Qu'on l'imprime dés-aujourd'hui.

PRE-



## P R E F A C E.

**S**I je dis, comme la plupart des autres, que mes amis m'ont presque forcé à donner enfin cet Ouvrage au Public, je dirai vrai, & cependant on ne m'en croira peut-être pas plus que ceux qui devant moi ont mis cette raison, vraie, ou fausse, à la tête de leurs Livres. J'ai bien eu de la peine à prendre le parti de m'exposer à la critique universelle, & il m'a falu bien des années pour me résoudre à en venir à l'exécution. Il n'y en a pas un de ceux que j'ai le bien de connoître, & qui sont ensemble, & beaux esprits, & gens d'honneur, qui ne m'y ait encouragé, & qui ne m'ait fort assuré que mon Ouvrage seroit bien reçu; mais quoi qu'ils soient & gens d'honneur, & gens d'esprit, je n'ai pu les croire que pour ce qui les regardoit en leur particulier, & n'ai pu m'y fier absolument pour ce qui regardoit le reste du monde: j'ai bien cru qu'ils me disoient de bonne foi leurs sentimens; mais je n'ai pas estimé qu'ils pussent me répondre de ceux des autres hommes, qui sont d'ordinaire si differens, & même si bisarres. Ainsi je défere entierement aux conseils de ces illustres Personnes, mais je ne crois que de bonne sorte aux espérances dont ils ont voulu me flater. Je laisse tout à la merci de cette fatalité, de laquelle on dit que dépend le bonheur, ou le malheur des Ouvrages; quelque disgrâce qui puisse arriver aux miens, elle ne passera point jusqu'à moi; ce sont des choses qui m'ont si peu coûté que la perte ne m'en doit pas être considérable; & c'est un petit bien que j'ai trouvé dans mon esprit par hazard, sans y fouiller, & même

me sans songer qu'il y fût. Les pensées m'en sont venues, non seulement sans contrainte ; mais encore bien souvent à la foule , & il m'a semblé presque toujours que les vers se faisoient d'eux-mêmes , & que les rimmes nécessaires venoient de leur plein gré se placer justement à l'endroit où elles devoient être. La diversité de pieces sur un même sujet , & la facilité de la versification sont des preuves de ce que je dis ; & les Maîtres de l'Art l'ont fort aisément reconnu sans que je le dise. On me fera justice de ne pas croire que je parle ici de cette abondance , & de cette facilité pour m'en glorifier ; puisqu'il est vrai que je n'en parle que pour me défendre , de ce que je me suis quelquefois amusé à ce genre d'écrire , & que je ne l'aurois jamais fait , si les pensées m'eussent donné de la peine en leur recherche , ou en leur expression.

Si les Auteurs de nôtre siècle ont le plaisir de vivre après la mort de tant d'illustres Personnages qui les ont précédés , ils ont aussi bien souvent le déplaisir de se rencontrer dans une même pensée avec ces grands hommes ; & ainsi quand ils croient avoir trouvé quelque chose de bon , & de nouveau , il survient quelque Sçavant , qui , pour leur en ôter la gloire , & la joie , leur dit hautement que cela est dans un certain Auteur Grec , ou Latin , dont ils n'ont peut-être jamais oui parler ; & c'est un chagrin qui me seroit quelquefois arrivé , si je n'avois tourné la chose à mon avantage , & si , au lieu de m'en attrister , je ne m'étois réjoui de me voir assez heureux pour avoir rencontré en mon esprit , ce que quelques Auteurs des plus fameux de l'Antiquité avoient rencontré dans le leur. Et dans les choses de l'esprit , non plus que dans celles de la fortune , je n'ai rien entrepris au de-là de mes forces , & à quoi je ne pusse satisfaire de mon petit fonds ; c'est pourquoi j'ose dire  
ici

ici qu'il ne se trouvera rien dans ce Livre qui ne soit à moi. Comme l'Air, & l'Eau sont à tout le monde, & que ce que chacun en prend pour son usage particulier lui appartient; il en est de même de certaines pensées générales, qui sont communes à tous les hommes; & quand il arrive à quelqu'un de s'en servir, celle qu'il a prise est à lui, comme cette même pensée fut à un autre qui s'en étoit servi auparavant. Quand je dis donc quelque'une de ces choses générales, ou même quelque particulière qui soit en commerce parmi nous, je ne crois pas avoir rien pris d'autrui, parce que si ces choses sont vulgaires, elles sont à moi comme aux autres: & pour ce que je dis d'ailleurs, quand il se trouveroit chez tous les Auteurs du monde, je puis assurer qu'il est né chez moi, comme chez le premier des Ecrivains qui l'ait jamais dit.

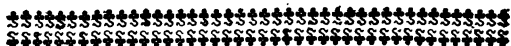
J'ai mieux aimé m'arrêter à ces petits Poèmes qu'à d'autres de plus grande étendue; tant parce que je les fais en me divertissant, & sans aucune attache, que parce qu'ils sont plus à l'usage de nôtre Nation, qui assez souvent s'impatiente, ou s'endort sur les pièces qui sont de longue haleine. La plupart du monde appelle celles-ci des Epigrammes; mais on m'obligera fort de ne me point quereller sur ce mot, & de ne point alleguer que celle-ci, ou celle-la n'a point l'air, le tour, ou la pointe de l'Epigramme. S'il arrive quelquefois que j'en aye fait une; & que le Lecteur en soit content, je m'en réjouirai avec lui, mais pour moi je n'ai jamais affecté de faire ni Epigramme, ni autre chose. Quand il m'est venu quelque pensée en l'esprit, je l'ai mise en vers, tels que d'ordinaire ils se sont présentés d'abord; & du Recueil que j'en ai fait, j'ai formé ce Livre, que j'appelle, Diverses petites Poésies; diverses, parce que je ne prétens pas qu'elles soient toutes d'un même gen-

re ; & petites , tant à cause de leur peu de longueur que de leur peu de mérite.

Je serois bien satisfait que la netteté , & la clarté s'y rencontrassent par tout ; parce que je les aime fort ; & que j'ai eu dessein qu'elles y fussent ; & je crois que personne ne me voudra mal , de ce que la Chronologie n'y est pas régulièrement observée , & de ce que prenant les choses en confusion j'en ai fait passer quelques-unes de l'année 1667. avant quelques autres de l'année 1660. Et pour ce qui est des différentes pieces , qui se trouvent ici sur un même sujet , j'estime aussi qu'on ne trouvera point mauvais que je les aye mises en differens endroits , pour tâcher de moins ennuyer , & de mieux divertir le Lecteur.

J'aurois encore un mot à dire si je ne craignois qu'on se formalisât de l'austerité qu'on croira que j'ai pratiquée en ce Livre ; mais je ne prétens pas donner au monde de nouvelles loix ; ce que je fais n'est que pour moi , & il me serois bien permis d'exercer envers moi quelque rigueur , s'il étoit vrai que ce que je vais dire en fût une , au lieu que ce m'est un jeu. Je dirai donc qu'en tout cet Ouvrage j'ai évité la rencontre de deux syllabes semblables en deux mots differens , en quelques lieux qu'ils se rencontraissent , & en quelque maniere qu'elles se fissent , à moins que cette petite cacophonie me soit imperceptiblement échapée ; & qu'avec cela tous les mots qui finissent par deux voyelles dont il se fait deux syllabes , sont releguez à la fin du vers , sans qu'il s'en rencontre un seul ailleurs que dans les rimes ; & je les tiens tous dans une si bonne discipline qu'ils ne se présentent jamais à moi que pour être là.





DIVERSES PETITES  
P O È S I E S  
DU CHEVALIER  
D'ACEILLY.



POUR LE ROI.



A premiere fois qu'à mes yeux  
Les traits, & le port glorieux  
De LOUIS se firent paroître,  
Sans qu'on me dit qu'il fut le Roi ;

A l'instant je sentis en moi,  
Qu'il l'étoit, ou qu'il devoit l'être.



L'ETAT DE LA FRANCE  
• sous Louis XIV.

L OUIS est nôtre Roi, cependant aujourd'hui  
Il ne regne pas seul en France ;

La

La Justice, la Paix, la Gloire, l'Abondance

Y regnent aussi-bien que lui.



## SUR LE PORTRAIT

DE LA REINE

Fait par le Sieur N A N T E U I L.

C E Portrait d'une Merville

Plus belle que le Soleil,

Nous dit, Je suis le pareil

D'une Beauté sans pareille



A M O N S E I G N E U R

## LE DAUPHIN

Comparé à Alexandre.

V Ous, par qui nos jours sont calmes;

Jeune Alexandre, croissez;

La Gloire offre mille palmes

A vos jours plus avancez.

D'où l'Astre du Jour se leve,

Jus-

Jusqu'ou la course s'acheve,  
 Tout reconnoitra vos Loix;  
 Et vôt're ardeur sans seconde  
 Vous fera pleurer cent fois  
 De n'avoir trouvé qu'un Monde.



P O U R

M O N S E I G N E U R

L E D A U P H I N

**D**AUPHIN, dont la valeur par le Ciel fut choisie,  
 Pour abattre le Trône, & l'orgueil des Tyrans,  
 Regnez dès l'âge de quinze ans;  
 Mais allez regner en Asie.



A LA MEMOIRE

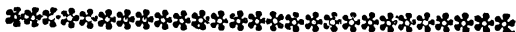
D E P H I L I P P E I V.

R O I D' E S P A G N E.

**V**OUS étiez craint comme un tonnerre,  
 P H I L I P P E, quand vous combattiez;  
 Soit dans la paix, soit dans la guerre,

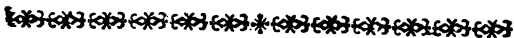
Sur

Sur mille Rois vous l'emportiez ;  
Et, sans mon Prince, vous étiez  
Le plus grand Prince de la terre.



A MONSEIGNEUR  
C O L B E R T  
MINISTRE D'ETAT.

**C**OLBERT, vous le voulez, malgré moi je tairai  
Tout ce que vous doit cet Empire ;  
Mais, quoi que vous fassiez, malgré vous je dirai  
Que vous m'empêchez de le dire.



A U M E S M E.

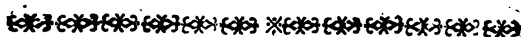
**F**AUDRA-t-il que toujours on taife aux Nations  
Vos heroïques actions,  
Qu'on taife des vertus qui méritent des Temples ;  
COLBERT, quand jusqu'ici vous retenez nos voix,  
Vous dérobez de grands exemples  
A tous les Ministres des Rois.

# SUR LE VOYAGE DU ROI

en 1667.

## AVIS AUX FLAMANDS.

**Q**UAND, pour vous soumettre à sa Loi,  
 Vous verrez approcher mon Roi,  
 Flamands, venez le reconnoître,  
 N'en craignez point l'ambition;  
 Il n'a point d'autre passion  
 Que de vous donner un bon Maître.



## SUR LES NOUVEAUX BATIMENS DU LOUVRE.

**Q**UAND je vois ce Palais que tout le monde  
 admire,  
 Loin de l'admirer, je soupire  
 De le voir ainsi limité :  
 Quoi ! prescrire à mon Prince un lieu qui le resserre !  
 Une si grande Majesté  
 A trop peu de toute la terre.

AU-

## A U T R E.

**L**E Soleil n'a point vû de si vaste maison ;  
 Mon Prince est le plus grand que le Temps ait  
 vû naître :

Quand tout est compassé par la droite raison ,  
 Le Palais doit répondre à la grandeur du Maître.

\*\*\*\*\*

## A U T R E.

**D**ESORMAIS en ces lieux peuvent tous à la fois  
 De toutes parts venir les Rois  
 Réverer en LOUIS le grand Dieu de la guerre.  
 Sa grandeur sans pareil acheve un bâtiment  
 Où les Monarques de la Terre  
 Logeront tout commodément.

\*\*\*\*\*

## SUR LE MESME SUJET.

## A U R O I.

**S**I pour la splendeur du Louvre ,  
 Grand Roi , quand ma veine s'ouvre ,  
 Je travaille en cent façons ;

Mon .

DU CHEV. D'ACHILLY. 115

Mon seul but est de vous plaire ;  
Prétendre un autre salaire  
C'est à faire à des Maçons.

\*\*\*\*\*

S U R   L E S  
N O U V E A U X   R E G L E M E N S  
Faits par le Roi.

**I**Ls furent toujours beaux , ils furent toujours  
bons ,  
Les Reglemens qu'on fit dans l'Etat des Bourbons ,  
Mais on peut les nommer des pièces de réserve.  
Sans l'exécution de quoi servent les Loix ?  
Nôtre Monarque en fait , comme les autres Rois ;  
Il fait bien davantage , il fait qu'on les observe,

\*\*\*\*\*

A U   R O I ,

Sur quelques mouvemens nouveaux.  
en 1665.

**A**UX Peuples inquiets de vôtre voisinage ;  
Qui voudront exciter l'orage  
Par leurs complots noirs , & malins ,  
Mo-

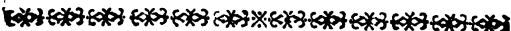
Monarque juste , & debonnaire,  
Une seule chose est à faire ;  
Faites que ces fâcheux ne soient plus vos voisins.



Sur le passage de nos Troupes pour secou-  
rir les Hollandois contre l'Evêque de  
Munster.

**E**N ce besoin pressant , si nos voisins sont sages ,  
Quand nous voudrons passer , voici ce qu'ils  
feront :

Ils nous empêcheront de forcer les passages ;  
Pour nous en empêcher , ils nous les ouvriront.



Sur un Deuil que l'on prit au temps du pas-  
sage de nos Troupes contre l'Evêque de  
Munster.

**C**E funeste appareil , qu'ici nous avons pris ,  
En prenant la Campagne ;  
Nous le ferons bien-tôt porter en Allemagne  
Chez tous nos Ennemis.



POUR LE ROI.  
AUX PEUPLES.

SANS jamais y trouver à dire,  
Aux volontez du Roi nous devons tous souscrire,  
Et pour Loi prendre son desir;  
Et comme il n'eut jamais son pareil en nul autre,  
Dès que ce Prince a dit, Tel est notre plaisir,  
Disons tous après lui, Tel est aussi le nôtre.



A MONSIEUR  
COLBERT,  
MINISTRE D'ETAT.

COLBERT, votre attache aux affaires  
Empêchera mes vers de vous entretenir :  
Sans troubler vos travaux, à l'Etat nécessaires,  
Jé n'ai qu'une parole, & puis je vais finir.  
De toutes les vertus vôtre ame est assortie ;  
Mais j'ai sujet de plainte, il faut vous l'avouer :  
Je me plains à bon droit de vôtre modestie  
Qui m'empêche de vous louer.

P O E S I E S  
S U R L E B U S T E  
D E L O U I S X I V.

Fait par le Cavalier B E R N I N.

*Demande.*

**C**'Est LOU'is Dieu-donné que celui que tu vois,  
Hé bien ! que dis-tu de ce Buste ?

*Réponse.*

Que c'est l'Image la plus juste  
Qui se fera jamais du plus juste des Rois.

\*\*\*\*\*

A U N P O E T E C H A G R I N

Couché sur l'Etat des Gratifications  
Royales.

**V**O U S ne dormez ni jour , ni nuit ,  
Tout vous travaille , tout vous nuit ;  
Vous ne songez rien qui vous plaise ;  
L'inquietude vous abat.

Un Rimeur couché sur l'Etat  
Devroit dormir fort à son aise.

\*\*\*\*\*

De quelques Vers faits sur le nettoiyement  
des Ruës de Paris.

**I**Ls sont beaux veritablement

Les

Les vers qu'a faits Damon sur le nettoiyement  
de la Capitale des Gaules.

Ils nous rendent tout propre en cette ample Cité,  
Mais d'où vient-il qu'il est crotté,  
Et qu'il en a jusqu'aux épaules ?

*R E P O N S E.*

**S**I l'habit que Damon porte  
Est de crottes damassé,  
Il fut marqué de la sorte  
Par celles de l'an passé.



**SUR LE NETTOYEMENT  
DES RUES DE PARIS**

En Novembre 1666.

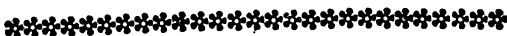
**C**O M M E à Paris voir de la fange  
Ce doit être une chose étrange,  
Et que les pavez y sont nets  
Comme Carreaux de cabinets :  
Le pédant le plus misérable  
De toute l'Université  
N'y doit plus être réputé  
Un animal indécrottable  
Puisqu'il n'y sera plus crotté.

## CONTRE LYCORIS.

**L**YCORIS, ta douceur, & ta fidélité  
 M'ont fait trouver en toi mille traits de beauté.  
 Lorsque tu ne m'es plus ni douce, ni fidelle,  
 Je n'y vois plus ces traits qui te rendoient si belle.  
 \*\*\*\*\*

## LA MORT DU SIRE ÉTIENNE.

**I**L est au bout de ses travaux,  
 Il est passé le Sire Etienne;  
 En ce monde il eut tant de maux  
 Qu'on ne croit pas qu'il y revienne.



## SUR LE NETTOYEMENT DES RUES DE PARIS,

Après la Chambre de Justice.

**L'**ASTRE qui regne sur la France,  
 Et fait notre félicité,  
 Ne peut souffrir d'impureté  
 Dont la rencontre nous offense:  
 Du Carefour au Cabinet  
 On ne voit plus rien que de net.

Comme

Comme des gens à table étoient en peine  
d'où venoit un excellent mets qui fut ser-  
vi, l'Auteur leur fit cet Impromptu.

**D**'Où vient ce rare mets à nos goûts inconnu ?  
Faut-il que si long temps chacun s'en entre-  
tienne ?

Qu'importe d'où ce mets vienne ?

Il suffit qu'il soit venu.

\*\*\*\*\*

A M O N S E I G N E U R

C O L B E R T

M I N I S T R E D' E T A T.

**C**E s grandes actions qui nous surprennent tous  
Et qui feront un jour admirer vôtre vie,

C O L B E R T, pourquoi les faites-vous,

S'il ne vous plaît pas qu'on les die ?

\*\*\*\*\*

D E R O L A N D.

**D**E mes meubles Roland n'a guere de pitié :

Cependant qu'en dirai-je ? est-il propre ? est-il  
sale ?

Lui, qui pour ne crôtter les carreaux de ma Sale,  
Decrote les fouliers sur mon Tapis de pié.

## DE LA POESIE.

**S**O U V E N T , pour faire en vers quelque Ou-  
vrage nouveau ,

On s'alambique le cerveau ,

La fanté se trouve épuisée ;

Et pour peu qu'un seul mot soit rangé de travers ,

Toute la piece est méprisée.

Qu'on est sot de faire des vers !

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## A C A L I S T E.

**C**'E S T par trop m'avoir éconduit ,

En deux mots , Caliste , & sans bruit ,

Voulez-vous enfin que j'en meure ?

Pas un de mes gens ne me fuit ,

Je viens tard en votre demeure ,

Et voilà mon bonnet de nuit.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## S U C C E S S I O N N E C E S S A I R E.

**M**E voilà bien guéri de la nécessité ,

D'un Oncle qui m'est mort j'ai beaucoup hé-  
rité ,

Aujourd'hui chez moi tout abonde.

Depuis quatre à cinq ans mon Oncle pâtissoit.

Que

Que cet homme est heureux d'être dans l'autre  
Monde !

Que je suis heureux qu'il y soit !

\*\*\*\*\*

## DE L'AMBITION.

**E**N recherchant , par folle ambition ,  
Un bien douteux , dont une ame est l'eurrée ,  
On perd souvent la douceur assurée  
Qu'on trouveroit en sa condition.

\*\*\*\*\*

## SUR L'ETYMOLOGIE

De Chante-pleure.

**D**EPUIS deux jours on m'entretient  
Pour sçavoir d'où vient Chante-pleure ;  
Au chagrin que j'en ai , je meure ,  
Si je sçavois d'où ce mot vient ,  
Je l'y renverrois tout à l'heure.

\*\*\*\*\*

## CONTRE LA BROSSSE.

**Q**UAND la Brosse me dit , Monsieur , j'irai  
vous voir ;  
Je dis entre mes dents , tu feras ton devoir ;  
Mais c'est un glorieux , c'est un fat que la Brosse :  
Je vois bien cependant que ce fat y viendra

Aujourd'hui qu'il apprendra  
Que j'ai Chevaux & Carosse.



## SUR LE LIVRE

d'un Rapsodiste.

**N**E dis point tant qu'Artus va nous donner son  
Livre,

Et que son Manuscrit est déjà chez Courbé :

Dis plutôt qu'un tel, pour mieux vivre,  
Rend tout ce qu'il a derobé.

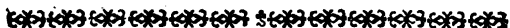


## D U M O N D E.

**Q**U e le monde a de fous, sans ceux qui sont  
à naître,

En quelque part qu'on aille on en voit à foison :

Et Monsieur tel, pour n'en pas être,  
Est-il de trop bonne maison ?



## D E S A H A I N E.

**E**N mon cœur la haine abonde,

J'en regorge à tout propos :

Depuis que je hais les fots

Je hais presque tout le monde.

Sottise



Sottise par tout.

**P**OUR vous en parler sans feintise ,  
Presque tout ce qu'on voit n'est que pure sottise

De toutes parts en l'Univers :

Je regarde par tout depuis neuf ou dix lustres ,

Le monde est plein de sots divers ;

Il a des sots obscurs , il a des sots illustres.



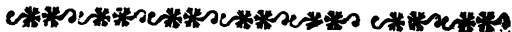
## PRESOMPTION AVEUGLE.

*Dialogue.*

**U**N fat a fort parlé durant notre repas ,  
.Et par là s'est fait reconnoître.

Qu'importe d'être fat , ou de ne l'être pas ?

On croît toujours de ne le pas être.



## DE LANSAY,

**Q**UAND chacun parle de Lansay ,  
Et que je garde le silence ,

L'on a tort si l'on s'en offense ;

J'en dis tout le bien que j'en sai.

## A UN PAUVRE GENTILHOMME.

**V** O u s êtes d'un même lignage ,  
 Vous , & le Comte de Berans ;  
 Mais , à votre desavantage ,  
 Vos revenus sont differens ;  
 Vous voit-il en pauvre équipage ,  
 Vous n'êtes plus de ses parens.

\*\*\*\*\*

## A U X M A G I S T R A T S.

**O** Juges ! dans vos saints, & suprêmes Emplois,  
 Vous nous représentez la Majesté des Rois ,  
 Quand l'Equité soutient vos Arrêts legitimes :  
 Mais , lorsque l'interêt , les amis , les parens ,  
 Font que vous appuyez l'injustice , & les crimes ,  
 O Juges ! vous voilà l'image des Tyrans.

\*\*\*\*\*

## L E M U S I C I E N.

**V** R A I. Dieu ! qu'afin de subsister  
 En ce monde il faut se contraindre !  
 Cent fois il m'a fallu chanter  
 Quand j'avois sujet de me plaindre.

DU CHEV. D'ACEILLY. 127.  
A UNE DAME,

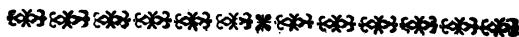
Contre un grand Cracheur.

**C**ONTRE vous seulement vous devez vous fâcher  
Si Claude avec sa pituite  
A gâté votre beau plancher.  
Pour la première fois qu'il vous rendra visite ;  
Ayez une chambre à cracher.



LE MOYEN DE REGNER.

**N**OUS pouvons tous regner sans Ville, &  
sans Province.  
Même sans peine & sans souci ;  
Nous n'avons qu'à vouloir ce que veut notre Prince,  
Et nous regnerons tous ainsi.



POUR M. CONRART.

**J**E voudrois , dans l'ardeur de mon affection ;  
Que Conrard se défit de la Religion  
Où pere & mere l'on fait naître ;  
Et que , sans trop' de gêne en matière de Foi ,  
A tout le moins il voulût être  
Catholique comme Mauloi.

Après une Predication qu'il fit  
contre l'Orgueil.

Comme à vôtre Parent daignez me faire accueil ;  
L'honneur que je m'en fais ne doit pas vous déplaire  
Et cet acte d'humilité

Le plus grand que vous puissiez faire.



Un homme sent une mauvaise odeur dans  
un Bateau.

**D**EVANT un Tribunal des plus grands du Palais,  
Une mauvaise odeur à mon nez est venue ;  
Qu'est-ce donc qui sent si mauvais ?  
La Justice est bien corrompue.



A M. COLBERT  
MINISTRE D'ÉTAT.

**M**INISTRE incomparable, oui je les chan-  
terois

**Ces**

Ces grandes qualitez, dont vôtre Esprit abonde ,  
 Et je sçais que j'aurois  
 En cela le plaisir de plaire à tout le monde ;  
 Mais je vous déplairois.



Au même.

Q U E je vous donne ou Vers , ou Prose ,  
 Grand M I N I S T R E , je le sçai bien ,  
 Je ne vous donne pas grand chose ;  
 Mais je ne vous demande rien.



A I R I S.

V O U S craignez de payer mes services passez ,  
 Lorsque je vous en parle, Iris, vous blémissez,  
 Et vous avez pourtant dequoi me satisfaire.

A quoi bon de vous effrayer ?  
 En cas d'un amoureux falaire ,  
 C'est un plaisir que de payer.



CONTRE UN JUGE

corrompu.

D EVANT ce Juge à quo tu ne mas intenté  
 Nul procès qu'il ne vuide , & que tu ne l'em-  
 portes ; Le

Le bon droit est de mon côté :  
Mais tes perdrix sont les plus fortes.



## LA C L E F

### DES GRANDES MAISONS.

*Dialogue.*

**C**HEZ certain Président , à toute heure je vais ,  
Et ne le rencontre jamais.

Savez-vous bien pourquoi ? Non : pourquoi donc ?  
C'est pour ce

Qu'à tirer le reston son Portier est ardent ;  
Mettez les doigts dans votre bourse ,  
Et vous rencontrerez Monsieur le Président.



Contre un nouveau Magistrat.

**A**U rang des Magistrats vous allez donc paroître ,

Sur ce point je ne dis que deux mots, & rien plus.  
Monsieur , cela nous fait connoître ,  
Que les fous n'en sont pas exclus.

DE MONSIEUR

COLBERT

MINISTRE D'ETAT.

**L**E Ministre execute, & le Prince commande ;  
 Ici des deux la gloire est grande ,  
 Et sur differens tons je voudrois la chanter ;  
 Mais souvent on m'a fait connoître  
 Que COLBERT est modeste , & ne peut écouter  
 Que les loüanges de son Maître ;  
 Ma Muse , il faut le contenter ,  
 Avec lui sur ce point n'ayons jamais dispute :  
 LOUIS veut , COLBERT execute ,  
 Et croit toujours peu faire , & ne rien meriter ,  
 Quoi que pour son Monarque il puisse executer.

\*\*\*\*\*

POUR LE MESME.

**C**E me sont des peines étranges  
 Que je n'ose à COLBERT donner mille loüan-  
 ges :  
 Sur ce point sa defense arrête mon pouvoir.  
 Ce que j'ose avancer quand la fureur m'agit ;  
 C'est de dire qu'il les merite ,  
 Et ne veut pas les recevoir.

DOUCE

## DOUCE PLAINT E.

Q U E le ciel a pour moi de rigueurs inhumaines,  
Et que mes bons desseins ont de mauvais suc-  
cès !

Dans l'espace de trois semaines  
Je n'ai gagné que six procès

\*\*\*\*\*

## P O U R C L E O N I C E.

D E P U I s le moment glorieux  
Que mes yeux virent Cleonice ,  
De leur félicité le Ciel fut envieux ,  
Il affligea mon cœur d'un éternel supplice.  
Dieux ! faut-il que le cœur pâtisse  
De la félicité des yeux ?

\*\*\*\*\*

## L'ENNUEUSE ABSENCE.

E M M E N E R Amarante aux champs,  
Et pour six jours entiers me ravir cette Belle ,  
Au calcul de mon cœur qui soupire pour elle ,  
C'est me l'ôter pour six mille ans.

LE



## LE COEUR REFUSE'

A ORANTE.

**M** On cœur attiré par vos charmes ,  
 Se détache , & part de mon sein ,  
 Et , tout brave qu'il , en part avec dessein  
 De vous aller rendre les armes.  
 Il est en vous d'en disposer ,  
 Son desir vous l'amene , Amour vous le présente ;  
 Beauté victorieuse , incomparable Orante ,  
 Cet esclave nouveau n'est point à mépriser.

**Mais** quoi ! sur vôtre front , dans vos yeux , en  
 vos gestes ,  
 On voit que d'injustes fiertez  
 Du mépris que vous méditez  
 Donnent des présages funestes.  
 Cet infortuné vous déplaît ,  
 En vous tout conspire à sa perte ,  
 Et déjà l'on diroit que vôtre bouche ouverte  
 De son malheureux sort va prononcer l'Arrêt.

Vôtre Âme a-t-elle  
 Quelque sujet  
 D'être cruelle  
 A ce cœur , dont vous seule êtes l'aimable objet ?

Il est secret ,  
 Il est fidelle ,  
 Il est discret ,  
 Il a du zele ;

Orante , vous le connoissez.

Si je dis que pour vous la flame est sans seconde ,  
 Et qu'à peine un pareil se trouveroit au monde ,  
 Je n'en dis pas encore assez.

~~~~~

## LE DOUTE AMOUREUX.

A UNE DAME.

**Q**UAND je viens pour sçavoir si ma peine vous  
 touche ,  
 Vôtre bouche me chasse , & s'arme de courroux ;  
 Vos yeux doux , & mourans , me rappellent à vous ,  
 Dois-je croire vos yeux , ou croire vôtre bouche ?

Je les croirai vos yeux , ô Miracle des belles :  
 Ces yeux par qui l'Amour , & s'explique , & m'in-  
 struit ,  
 Où vôtre`Ame paroît , & me parle sans bruit ;  
 Ils me semblent trop beaux , pour n'être pas fi-  
 delles.

LA FILLE EN COUCHE.

**L**ISE en couche, en faut-il rire,  
 Et si fort y trouver à dire ?  
 Cesse-t-on pour si peu d'être fille de bien ?  
 L'Enfant que Lise a fait n'est pas plus grand que  
 rien.

\*\*\*\*\*

A S A D A M E,

Comme il alloit se faire saigner.

**B**E A U T E', qui des Beutez tenez le premier  
 rang,  
 Je vous offre jusqu'à mon sang ;  
 Soulez-en vos rigueurs, cruelle que vous êtes ;  
 On m'en va tirer trois palettes.

\*\*\*\*\*

LE MARCHANDEUR

D E G A N D S.

**M**ADAME, montrez-moi des gands ;  
 Que vendez-vous ceux-ci ? Monsieur, rien que six  
 francs.

Ma dame, vous en aurez quatre :

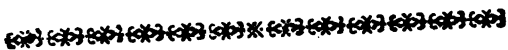
Monsieur, je n'en puis rien rabattre :

Madame un écu d'or, mais je veux vous baiser :

K 2

Monsieur,

Monſieur, je n'ai rien fait de toute la ſemaine,  
 En verité c'eſt mon étreine,  
 Je ne veux pas vous refuſer.



Sur un Auteur malade par trop de  
 veilles.

**A**LCANDRE, qui toujours compoſe,  
 Tantôt en vers, tantôt en proſe,  
 Par l'excès du travail a perdu la ſanté.  
 Pour ſe rendre immortel Alcandre fait un Livre.  
 O l'étrange immortalité !  
 Que l'immortalité qui fait ceſſer de vivre.



## DE LYCANDRE.

**S**OIT en public, ſoit en ſecret,  
 Lycandre a beaucoup de regret  
 Des longs maux que ſon pere endure.  
 Entendez-vous ce fin endroit ?  
 Dans de longs maux un pere dure  
 Plus qu'un méchant fils ne voudroit.

L A M A I N P R I S E

E T R E T I R E' E.

**S**UR votre belle main si ma main s'est lancée ,  
 En la prenant l'ai-je offensée ?  
 Pourquoi la retirer par un brusque mépris ?  
 Puisque mon cœur s'est laissé prendre ;  
 Si je le veux ôter à la main qui l'a pris ,  
 N'ai-je pas droit de l'entreprendre !  
 Vous m'obligez pourtant , incomparable Iris ,  
 Si vous la retirez de crainte de le rendre.

\*\*\*\*\*

L E S B A U X Y E U X

C R U E L S.

**A**GREABLES tyrans des plaisirs de ma vie ,  
 Beaux Yeux de l'aimable Sylvie ,  
 Je ne puis soutenir cet excès de splendeur ,  
 Vous lancez une vive flame ,  
 Dont l'ardeur embrase mon ame ,  
 Et d'invincibles traits vous me percez le cœur ;  
 Je meurs , & ma mort est cruelle ;  
 Mais , puisqu'elle vous plaît , elle est juste , elle  
 est belle.

K ;

DE

## DECLARATION D'AMOUR

A ORANTE.

**J**E ne vous dirai pas , incomparable Orante ,  
 La cause , ni le nom du mal qui me tourmente ;  
 En l'état où je suis apprenez seulement  
 Que je cherche de jour les tristes solitudes ,  
 Que je passe les nuits dans les inquietudes ,  
 Qu'entretenir ma peine est mon soulagement ,  
 Que mes yeux languissans se distilent en larmes ,  
 Que mon cœur enflamé s'évapore en soupirs ,  
 Et qu'ensemble j'espère , & crains pour mes desirs ,  
 Depuis le jours fatal que j'aperçûs vos charmes.

\*\*\*\*\*

## L'AMOUREUX

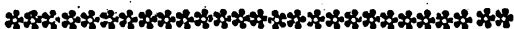
INCONSTANT.

**D**EPUIS un an , belle Amarante ,  
 Vous m'avez donné de l'Amour ,  
 Qui , sans relâche , tout le jour ,  
 Et toute la nuit me tourmente ;  
 Je ne puis souffrir plus long-tems ,  
 Amarante , je vous le rends.

Ré-

*Réponse.*

Ce qu'on a donné le reprendre  
N'est pas un noble procédé ,  
Et de l'Amour long-tems gardé.  
N'est pas chose facile à rendre ;  
Mais si vous n'étiez point léger ,  
Nous pourrions bien le partager.



A U N E D A M E

qui baiſoit ſes Moineaux.

**D** O N N E R à vos Moineaux des baiſers favou-  
reux ,  
En leur preſſant le bec de vos lèvres de roſes ,  
N'eſt-ce pas vous tromper dans l'uſage des choſes ,  
Et leur donner un bien qui n'eſt pas fait pour eux ?



A U X M O I N E A U X

que cette Dame baiſoit.

**D** A N S les momens qu'Amarante vous baiſe ,  
Petits Moineaux, vous ne mourrez point d'aiſe,  
J'en-

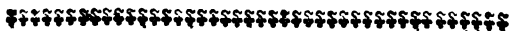
J'en ferois mort en goûtant ces appas.  
 Que malheureux le Ciel nous a fait naître !  
 Vous jouissez d'un bien sans le connaître ,  
 Je le connois , & je n'en jouis pas.



## A M. CHANUT,

Sur la mort de Madame sa femme.

**P**A R une loi constante , & dure ,  
 L'impitoyable mort regne sur la nature ,  
 Sa faux détruit tout ici bas.  
 Si l'on fléchissoit la cruelle ,  
 CHANUT , si le mérite exemptoit du trépas ,  
 Le mérite eût rendu votre Epouse immortelle.



Sur le même sujet.

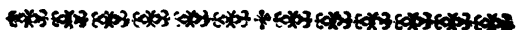
**C'**EST trop donner de pleurs à l'illustre me-  
 moire  
 D'une Ame que le Ciel couronne dans la gloire ;  
 C H A-



DU CHEV. D'ACÉILLY. 141

CHANUT, sur nous-mêmes pleurons,

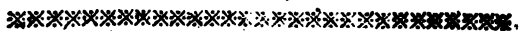
Elle est vivante, & nous mourons.



## CONTRE UNE DAME

qui se vantoit à faux d'être aimée.

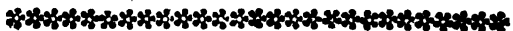
**L**YCORIS jure que je l'aime;  
Puisqu'elle en jure je la croi;  
Mais mon ignorance est extrême,  
Lycoris en fait plus que moi.



## A MADAME DE L...

SUR SES VERS.

**P**OUR ranger les mortels sous votre tyrannie,  
Quel besoin d'employer les charmes de vos Vers?  
Hélas! ce n'est que trop, adorable Uranie,  
Des charmes de vos yeux pour vaincre l'Univers.



## DE JANETON.

**J**ANETON, à ce qu'on dit,  
A Luc donna la Vieillesse;

Mai

Majs on ment sur ma parole ,  
Janeton la lui vendit.



Sur l'Etymologie du mot Italien *Alfana*,  
qu'on soûtenoit venir du Latin *Equus*.

**A** L F A N A vient d'*Equus* sans doute ;  
Mais il faut avouër aussi  
Qu'en venant de là jusqu'ici ,  
Il a bien changé sur la route.



## S U R L A J A U N I S S E

### D E G L Y C E R E .

**G** L Y C E R E , qu'affligeoit une vieille jaunisse ;  
Avec un vrai teint de fouci ,  
Contoit au Medecin son langoureux supplice ,  
Quand le Medecin dit ainsi :  
Glycere , en pareils maux , la principale chose ,  
C'est d'aller tout droit à la cause ,  
Ou ce n'est point guerir , ce n'est que pallier.  
En usez-vous ainsi ? lui répondit Glycere :  
Allez donc, tout droit à mon pere ,  
Qui ne veut point me marier.

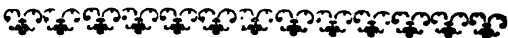
## A P H I L I S

Au jour des Cendres.

P H I L I S , c'est sans besoin qu'on m'en fait souvenir ,

Toute chose ici bas m'apprend qu'il faut finir ,  
Et qu'enfin dans la tombe il me faudra descendre ;  
Pour le genre de mort , il n'est que trop certain :  
Mille Amans , qu'à mes yeux vous avez mis en cendre ,

Ne m'assurent-ils pas d'un semblable Destin ?



Un Cavalier à une Fille qui l'avoit  
obligé de masquer.

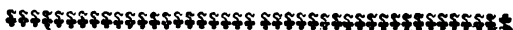
S I je masque aujourd'hui , trop aimable Sylvie ,  
C'est une chose qu'en ma vie  
Je n'ai point fait jusqu'ici ,

Je la fais pour vous plaire , & vous en êtes cause ;  
Faites pour moi quelque autre chose ,  
Que vous n'avez point faite aussi.

SUR

SUR LE PORTRAIT  
DE PHILIS.

**Q**U'E naïve est la ressemblance  
De Philis , & de son Tableaux !  
Elle est fort belle , il est fort beau ;  
Quand Philis garde le silence  
On n'y voit nulle difference.



SUR LE PORTRAIT D'IRIS ,  
A U P E I N T R E .

**L**E Brun , tu nous as peint , d'un illustre pinceau ,  
L'incomparable Iris , de nos jours la merveille  
Et l'Ouvrage en paroît si bien fait , & si beau ,  
Que cet incomparable a trouvé sa pareille.



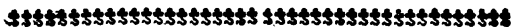
SUR LE MESME PORTRAIT.

**C**ETTE adorable Iris , dont je suis amoureux ,  
Ressemble à sa peinture autant qu'il est possible ;  
Elles sont belles toutes deux :  
L'une & l'autre se trouve à mes maux insensible ,  
L'une & l'autre est sourde à mes vœux.

CON-

## CONTRE LISE.

**Q**UAND par fois il vous plaît de dire  
Que Timandre pour vous incessamment soupirer ,  
Lise , vous en riez , ainsi que d'un bon mot :  
S'il s'étoit mis sous vôtre empire  
Vous aurriez bien raison d'en rire ,  
Timandre feroit un grand sot.



## POUR TIMANDRE.

Contre la même.

**S**I l'on en croit ta parole  
De toi je fais mon idole ,  
Et mon amoureux bijou.  
Dis-moi, Lise, es-tu si folle ,  
Que de me croire si fou ?



## DU BARBIER LA FONTAINE

**V**OUS me coupez Barbier , tout beau ;  
Où le poil , répond la Fontaine.

Mon

Mon poil est donc cette semaine  
 Aussi sensible que ma peau ?



## A U N B U S Q U E.

**B** U S Q U E si proprement tourné,  
 Et de petites fleurs orné,  
 Avant que ma main te présente  
 A mon incomparable Orante,  
**Apprens** ce que pour elle, apprens ce que pour moi,  
 Ici je desire de toi,  
 Et ne frustre pas mon attente.  
 Au poste qu'on t'aura donné  
**Demeure** fixement, & là toûjours prens garde  
**A bien** faire l'emploi qu'on t'aura destiné :  
 Mais voici ce qui me regarde.

Si quelque Amant audacieux,  
 Dont cette Nymphé ait blessé l'ame,  
 Cherche à la blessure un dictame,  
**En** lui baisant la gorge, ou la bouche, ou les yeux;  
 Alors, petit Busque fidelle,  
**Vite** sors de l'endroit où l'on t'avoit posé;  
 Arme la main de cette Belle,  
 Et montre l'ardeur de ton zele

Contre

Contre mon Rival trop osé.

Par cent coups fais lui perdre, & l'espoir & l'audace  
Et le force à quitter la place.

Mais quand ces précieux instans  
Que l'Amour doit à mes souffrances,  
Après de longues esperances,  
Viendront sur les ailes du Temps;  
Durant ces amoureuses crises  
Dont l'événement est si doux,  
Busque, n'oppose point tes coups  
Au progrès de mes entreprises,  
Et, de grace, jamais ne te mets entre nous,  
Quand je m'avancerai pour en venir aux prises.

\*\*\*\*\*

## LA MOUCHE

### PRISE VERS LES GENOUX D'UNE DAME.

Si vous-même, adorable Life,  
Prîtes la Mouche qui vola  
Sur vous par dessous la chemise,  
Je n'ai rien à dire à cela;  
Mais si quelque homme s'en mêla,

Sans

Sans doute ce fut mal l'entendre :  
Sont-ce des Mouches que doit prendre  
Un homme quand il en est là ?



## LES BEAUX YEUX

### ENDORMIS.

**B**E A U X yeux d'Amarillis pleins de traits , &  
de flâmes ,  
Qui blessez tant de cœurs , & qui brûlez tant d'Ames ,  
Je pensois qu'endormis vous me seriez plus doux ;  
Mais je sens de nouveau des blessures secrètes ;  
Ah ! vous m'avez surpris , perfides que vous êtes :  
Vous cachez-vous ainsi pour mienx faire vos coups :



## LA CARTE BLANCHE.

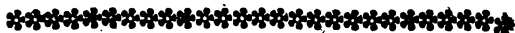
**D'UN discours imposteur c'est trop m'entretenir,  
C'est trop nourrir mes feux d'une espérance  
vaine ;  
Nos cœurs , dans ce moment , doivent rompre , ou  
s'unir :  
Orante , choisissez , ou l'amour , ou la haine.**



DU CHEV. D'ACRILLY. 149  
LE FRERE JOUEUR,

Et la Sœur amoureuse.

**M**ON cher frere, disoit Sylvie,  
Si tu quittois le Jeu , que je serois ravie !  
Ne le pourras-tu point abandonner un jour ?  
Oui , ma Sœur , j'en perdrai l'envie  
Quand tu ne feras plus l'amour.  
Va méchant , tu joueras tout le tems de ta vie.



DE SYLVIE,

**J**E veux mourir , disoit Sylvie ,  
Avec ma virginité ,  
C'est grand dommage , en verité ,  
Que cette charmante Beauté  
Veuille si-tôt perdre la vie.



SUR UN MOINEAU

A UNE DAME.

**A**Ussi-tôt que j'entre chez vous ,  
Jeune Divinité dont mon cœur est le Temple ,  
Tome I. L Votre

Vôtre Moineau me flatte , il me fait les yeux doux,  
Il me donne du bec deux , ou trois petits coups.

O le Moineau de bon exemple!

\*\*\*\*\*

## F O I B L E S S E.

**S**YLVANDRE est accablé d'une douleur funeste  
Pour deux cens mille écus qu'on lui fait dégor-  
ger ,

Et six cens mille de reste

Ne peuvent le soulager.

\*\*\*\*\*

## D'UN MAUVAIS JUGE.

**L**YCANDRE est homme expeditif,  
La table de ce Juge actif

De nos productions n'est pas long-tems chargée ;  
Mais ces façons d'agir sont un peu dans l'excès :

Souvent un affaire est jugée

Avant qu'il ait vû le procès.

\*\*\*\*\*

## E P I T A P H E

## D'UN PRODIGE.

**C**I gît le prodigue Airanci

DU CHÈV. D'ACEILLY. 151

Ce glouton qui mourut plus gueux que les Apôtres  
Ne mangera-t-il point la terre où le voici ?

Il en a mangé beaucoup d'autres.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## LE COMPILATEUR

### DE LA COUTUME.

CERTAIN jeune homme travailla  
A des notes sur la Coutume ,

Et remplit un juste volume  
De mille choses qu'il pillâ.

Pour voir si la pièce étoit bonne

Il s'en alla trouver un Docteur de Sorbonne ;

Et le Docteur lui dit : Tout est bon , je n'y voi

Rien qui soit contraire à la Foi.

\*\*\*\*\*

## A O R O N T E

### SUR LE PORTRAIT D'IRIS.

O R O N T E , il vous le semble  
Que le Portrait d'Iris à la belle ressemble ;  
Hélas ! si comme moi vous étiez son Amant ,

Bien-tôt on vous verroit d'un autre sentiment.  
 On y trouve, il est vrai, ces attrait & ces charmes,  
 Qui forcèrent mon cœur à lui rendre les armes ;  
 Mais les rigueurs d'Iris , ainsi que ses appas ,  
       Ne s'y rencontrent pas.



D'un homme de mauvais entretien ,  
       & de bonne chere.

S Es discours , il est vrai , fatiguent les oreilles ,  
       Mais son Cuisinier fait merveilles.



## SAGESSE FEINTE,

A LYCANOR.

D Es Sages que tu vois , qui pour la gravité  
       Affectent des façons différentes des nôtres ,  
 Si tu peux , Lycanor , gagne la privauté ,  
 Et tu les trouveras aussi fous que les autres.

Contre plusieurs qui ont signé la juste censure de Jansenius ; sans autre connoissance que celle de leur propre intérêt.

**P**OURQUOI remettre au lendemain ?  
Contre Jansenius j'ai la plume à la main ,  
Je suis prêt à signer tout ce qu'on me demande :  
Qu'il soit ce qu'on voudra , Calviniste ou Romain  
Je veux conserver ma Prebende.

\*\*\*\*\*

## PRIVILEGE.

**D**EPUIS un tems immémorable  
Le monde a vû jouir quelques gens du Palais  
D'un Privilege incomparable :  
Ces gens volent toujours , on ne les pend jamais.

\*\*\*\*\*

## CONTRE UN HYPOCRITE.

**I**L nous semble être un cœur sans fiel ,  
A toute heure il se mortifie ,  
Il a toujours les yeux au Ciel ;  
Et cependant fou qui s'y fie.

## A U N M A R I

qui bat sa Femme.

**B**A T T E ta femme de la sorte ,  
 Sous tes pieds la laisser pour morte ;  
 Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer ;  
 Tu vas passer pour un infame ,  
 Compere, l'on sçait bien qu'il faut battre une femme ,  
 Mais il ne faut pas l'assommer.



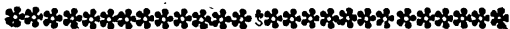
## A P H I L I S

En lui donnant un bijou.

**P**H I L I S , rien pour rien ,  
 Prenez de mon bien ,  
 Donnez-moi du vôtre :  
 Qui donne un bijou ,  
 A moins qu'il soit fou ,  
 En demande un autre.

## CONTRE APOLLON.

ENTRE nous jamais de négoce ,  
 Apollon , tu m'as affronté ,  
 J'aurois maintenant un Carosse  
 Du papier que tu m'as coûté.



## LE MASQUE LEVE',

A une Dame fardée.

VOUS lever sur le front un masque de Venise ,  
 Ce fut certainement une grande entreprise ,  
 Qui pourtant ne fit point que l'on pût vous bien  
 voir ,

Beauté , dont plus d'un fût est encore idolâtre ,  
 Ce tour injurieux fit seulement favoir  
 Qu'un masque de carton en cachoit un de plâtre.



## SUR UN PORTRAIT

plus beau que l'Original.

QUAND de Cloris tu nous peins le visage ,  
 Tu nous le fais plus beau que n'est le sien ;  
 Peintre , croi moi , réforme ton ouvrage ;  
 C'est faire mal que de faire si bien.

## A UNE DAME,

**V** O U S me fuyez , dès le moment  
 Que de mon amoureux tourment  
 Je vous dis la moindre parole ;  
 Mais vous me fuyez vainement ;  
 Vous courez , & mon amour vole.

\*\*\*\*\*

## CONTRE AMARANTE.

Au premier jour de l'an.

**E** N mil six cens soixante & un  
 Cherche un ami nouveau parmi les riches duppes,  
 Qu'il te donne des gands, des bijoux, & des juppes,  
 Et qu'il n'ait pas un sou qui ne te soit commun :

Déformais perfide Amarante,  
 Je ne suis plus ton sot de mil six cens soixante.

\*\*\*\*\*

## LES BEAUX YEUX MALADES.

A MAD. DE NERANCI.

**L** A Justice du Ciel n'est pas trop inhumaine  
 En affligeant vos yeux , aimable NERANCI ,

Il s



ils souffrent bien de la peine,  
Ils en ont bien fait aussi

\*\*\*\*\*

Sur le Voyage de Marsal,

A U R O I.

**P**RENEZ garde à votre dessein,  
Pensez-y mûrement ; & plus d'une fois, S I R E :  
Si vos armes passent le Rhin,  
Vous aurez sur les bras tous les soins de l'Empire.

\*\*\*\*\*

L'AMOUR VA MOURIR

Avec l'Espérance,

A S Y L V I E.

**J**USQU'ICI mon amour, qui vous doit sa naissance,  
S'étoit entretenu d'une douce Espérance ;  
Aujourd'hui qu'elle meurt, il faut le secourir,  
Ou, comme elle, il s'en va mourir.

C'est

P O E S I E S

C'est lui qui dans mon ame a gravé votre image ,  
Vos yeux , en le sauvant , sauveront leur Ouvrage ;  
Si vous ne le venez promptement secourir ,  
Il est mort , & je vais mourir.

D'une œillade amoureuse , adorable Sylvie ,  
Vous lui redonnerez l'espérance & la vie ;  
Banissez vos rigueurs , venez le secourir ,  
Voulez-vous nous laisser mourir ?

IMPATIENCE AMOUREUSE.

E N cet heureux jour de Lundi  
J'ai su de ma belle inhumaine  
Que je la verrois Mercredi.  
Amour , ôte à cette Semaine  
L'incommode , & jaloux Mardi.

A MADemoiselle  
DE SCUDERI ,

Sur ses Oeuvres.

V O s differens Ecrits , ces doux fruits de vos  
veilles ,

De

De leurs grandes beautez ont surpris l'Univers ;  
Mais rarement on croit , les voyant sans pareils ,  
Qu'une fille ait produit ces miracles divers.

Sapho , que ce vous est de gloire !

Vous faites plus qu'on ne peut croire.

~~~~~

A E L L E ,

SUR LE MESME SUJET.

Q U I dit que cette Prose , & ces Vers sont de  
toi ,

N'est pas cru comme les Oracles ,

Admirable Sapho , veux tu sçavoir pourquoi ?

C'est qu'on ne croit guere aux miracles.

~~~~~

A L A M E S M E.

H O N N E U R de vôtre sexe , & du siècle où  
nous sommes ,

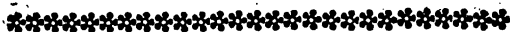
De vos Ecrits fameux vous nous rendez jaloux.

O que de honte pour les hommes !  
Sapho que de gloire pour vous !



S U R  
LES NOUVEAUX BATIMENS  
DU LOUVRE.

**Q**U'ILS sont pompeux ces Bâtimens !  
Qu'ils sont vastes , qu'ils sont sublimes !  
Ils touchent le Ciel de leurs cimes ,  
Et l'Enfer de leurs fondemens.  
Pour la matiere , & la structure ,  
La plus superbe Architecture  
N'avoit rien conçu de si grand.  
Mais à quoi bon vous les décrire ?  
Savez-vous qui les entreprend ?  
C'est Louis , & c'est assez dire.



D'UNE FEMME,  
Et de son Mari,

**L**A femme a son favori ,  
Le Mari sa favorite :

Ainsi

Ainsi voilà quitte à quitte  
Et la Femme , & le Mari.



## DES GENS DE GUERRE.

**J**E ne connois qui que ce soit  
De ceux qui maintenant suivent Mars & Bellone,  
Qui ( s'il ne violoit , voloit , tuoit , brûloit )  
Ne fût assez bonne personne.



## LE SAVETIER.

**L**E Savetier de nôtre coin  
Rit , chante , & boit , sans aucun soin,  
Nul affaire ne l'importune ;  
Pourvû qu'il ait un cuir entier ,  
Il se moque de la fortune ,  
Et se rit de tout le quartier.

## EPIGRAMME

Faire par bonheur.

**J**E ne saurois que dire , & ne saurois me taire ;  
**J**e veux : & ne puis faire une Epigramme ici :  
 Quelle stérilité ! mais quel bonheur aussi !  
 J'en fais une , en disant que je n'en saurois faire.

\*\*\*\*\*

## NOUVELLE AMOUR.

**D**I R I S je m'étois absenté ,  
 Pour dégager ma liberté  
 D'un rigoureux sévage ,  
 Et cette absence m'a jetté  
 Dans un autre esclavage.  
 Le petit Souverain des Dieux ,  
 Cet enfant qu'on nous peint sans yeux ,  
 Ce tyran de mon ame ,  
 M'est venu brûler en ces lieux  
 D'une nouvelle flamme.

Cleonice , depuis un jour ,  
 Fait que dans ce fatal séjour

Je

Je pleure , & je soupire ,  
Sans esperer que son Amour  
Soulage mon martyre.

Toutefois , mon cœur , espérons  
Que celle que nous adorons  
Nous deviendra propice ;  
Tel que soit nôtre sort , mourons ,  
Mourons pour Cléonice.

Elle a mille charmes divers ,  
Elle chante , elle fait des vers ,  
Elle est sage , elle est belle ;  
Rien ne l'égale en l'Univers :  
Mourons d'amour pour elle.



A MONSEIGNEUR  
LE MARQUIS DE LOUVOIS  
CONSEILLER DU ROI  
EN SES CONSEILS,  
& Secrétaire de ses Commandemens.

*Etant en l'Armée de Sa Majesté  
en Flandre.*

**J**E vais faire ici vôtre image,  
Et veut qu'on trouve en mon Ouvrage  
Vôtre zele admirable, & vos soins diligens.  
Soit dans la paix, soit dans la guerre,  
LOUVOIS, vous savez plaire au Prince de la Terre,  
Qui se connoît le mieux en gens.

~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~

LE TOUSSEUR.

**A**VEC une toux cruelle  
Qu'irois-je faire chez toi?  
Jamais l'âtre n'y dégage,  
Je touffe assez bien chez moi.



# LE MALHEUR

de la plupart des Poètes.

**C**Es grands Poètes, dont la voix  
 Entonne dignement les loüanges des Rois,  
 Presque tous, à la fin, meurent dans la disette;  
 Sans leur donner secours on les plaint en tout lieu.  
 Faites-moi la grace, mon Dieu!  
 De n'être pas un grand Poète.



## CONTRE CLORISE.

**C**LORISE a la bouche vertneille,  
 Son teint a la couleur des roses, & des lys;  
 Mais, qu'ils soient en un jour de la sorte embellis;  
 Sans mentir c'est une merveille:  
 A Clorise, en ce peu de temps,  
 Il est aussi venu des cheveux, & des dents,  
 Et la laide Clorise est Clorise la belle:  
 Qui n'y seroit pas attrapé?  
 Sans le ton de sa voix, qui me dit que c'est elle,  
 Je la voi tous les jours, & j'y ferois trompé.  
*Tome I.* M A

## A U N E

## PETITE PERSONNE.

**S** I vous eûtes en partage  
 Un corps du plus bas étage,  
 Il faut bien vous en passer ;  
 Encore est-ce un avantage ,  
 Que presque sans vous baisser  
 Vous puissiez tout ramasser.

\*\*\*\*\*

## PROTESTATION DE FIDELITE'.

## A C L E O N I C E.

**Q** U E vos traitemens , Cleonice ,  
 Me soient cruels, ou me soient doux,  
 Je veux que le Ciel me punisse  
 De toutes les rigueurs dont s'arme son courroux ,  
 Si j'adore jamais d'autre Beauté que vous.

\*\*\*\*\*

## LA DENT POSTICHE.

**J** E m'is perdit hier une dent toute noire ,  
 Le même jour une autre , aussi blanche qu'un lys  
 Se

Se trouva dans la machoire.

Qu'en peu d'heures les dents reviennent à Paris !

J'aurois de la peine à le croire ,

Si je ne l'aprenois de la bouche d'Iris.



## LA VIEILLE IMPUDIQUE.

TOUT le monde autrefois courut

Après la petite Ragonde ;

A son tour la vicille est en rut ,

Elle court après tout le monde.



## U N A M A N T

### A SES YEUX.

VOUS demandez à voir la charmante Clémenté,

Mes yeux , vous le verrez cet objet souhaité ;

Mais , par vôtre témérité ,

Vous allez redoubler ma peine.

Hélas ! mes yeux , que les plaisirs ,

Dont vous serez flatté à l'aspect de ses charmes ;

M 2

A

A mon cœur enflamé coûteront de soupirs ,  
Et qu'ils vous coûteront de larmes!

\*\*\*\*\*

## LE P U C E L A G E

F E I N T.

**Q**UAND vous feignez d'être pucelle ,  
Vous me tenez pour innocent ;  
En l'âge où vous êtes , la Belle ,  
Un pucelage est indécent :  
Et tout de bon je -vous proteste ,  
Que , quand vous en auriez eu cent ,  
Je ne croirois pas maintenant  
Que vous en-eussiez un de reste.

\*\*\*\*\*

## LE P O R T R A I T D' I R I S ,

**C**E L U I qui peignit ton visage  
A si-bien fait , que ton image  
Lui ressemble admirablement.  
Iris , c'est ton desavantage :  
Te voilà laide doublement.

LA VIE INUTILE.

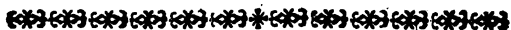
**J**'E T O I S né pour les vers , j'étois né pour  
la prose ,  
Pour vivre en paix , pour chamoiller ,  
Et , pour peu que j'eusse eu dessein de travailler ,  
Je semblois né pour toute chose :  
Mais , hélas ! je voi bien  
Que je suis né pour rien.



A S A C H A T T E

qui battoit sa Chienne.

**N**O T R E Chatte , qu'il vous souvienne ,  
Que si vous battez nôtre Chienne  
Vous ferez bien-tôt le manchon  
De nôtre petite Fanchon.



LA FOIRE DE S. GERMAIN ,

avancée en 1663.

A U N A M I.

**E**N mil six cens soixanté-trois ,  
Puisque nôtre Foire commence

Ma

Le

Le second jour du premier mois ;  
 Veux-tu savoir ce que j'en pense ?  
 Cet an , mon cher ami , le Cocuage avance ;  
 Ces Cocus , que la Foire eût fait en Fevrier ,  
 S'en vont se faire en Janvier.

\*\*\*\*\*

## SUR CE QUE LE BRUIT

qui encouroit se trouva faux.

SUR le bruit qui par tout couroit  
 Que d'un mois tout entier la Foire avanceroit ,  
 Aux Cocus de cet an je dis leur destinée.  
 Ce bruit se trouve faux , je connois mon abus ,  
 Et je vous dis que ces Cocus  
 Se feront comme l'autre année.

\*\*\*\*\*

## L'ORGUEIL D'ALIZON.

Q U'EN toute chose on t'obéisse ,  
 Fût-ce même contre justice ,  
 Tu le veux superbe ALIZON.  
 Mes pareils aiment sans bassesse ;

Sache que toujours la Raison  
Sera ma premiere Maîtresse.



# DUNKERQUE

EST AU ROI.

En 1662.

**D**UNKERQUE, de qui la Fortune,  
Malgré les vents, & les Hyvers,  
Porta sur les flots de Neptune  
La terreur par tout l'Univers:  
DUNKERQUE est sous nôtre puissance;  
L'orgueilleuse rend à la France,  
Bastions, remparts, & vaisseaux;  
Et, sans s'être attiré la guerre,  
La plus grande Reine des eaux  
Est au plus grand Roi de la terre.



L'ENGAGEMENT LIBRE,

A UNE DAME.

**P**OUR m'être mis sous ton Empire,  
Crois-tu qu'à jamais j'y soupire?

M 4

Si

Si tu le crois, tu te méprends.  
 Je suis maître de ma personne ;  
 Quand bon me semble je la donne ;  
 Quand il me plaît je la reprends.

\*\*\*\*\*

## SUR LE TROUBLE ARRIVÉ

A R O M E

En 1662.

**S**i nôtre saint Pere le Pape  
 Une fois par malheur s'échappe.  
 Faut-il tout mettre à l'abandon ?  
 A ce Vicaire des Apôtres  
 Refuserions-nous un pardon ?  
 Il nous en a donné tant d'autres.

\*\*\*\*\*

## LE SOT ENRICHI.

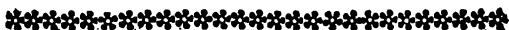
**D**e ce lieu Philemon partir à demi-nu ;  
 Bien suivi , bien couvert , le voilà revenu :  
 Je ne le connus point dans cette pompe extrême.  
 Eh ! qui ne l'auroit méconnu ?  
 Il se méconnoît bien lui-même.

LE



# LE MARI PEU JALOUX.

**S** I ta femme n'est pas fort belle ,  
 Elle est riche , elle est Demoiselle ;  
 Par la loi de l'Hymen tu dois t'en approcher :  
 La solitude au lit lui cause un deuil extrême ;  
 Avec elle va - t'en coucher,  
 Avec elle ! vas-y toi-même.



## LA MES-ALLIANCE.

**M** A R Q U I S , vous voilà donc par l'Hymen at-  
 taché ,  
 Vous avez épousé l'opulente Glycere.  
 De linge à l'avenir vous aurez bon marché ;  
 Vous avez au Palais une tante Lingere.



## CONTRE UN MAUVAIS POETE.

### A M A R C.

**Q** U' A U Parnasse on reçoive un si gros animal ,  
 Si tu le crois , Marc , tu tabufes.  
 Si Maillet a l'honneur d'appartenir aux Muses ,  
 Il est donc leur second cheval.

LA

# LA PARESSE

## DE MARGUERITE.

*Dialogue.*

**M**ARGUERITE , sans t'amuser ,  
Cours à Rue! , reviens au gîte ;  
Pars vite , ou je vai te baiser.  
Je ne sçaurois partir si vite.



## MANQUE DE PAROLE.

**C**E que tu me promis , Gregoire ,  
Tu ne le tins aucunement :  
Avant que de promettre il faut du jugement ,  
Et quand on a promis , il faut de la memoire.



## CONTRE UN POETE

I M P O R T U N .

**P**A U L me lût malgré moi son Poëme étendu :  
Est-il beau ? me dit-il , tout le monde l'admire.  
Je repars ; pour savoir qu'en dire ,  
Il faudroit l'avoir entendu,

LA

LA PREVOYANCE.

DAMON ET CLIMENE.

UN vieux pucelage , Climene ,  
Par fois cause bien des travaux.  
Damon , n'en foyez pas en peine ,  
Nous savons prévenir les maux.

\*\*\*\*\*

LA PREVENTION.

JE vis avec vous un homme en conference ,  
Et je fis à l'instant une humble reverence  
A cet homme au poil demi-roux.  
Aussi crois-je , illustre Ménage ,  
Que , dès qu'un homme parle à vous ,  
Ce doit être un grand Personnage.

\*\*\*\*\*

SUR LES PREPARATIFS

DU VOYAGE D'ITALIE

En 1663.

SI j'allois en Italie  
Je ferois une folie

Qui

Qui pourroit bien me coûter.  
 Que plus fou que moi s'avance :  
 Pourquoi me précipiter ?  
 On meurt assez vite en France.

\*\*\*\*\*

## SCIENCE MAL CONDUITE.

**D**IEU me garde d'être savant  
 D'une Science si profonde :  
 Les plus doctes le plus souvent  
 Sont les plus sottes gens du monde.

\*\*\*\*\*

## A UN HUISSIER

Qui tira de l'argent de quelques baston-  
 nades reçues en Hyver.

**N'**APPELLEZ plus la Fortune mauvaise.  
 Il faisoit froid, vous étiez indigent,  
 Et vous voilà maintenant à votre aise ;  
 Vous avez eu du bois, & de l'argent.

SUR

SUR LE BRUIT

d'une Chambre de Justice.

**P**OUR plumer quelque gens , qui sont fort alar-  
mez ,

On parle d'établir la Chambre de Justice.

Pour les peuples , hélas ! que sert qu'on l'établisse ?

Tels oiseaux volent mieux après qu'ils sont plumez.



A M A D. D. I.

**D**EVANT vous , en l'état que demandent les  
Dieux ,

Sans mes yeux affligcz vous m'auriez vû paroître ;

Croyez , Amarillis , que ne vous pas connoître

M'est un mal plus cruel que celui de mes yeux ;

Mais de ce mal il pourroit être

Que mon cœur n'en feras que mieux.



L'ADMIRATEUR.

**C**E tas de Versificateurs ,

Ces éternels Admirateurs ,

Admirent-ils d'un Dieu les merveilles suprêmes ?

Sans

Sans jamais admirer ses Ouvrages divers ,  
 Ils n'admirent rien que les Vers ,  
 Et que les Vers qu'ils font eux-mêmes.  
 Je sai pourtant un certain homme  
 Qui ne présume pas si fortement de soi ;  
 Il ne faut pas que je le nomme ;  
 Si je l'avois nommé l'on sauroit que c'est moi.

\*\*\*\*\*

## D' O L Y M P E ,

E T D E M E L I S S E .

O L Y M P E a dans sa voix des douceurs sans  
 pareilles ;  
 Melisse a des regards qui charmeroient les Dieux ;  
 Partage-toi , mon cœur , entre ces deux merveilles ,  
 L'une m'a pris par les oreilles ,  
 Et l'autre m'a pris par les yeux.

\*\*\*\*\*

## A C E N E R O L L E S .

L' A R G E N T que tu viens m'emprunter ,  
 J'en saurois te le prêter ;  
 J'en ai du regret , Cenerolles.  
 Tu dois bien me le pardonner ;

Je

Je puis prêter mille pistoles ;  
Mais je ne puis pas les donner.

\*\*\*\*\*

## A UN PROCUREUR.

**V**OTRE chien , dites-vous, dans un coin retiré  
En cent morceaux a déchiré  
Les Cahiers de deux Inventaires :  
Monsieur le Procureur , il en a mal usé ;  
C'est un chien fort mal avisé ;  
Il ne mettoit jamais le nez dans mes affaires.

\*\*\*\*\*

## A UN JUGE CORROMPU. •

**M**A cause étoit fort bonne , & si je l'ai perdue ;  
Mais je sai la raison pourquoi  
La Justice en cela ne me fut pas rendue.  
Trois gros chapons du Mans qu'on vît entrer chez  
toi  
Solliciterent contre moi.

\*\*\*\*\*

## LESINE NOUVELLE.

**P**AR testament Dame Denise ,  
Quoi qu'elle possedât un ample revenu ,  
Or-

Ordonna que son corps fût inhumé tout nu ,  
 Pour épargner une chemise.

\*\*\*\*\*

## POUR M. CONRART.

**D**Es Grecs , & des Latins , peu de chose il  
 apprit ;  
 Mais il peut s'égalér aux plus savantes plumes :  
 Par la grace du Ciel , il trouva en son esprit  
 Ce qu'un autre avec soin cherche en mille volumes.

\*\*\*\*\*

## AU MEDECIN D'UNE BELLE.

**R**AYMOND , c'est donc vous qui  
 traitez

Ce modele parfait de toutes les Beutez ,  
 La trop inhumaine Sylvie.  
 Chaque jour ses rigueurs causent mille trépas ;  
 A des peuples entiers vous sauveriez la vie ,  
 Si vous ne la guerissiez pas.



PARENTE' RIDICÛLE

A PHILANDRE.

A UJOURD'HUI qu'aux grandeurs nous vous  
voyons monté,  
Alcidasas se dit de vôtre parenté ;  
De parenté, Philandre, il est vrai qu'il vous touche;  
Si mon calcul est bon, vous n'êtes séparés  
De celui qui forma vôtre commune souche ;  
Que de mille neuf cens quarante-cinq degrés.

\*\*\*\*\*

A DORIMENE

L A femme de Tirsis mourut dernièrement,  
Et je croi que facilement,  
Dorimene, il pourroit vous prendre en mariage;  
Il est tout fait au Cocuage.

\*\*\*\*\*

DE JEAN ET DE SON CHEVAL:

S UR son Cheval Jean se ruoit ;  
Contre Jean le Cheval ruoit ;  
Et tous deux écumoient de rage :  
Mathurin, qui pour lors passoit,

Dit à l'homme qu'il connoissoit ,  
 Eh ! Jean , montrez-vous le plus sage.



## DECLARATION D'AMOUR A I R I S.

**T**U voudrois connoître un Devin  
 Qui te fit voir l'objet divin  
 Qui m'a la liberté ravie :  
 Iris , consulte ton miroir ;  
 Par une innocente magie  
 Son crystal te le fera voir.



## A LOUIS XIV.

**Q**U' A vos titres Royaux vous n'ayez ajouté  
 De Conseiller du Roi l'auguste qualité ,  
 A bon droit aujourd'hui l'Univers s'en étonne.  
 SIRE, qui mieux que vous peut avoir mérité ,  
 D'entre ceux dont ici l'éclat vous environne ,  
 Le nom de Conseiller de V<sup>ô</sup>tre Majesté :

## A LYCIDAS.

**T**U dis que ta femme Lisette  
 A passé quarante deux ans ,  
 Et qu'elle n'eût jamais d'enfans ;  
 Lycidas , elle est bien secrette.

\*\*\*\*\*

## DE RENAULT.

A GILLOT.

**R**ENAULT sembloit toujours avoir la mort au  
 sein ,

J'avois compassion de voir sa triste mine ;  
 Et le voilà qui boit , qui rit , & qui chemine ;  
 Par quel médicament est-il devenu sain ?

Gillot , la seule medecine

Fut de quitter son Medecin.

\*\*\*\*\*

## CONTRE NICOLAS.

**U**N jour , vint , en boitant tout bas ,  
 Chez Ninon le gros Nicolas ,  
 Cet homme né pour la charruë.

Qu'avez-vous ? dit Ninon , vous me faites pitié ;

N 2

Je

Je ne fai quoi , dit-il , m'est entré dans le pied :  
 Vous verrez , dît Ninon , que c'est un clou de rue.

\*\*\*\*\*

Le moyen de se contenter.

**R** IEN ne te semble bon, rien ne sauroit te plaire;  
 Veux-tu de ce chagrin te guerir désormais ?  
 Fai des Vers , tu pourras ainsi te satisfaire ;  
 Jamais homme n'en fit qu'il ait trouvez mauvais.

\*\*\*\*\*

## LES VERS

doivent venir du Caprice.

**Q** U I de moi voudra de beaux Vers ,  
 Que jamais il ne les demande.  
 Je ne fais rien que de travers  
 Quand la besogne est de commande.



REPRISE D'AMOUR,

A UNE DAME,

qu'il avoit assurée de la mort de son  
Amour.

**J**E.voulus étouffer cet Amour obstiné,  
Qui d'un de vos regards en mon cœur étoit né,  
Et je crus que j'avois satisfait mon envie :  
Mais , Life , je me trompai fort ;  
Cet Amour est encore en vie ,  
Le petit traître fit le mort.

\*\*\*\*\*

L'AMOUR

POUR CETTE VIE.

**Q**UE l'Erreur aux humains fait une étrange  
guerre !  
A peine en connois-je un , qui n'aimât beaucoup  
mieux  
Ici bas un quartier de terre ,  
Que tout le Royaume des Cieux.

# A UN PREDICATEUR PEU EXEMPLAIRE.

P O U R nous persuader sans discours superflus,  
Dites-en moins , faites-en plus.

\*\*\*\*\*

# SUR UN BAISER.

## A UNE DAME.

L O R S que pour satisfaire à mon brûlant desir  
Je te baifai , jeune Merveille ;  
Si ce trait te causa le moindre déplaisir ,  
Vange-toi , rends-moi la pareille.

\*\*\*\*\*

# SURPRISE AVANTAGEUSE.

J'AT TENDS de vos bontez un esprit indulgent  
A la liberté que j'ai prise ;  
Elle vous causera quelque peu de surprise.  
Je vous apporte de l'argente.

## LE MEDECIN.

**T**EL me dit que nôtre art est fort à desirer,  
 Tel me dit qu'il est fort à craindre.  
 Nôtre Art en fait bien murmurer,  
 Nôtre Art empêche aussi bien des gens de se plain-  
 dre.

\*\*\*\*\*

## LE CARTIER.

**D**E ma profession je suis Maître Cartier,  
 Des Cartes que je fais tout le monde s'en louë,  
 Et quoi que jamais je n'en jouë,  
 J'y gagne toujours le premier.

\*\*\*\*\*

## SUR LE VOYAGE

Que le Roi fit en poste à Marsal,

**L**A Victoire coûte trop  
 Quand il faut un peu l'attendre ;  
 Lo u i s , ainsi qu'Alexandre ,  
 Prend des Villes au galop.

## CONTRE UN FAUX DEVOT.

UN Devot, je ne fai pourquoi,  
 A quelque chose contre moi  
 Qui jamais n'offensai personne.  
 Je suis mal à ce que je voi ;  
 Un devot jamais ne pardonne.

\*\*\*\*\*

## L'HOMME CONTENT.

O Mort ! quand tu feras ta ronde,  
 Epargne le Sieur de Torci ;  
 Chez lui tout rit, & tout abonde ;  
 Il n'a ni peine, ni souci :  
 Qu'a-t-il à faire en l'autre monde ?  
 Il est si bien en celui-ci.

\*\*\*\*\*

## A UN EXEMPT DES GARDES.

L'ARGENT que tu me dois, l'Espine, rends-le-moi,  
 Tu fais qu'en tes besoins ma bourse fut à toi,  
 Et que j'ai, pour taider, cent fois vendu mes hardes ;  
 Mais rien ne te fléchit, rien ne peut t'effrayer ;  
 Tu



Tu crois qu'être Exempt des Gardes  
C'est estre exempt de payer.

\*\*\*\*\*

## SUR LA GRATIFICATION

Faite à divers Auteurs en 1663.

**Q**U'ON donne à celui-là, qu'on donne à celui-ci,  
Sans que jamais entre eux l'Etat du Roi me  
nomme,  
J'en prens bien peu de souci :  
En épargnant une somme, j  
On m'épargne un grand-merci.

\*\*\*\*\*

DE ROBIN

ET DE SA SERVANTE.

**M**ARGUERITE à Robin n'obéira jamais,  
De ce maître imprudent elle fait les foibleſſes:  
Il eſt des ſervantes Maîtreſſes,  
Comme il eſt des Maîtres valets.

## S U P P R E S S I O N .

**D'UNE suppression d'urine  
 Le secours de la Medecine  
 A Gû quatre fois me guerir ;  
 Mais , si le Ciel ne m'est propice ,  
 A ce coup je m'en vais mourir  
 D'une suppression d'Office.**

\*\*\*\*\*

## L E F A I S E U R D E M I R O I R S .

**J**E sai que l'Art du Peintre a merit  beaucoup,  
 Que la Terre, en tous lieux , admire ses Ouvra-  
 ges ;  
 Mais tout ce qu'en on dit cede   mes avantages :  
 Je fais aux curieux leurs Portraits tout d'un coup.

\*\*\*\*\*

## L A B E L L E Q U E S T E U S E .

**A**U x jours que va quêter la charmante Belise ,  
 Elle furerte de l'Eglise  
 Les quatre coins & le milieu :  
 Et tous ccux que l'on voit donner   cette Belle ,  
 Donnent moins pour l'amour de Dieu ,  
 Qu'ils ne donnent pour l'amour d'elle.  
 L'A-

## L'AGE DE CLIMENE.

**C**ONSIDERE-MOI bien, regarde bien Cli-  
mene,

Nous n'aquîmes tous deux dans la même se-  
maine ;

Tous deux, à cinq jours près, sommes du même tems,

Cependant voi quel tort me font les destinées,

Depuis sept mois, passez j'ai trente-six années,

Et ce charmant objet n'a toujours que vingt ans.

\*\*\*\*\*

Le jugement de la Posterité ne lui  
importe.

**J**E ne suis pas inquieté

De ce que la Posterité

Jugera des fruits de ma veine.

Qu'elle en dise mal, ou bien,

Pourquoi m'en mettrois-je en peine ?

Je n'en saurai jamais rien.

\*\*\*\*\*

## LE MALHEUREUX

A P R E S T E R.

**E**N fait de prêt le sort me traite

Avec grande inhumanité :

Je

Je pers l'affection de ceux à qui je prête  
Si je ne pers l'argent que je leur ai prêté



## EN FAVEUR D'UN DOCTE NECESSITEUX,

C E grand Homme , qui vous fait vivre  
Par les doctes Vers de son Livre ,  
A de la peine à se nourrir :  
La Pauvreté le tyrannise ;  
Pourriez-vous le laisser mourir  
Pendant qu'il vous immortalise ?



## LE MEDISANT ADROIT.

*Dialogue.*

P HILIS à Coridon s'est-elle enfin rendue ?  
Consumé-t-il les nuits dans son doux entretien ?  
A cela je ne répons rien ;  
La Médisance est défendue.

DES ENVIEUX.

TROIS ou quatre du voisinage  
Sont devenus mes envieux,  
Loin d'en être fâché contre eux,  
J'en voudrois avoir davantage.

\*\*\*\*\*

CONTRE SIMON.

SIMON roule en carosse, ô l'étrange animal!  
Plus que ses deux chevaux ce gros homme est  
cheval,

Et pourtant il n'est pas si roste.  
Si l'Equité regnoit, les chevaux de Simon  
Devroient être dans le carosse,  
Et ce gros Animal devroit être au timon.

\*\*\*\*\*

IL Y A DES SOTS

EN TOUS LIEUX.

C'EST un heureux dégagement  
Que de quitter les fots qu'on trouve dans les villes;  
Pour aller jouir doucement

De

De l'aimable entretien des campagnes fertiles :  
 Là se trouvent aussi des fors petits , ou grands ;  
 Mais le monde est plus rare aux champs.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

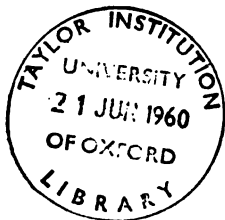
## P R E V E N T I O N .

**Q**UAND pour les vieux Auteurs des gens  
 s'opiniârent ,  
 Et que servillement leurs esprits idolâtrant  
 Tout, jusqu'au moindre mot qu'ait dit l'Antiquité,  
 Que de prévention, que d'erreur les gouverne !  
 Aujourd'hui l'homme est homme, & l'a toujours  
 été ,  
 Et ce qu'on voit d'antique autrefois fut moderne.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## A U N A M I .

**C**HÉ à toi j'ai les plaisirs les plus grands de la  
 terre ,  
 Soit qu'on lise tes vers , soit qu'on vide le verre ,  
 Tout en est divin ,  
 Le stile , & le vin.



## A DAMON.

DAMON, j'apprens qu'on me censure,  
 L'avis que j'en reçois n'est que trop assuré ;  
 Je n'aurois pas crû , je te jure ,  
 Être assez bon Auteur pour être censuré.

\*\*\*\*\*

SUR LE RECUEIL DE POESIES  
 Faites pour M. le Cardinal MAZARIN.

CE qu'on fit de beaux vers à la gloire de JULIE ,  
 D'un soin laborieux , Ménage l'accumule ,  
 Et chez mille Ecrivains le recherche aujourd'hui :  
 Pour les vers dont ma Muse a chanté son mérite ,  
 Hélas ! tant qu'il vécut, nous fumes quitte à quitte,  
 Il ne fit rien pour moi , je ne fis rien pour lui.

\*\*\*\*\*

METIER EXTRAORDINAIRE.

LE métier d'Amour en effet  
 Est une assez bizarre affaire ;  
 Ce métier-là plus on l'a fait ,  
 Et moins on est propre à le faire.

AUX

## A U X M U S E S.

**D**E gloire seulement , & d'espoir vous païssez  
 Ces Chantres que vous nourrissez ,  
 O Doctes Filles de Memoire.  
 Mais , pour des estomacs que travaille la faim ;  
 Tout ce que l'Univers a d'espoir , & de gloire ,  
 Ne vaut pas une once de pain.

\*\*\*\*\*

## A U X F L Â M A N D S

En 1667,

Lors que le Roi alla en Flandre:

**L**O u ï s est vôtre Maître , & sans doute au-  
 jourd'hui  
 Son droit vous affranchit de l'empire d'un autre:  
 Flamands , en vous donnant à lui ,  
 Vous ne lui donnez rien du vôtre :  
 Vous ne lui donnez rien d'autrui:



IL PRIE SA DAME  
DE LE SOULAGER.

**S** O U s vôtre Empire, adorable inhumaine,  
Depuis un tems. que mon cœur a de peine !  
De ma souffrance ayez quelque pitié ;  
J'ai trop d'Amour , prenez-en la moitié.



S U R L A N A I S S A N C E  
DE M. LE DAUPHIN.

**L** E Dauphin de la Mer, lors qu'il montre la tête,  
Préface aux Matelots que l'orage s'appête ;  
Et l'aspect de nôtre DAUPHIN ,  
Après une longue tempête ,  
Nous préface un calme sans fin.



DE LA POSTERITE'.

**V** O U s me prêchez à tous momens  
Que la Posterité fera ses jugemens  
Sur tout ce qu'en public nous aurons fait parêtre.  
Je m'embarasse peu de la Posterité,  
*Tome I.* O Qui

Qui n'est point aujourd'hui , qui n'a jamais été ,  
Et qui pourra bien ne pas être.

\*\*\*\*\*

## DE LA JUSTICE.

**M**E voilà dans un grand souci ;  
Je cherche la Justice , elle n'est plus ici ;  
On dit que dans le Ciel elle fait sa demeure.  
Mon affaire en a grand besoin ;  
Mais que mon affaire demeure ,  
Je ne veux pas aller si loin.

\*\*\*\*\*

## A UN POETE FLATEUR.

**C**E Heros que ta muse vante ,  
Et que par intérêt ton Esprit s'est formé ,  
Tu désires que je le chante ;  
Mais comment, Lycidas , faudra-t-il que je mente ?  
Je n'y suis pas accoutumé.

CONTRE PERIANDRE.

**T**AUBRU, le pere des bons mots,  
 L'éternel ennemi des sots,  
 Où l'on vent les chevaux disoit à Periandre :  
 Monsieur, fuyez l'abord de tous ces Maquignons,  
 Assûrement les compagnons  
 Ne manqueront point de vous vendre.



D'ARIMANT,

ALYGDAMON.

**L**Agrandeur d'Arimant n'est pas chose commune,  
 De gloire, en un clin d'œil le voilà revêtu ;  
 D'un si prompt changement, Lygdamon, qu'en dis-  
 tu ?  
 Je dis que de la Fortune  
 C'est un nouvel impromptu.



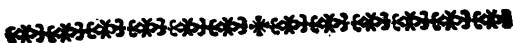
D'ISABELLE.

**J**EPOUSEROIS bien Isabelle,  
 Je trouve assez d'attraits en elle,  
 Sa gentillesse m'a vaincu ;

O 2

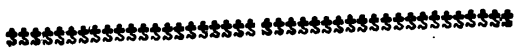
Mais

Mais autant que j'aime la Belle,  
Autant je hais d'être cocu.



## D U B A L.

DANS le Bal les sens se débauchent,  
C'est-là que les Cocus s'ébauchent.



## I N S A T I A B I L I T É.

DANS les biens que l'homme entasse,  
Qu'il fait peu se mesurer !  
Il semble qu'il n'en amasse  
Qu'à dessein d'en désirer.



## D'UN MEDECIN POETE.

Roc, Medecin peu docte, & Poète savant,  
Fait des Epitaphes souvent,  
Où des morts il conte l'histoire:  
Les maux que fit un Art, l'autre Art fait les guerir;  
Roc Poète fait vivre au Temple de Memoire  
Ceux que Roc Medecin vient de faire mourir.

DE

## DE LISE.

**C**EST pour m'attraper, dites-vous,  
 Que Life me fait les yeux doux,  
 Et me dit de belles paroles.  
 Vous pourriez bien vous y tromper.  
 C'est pour attraper mes pistoles,  
 Bien plutôt que pour m'attraper.

\*\*\*\*\*

## D'UN COCQ.

**C**E Cocq , qui faisoit tant de bruit ,  
 Pendant le jour , pendant la nuit ,  
 Et qui scandalisoit tout nôtre voisinage ;  
 On l'a tué ce Cocq , nous ne le verrons plus ;  
 Sans cesse l'importun chantoit en son ramage ,  
 Que de cocus ! que de cocus !

\*\*\*\*\*

## D'UN BEL ENFANT.

**S'**IL est beau le fils de Climéne ,  
 Quoi qu'elle ait un homme assez laid ,  
 Cela n'a rien qui me surprenne ;  
 Son Page est un garçon bien fait.

## C O N S E I L.

**J** A M A I S ne nous plaignons des sacrez Potentats;  
 Telles que soient leurs mœurs , tels que soient  
 leurs Etats :

S'ils font justes , pourquoi s'en plaindre ?

S'il est vrai qu'ils ne le soient pas ,

Nous devons nous taire , & les craindre.

\*\*\*\*\*

## D E S A S E R V A N T E.

**Q** U A N D ma servante est au marché,  
 Pour avoir à bon compte elle prend de la peine ;

Mais que m'importe qu'elle en prenne ?

Quand elle est au logis , rien n'est à bon marché.

\*\*\*\*\*

## D E S P R O C U R E U R S.

**Q** U A V E C les Procureurs ( j'en excepte un de  
 tous )

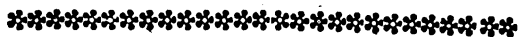
Le Plaideur souffre un grand martyre !

Des serpens , des lions , des tygres , & des loups ,

Sans doute il recevrait des traitemens plus doux :

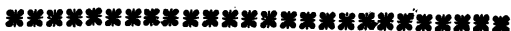
Mais

Mais arrêtez-vous , ma Satyre ;  
Pour la première fois il ne faut pas tout dire.



## DE QUELQUES RECEVEURS.

**D**E ces gros Receveurs qu'un seul jour voit  
venir ;  
Et qui du bien d'autrui leurs maisons entretiennent ,  
N'allez pas dire qu'ils le prennent ;  
Ils ne font que le retenir.



## DU MONDE.

**L**E monde est le Docteur qui me fait mes leçons ;  
Il en fait bien plus qu'un Livre ,  
Et c'est à voir ses façons  
Qu'avecque les vivans on doit apprendre à vivre.



## SUR LA MORT DU COMTE NICOLAS DE SERIN.

**Q**UELLE inhumanité ! quel caprice du fort !  
SERIN, l'effroi du Turc, SERIN notre support,  
O 4 Blef-

Blessé par un Sanglier gît à plat sur la terre.  
 Il fit, toujours vainqueur, des exploits infinis ;  
 Et, dans le simple ébat d'une image de guerre ;  
 Ce Mars de nos jours tombe, & meurt comme  
 Adonis,

\*\*\*\*\*

**SUR UN RAMAS DE VERS  
 EN FAVEUR D'UN GRAND.**

**A ALCIDON.**

**S**UR le Parnasse on assemble  
 D'un fameux Courtisan les Eloges divers ;  
 Et tu veux, Alcidon, savoir ce qu'il m'en semble,  
 Jamais on ne vit ensemble  
 Tant de mensonges en vers.

\*\*\*\*\*

**L'EXCES DES MEDECINS NUISIBLE.**

**A GILLET.**

**V**OTRE précieuse personne  
 A quatre Medecins aujourd'hui s'abandonne,  
 Et suit aveuglement leur sentiment venal.

Gil-



Gillet, mon amitié veut que je vous le die,  
 Quatre Medecins font un mal  
 Plus grand que vôtre maladie.

\*\*\*\*\*

## QUE SES PENSE'ES

Se trouvent par fois chez les Anciens.

SOUVENT, par un secret destin,  
 Un vieil Auteur, Grec, ou Latin,  
 A produit, me dit-on, ce que ma Muse avance,  
 Hé bien ! s'il est vrai, patience :  
 Je serois bien fâché d'avoir dit avant lui  
 Ce qu'elle m'inspire aujourd'hui.

\*\*\*\*\*

## A DAMON.

LA faim pressoit ta femme, elle a dîné sans toi<sup>3</sup>  
 Damon, je n'y voi pas de quoi  
 Gronder comme tu fais, & faire tant de gloses.  
 Dîner sans son Epoux, est-ce un si grand péché ?  
 Ta femme a fait sans toi de plus étranges choses,  
 Dont tu ne t'es pas tant fâché.

AUX

## AUX POETES

Après un reculement de trois mois  
de leurs pensions.

**A**PPPELLEZ les Jeux , & les Ris ,  
Poëtes, déformais lotiez vos destinées ,  
De quinze mois entiers on vous fait des années;  
C'est vous donner le parisis.



## LES MARCHANDS.

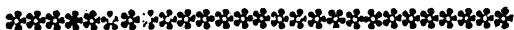
**C**HACUN fait son affaire , & comme il doit s'y  
prendre ;  
Tels vendent en boutique , & tels en magasins :  
Et tel pourroit ne pas l'entendre ,  
Qui dit , qu'être Marchand c'est un peu trop des-  
cendre :  
Messieurs , n'en faisons pas les fins ;  
Tout le monde est Marchand , toute chose est à  
vendre.



## INCERTITUDE.

**E**CRIRE est un étrange emploi ;  
L'un blâme ce qui vient de moi ,

Ce que je fais l'autre l'admire :  
Fais-je bien , fais-je mal d'écrire ?



## LES BEAUX YEUX

A OLYMPE.

**C**Es beaux Yeux , les plus beaux qu'ait formez  
la Nature ,  
Ces Astres dont l'aspect fait nos maux, & nos biens,  
Ces Globes armez d'une flâme si pure ,  
Olympe , ces beaux Yeux , ce ne sont pas les tiens.



## CONTRE LISE.

**V**OUS dites que pour moi vous craignez les  
filoux ;  
Et que je dois les craindre , étant si tard chez vous :  
Mais , entre vous , & moi , Lise , à quoi bon de  
feindre ?

Ces propos affectez sont vains ;  
Un homme a-t-il plus rien à craindre  
Quand il a passé par vos mains ?

## A P H I L I S.

V O T R E Mere est en grand courroux ,  
 Et dit par tout qu'avecque vous  
 Je trame une intrigue amoureuse.  
 Philis , prenez le bon parti ;  
 La chose seroit bien honteuse  
 Que vôtre Mere en eût menti.

\*\*\*\*\*

## A C A L I S T E.

Sur ce qu'elle brûla des Vers de l'Auteur.

T R O P injurieuse Caliste ,  
 De grace , répondez un peu ;  
 Quand vous mîtes mes Vers au feu ,  
 Y mîtes-vous mon Amathiste ?

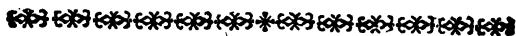
\*\*\*\*\*

## C O N T R E L I S E.

L 'A M O U R en vain lança des traits  
 Contre Life pleine d'attraits ,  
 Et plus inhumaine qu'une Ourse.  
 Toujours Life s'en défendit ;

Mais,

Mais , quand il fit voir une bourse ,  
A cet arme elle se rendit.



## A I S A B E L L E.

**Q**UAND vôtre Mere vous querelle ,  
Allez , infame , vous dit-elle ;  
Vous ne valûtes jamais rien.  
Sa maniere est un peu cruelle ;  
Mais laissez la dire , Ifabelle ,  
Elle est mere , & vous connoît bien.



## A M O U R L I B R E.

**C**ALISTE , il est vrai qu'autrefois  
Amour , par ta beauté , me rangea sous ses loix ,  
Il est vrai que long-temps je lui fus tributaire.  
Par ta même beauté je suis encore à lui ;  
Mais sous ses Etendars si je sers aujourd'hui ,  
Caliste , j'y sers volontaire.

## A D O R I N D E.

**D**A N S le piège amoureux que vous m'avez  
fû tendre ,

Dorinde , j'apperçois que mon cœur est surpris.

Ah ! qu'il est facile de prendre

Un cœur qu'autrefois on a pris.



## A G A U C H E R.

**Q** U E L Q U ' U N , presque sans vous toucher ,  
Vous a votre bourse ravie ,

Et vous pensez qu'il n'ait envie

Que de vous la faire chercher.

Vous pourriez sans doute , Gaucher ,

La chercher toute votre vie.



## A C A R I T E.

**J** E ne sai si chez vous Amour regne en Vain-  
queur ,

Et si son feu vous brûle , agréable Carite ;

Mais s'il ne brûle votre cœur ,

Il fait bouillir votre marmite.

S U R

# SUR LE REMBOURSEMENT DES RENTES.

**D**E nos rentes , pour nos péchez ,  
Si les quartiers sont retranchez ,  
Pourquoi s'en émouvoir la bile ?  
Nous n'aurons qu'à changer de lieu ;  
Nous allons à l'Hôtel de Ville ,  
Et nous irons à l'Hôtel-Dieu.



## A LA BOUCHE D'ISMENE.

**R**ETIREZ-MOI d'une peine  
Où je suis depuis long-temps ;  
Dites-moi , bouche d'Ismene ,  
En quel endroit sont vos dents ?



## DES AMIS DU TEMPS.

**A** Faire des amis , Fausste est peu négligent ,  
Il caresse , il oblige , il est franc , il déferè ;  
Et si Fausste n'en a guere ,  
C'est qu'il n'a guere d'argent.

D'UN

## D'UN SOT.

QU'IL est présomptueux l'ignorant Dorilas,  
 Et qu'il a de vent dans la tête !  
 Mais il est heureux d'être bête ;  
 Puisqu'à force de l'être , il croit ne l'être pas.

\*\*\*\*\*

## A UN MAUVAIS RENDEUR.

CHANGE-MOI ce mot de prêter ,  
 Autrement ce n'est point traiter  
 De galant homme à galant homme ;  
 Nomme les choses par leur nom ,  
 Lors que tu reçois une somme  
 Ce n'est plus un prêt , c'est un don.

\*\*\*\*\*

## DES VERS.

LE Monde, en tous les Arts, s'est assez contenté  
 De voir la mediocrité ;  
 Mais en Vers quiconque y travaille ,  
 S'il ne fait qu'on l'admire, il ne fait rien qui vaille.

D'UN



## D'UN LIVRE SERIEUX.

**D** A M O N fait vendre ses Ouvrages ,  
 Qui ne sont faits que pour les sages ;  
 Tout en est beau , tout en est grand ;  
 Mais je plains celui qui les vend.

\*\*\*\*\*

## DE SES OUVRAGES.

**P** O U R l'estime , & pour le crédit ,  
 Qu'auront mes Vers , qu'aura ma Prose ,  
 Sur le Public je m'en repose ,  
 Et m'y soumets sans contredit.  
 Je dirai pourtant . . . mais je n'ose ,  
 La pudeur tient ma bouche close ,  
 Ce qu'on en diroit m'interdit ;  
 Mais le voici , quoi qu'on en glose ,  
 Mes Ecrits valent quelque chose ,  
 Puisque Timandre me l'a dit.

\*\*\*\*\*

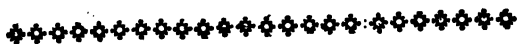
## A UN MAUVAIS PAYEUR.

**V** O U S rendez fort soigneusement  
 Une visite , un compliment ,  
*Tom. I.*

P

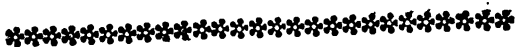
Une

Une grâce qu'on vous a faite ;  
 Vous rendez tout , Maître Clement ,  
 Excepté l'argent qu'on vous prête.



## LA GOUTE D'HYLAS.

**D**Es maux que tu lui fais Hylas se désespere ,  
 Et tous ses heritiers , dans une autre misere ,  
     Souffrent grandement aujourd'hui.  
 Le pain est rare entre eux , pour du vin pas la goutte :  
     A la fin , prens pitié , trop inhumaine goutte ,  
     De ses heritiers , & de lui.



## A UN BARBIER.

**Q**UAND je dis que tu mas coupé ,  
 Tu dis que je me suis trompé ,  
 Et qu'il ne faut pas que je craigne ;  
 C'est donc ma serviette qui saigne.



DU CHEV. D'ACEILLY. 215

EN FAVEUR D'UNE DAME ILLUSTRE

Fort sujette à rougir , & à qui on en  
faisoit là guerre.

*Demande.*

**I**RIS , d'où viennent vos surprises ?  
A toute heure vous rougissez.

*Réponse.*

Ne le voyez-vous pas assez  
Que je rougis de vos sottises ?

\*\*\*\*\*

A UN MÉDECIN IGNORANT.

**O**RONTE est bien malade , il t'a défobligé ;  
Fausse , va le traiter , tu feras bien vangé.

\*\*\*\*\*

LE POËTE RIDICULE ,  
OU LES BOUTS-RÎMEZ.

**V**OIL A le plus grand des Poëtes ;  
Des Vers , dans un seul jour , il en a fait huit cens.

P 2

Du

Du moins les Rimes en sont faites ;  
Il n'y faut qu'ajouter la mesure, & le sens.

\*\*\*\*\*

## D'ALCANDRE ENRHUMÉ.

**F**ORT pressé de solliciter  
J'allai pour voir Alcandre au lieu de sa demeure ,  
Et le prier que pour une heure  
Il voulut son Carosse au besoin me prêter.  
Alors, d'une voix arrogante ,  
Monfieur est enrhumé, me dit une Servante ,  
On ne le voit point aujourd'hui.  
Je lui demandois son Carosse ,  
Répondis-je à la vieille roffe ,  
Peut-être qu'il n'est pas enrhumé comme lui.

\*\*\*\*\*

## D U B A L.

**Q**UE parmi nos bals dissolus  
L'honnêteté souffre d'outrage !  
Qu'il s'y perdrait de pucelages  
Si les desirs en étoient crus.

D'I-

## D'ISABELLE.

**L**ORS qu'il va quelques insolens  
 En visite chez Isabelle,  
 Impunément ils parlent d'elle,  
 Et de toutes sortes de gens ;  
 Ils savent fort bien que la Belle  
 Ne leur montrera point les dens.

\*\*\*\*\*

## DERNIER A DIEU A L'AMOUR.

**M**ON cœur, c'est trop souffrir dans la captivité,  
 Déformais il faut prendre une plus douce vie,  
 Le favorable Ciel te rend ta liberté  
 Qui demeura cinq ans dans les fers de Sylvie,  
 Mais toujours souviens-toi qu'après cette beauté  
 Il n'est plus de beauté digne d'être servie.

\*\*\*\*\*

## LE PORTRAIT D'ISABELLE.

A DAPHNIS.

**D**A P H N I S , puisque tu veux le Portrait  
 d'Isabelle ,

En deux mots, le voici dans la naïveté :  
 C'est une assez laide beauté,  
 C'est une laideur assez belle.

\*\*\*\*\*

## DE LA MORT.

**Q**U'A la mort un homme est à plaindre,  
 Qu'il va faire un dangereux pas,  
 Et que justement on doit craindre  
 Pour celui qui ne la craint pas !

\*\*\*\*\*

## L'Y V R O G N E.

**E**S-T-IL rien d'égal aux bouteilles ?  
 Est-il rien de si beau que nos trognes vermeilles ?  
 Toujours, comme un Printemps, on nous voit  
 boutonner.  
 Que peut la Pauvreté nous faire entre les brindes ?  
 Ces rubis que Bacchus alloit querir aux Indes  
 Nous viennent jusques sur le nez.

## DE L'ARGENT.

**L'**ARGENT chez les Mortels est le Souverain  
Bien,  
C'est par lui qu'on arrive au but qu'on se propose ;  
Avec un peu d'argent un homme est quelque chose.  
Un homme sans argent est un peu moins que rien.



## DE RAGONDE.

**L**A bonne femme Ragonde  
Partiroit sans nul souci  
Pour aller en l'autre monde ;  
Mais on boit en celui-ci.



## A V I S.

**S'**IL est vrai qu'aujourd'hui l'infortune vous  
presse,  
Après qu'assez long-tems le bonheur vous suivit ;  
Pour faire désormais que vôtre douleur cesse,  
Oubliez ce qu'on vous ravit ,  
Et regardez ce qu'on vous laisse.

## A UN ARRACHEUR DE DENTS.

**M**AÎTRE Arracheur de Dents, cherche ailleurs  
ta fortune ,  
Après de Licoriston Art est sans pouvoir ;  
Y fusſes-tu dix ans , tu n'en aurois pas une ;  
Pour s'en faire tirer il faudroit en avoir.



## MAL DE LA PRESOMPTION.

**E**TRE fort ignorant , ou fort préſomptueux ,  
Je ſai fort bien lequel des deux  
Auroit chez moi la préférence.  
Toujours pour le premier j'eus moins d'aversion ,  
Je vois moins faillir l'Ignorance  
Que faillir la Préſomption.



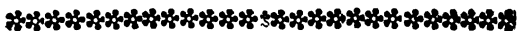
## SUR LA MORT D'UN PUISSANT ECCLESIASTIQUE.

**J**E ſai bien qu'un homme d'Egliſe ,  
Qu'on redoutoit fort en ce lieu ,  
Vient de rendre ſon ame à Dieu :  
Mais je ne ſai ſi Dieu l'a priſe.



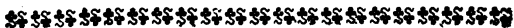
# A UNE DAME.

C E n'est point la peur d'un jaloux  
 Qui m'empêche d'aller chez vous :  
 Je sai qu'on y rit , qu'on y baise :  
 Si je m'abstiens de vous y voir ,  
 C'est que je crains d'y recevoir  
 Quelque plaisir qui me déplaîse.



## LA VRAIE FINESSE.

L E Trompeur se trompe à la fin ,  
 On s'égare souvent , en cherchant des adresses ;  
 Et j'estime que le plus fin  
 Est celui qui bannit l'usage des Finesses.



## CONTRE BELISE.

*Son Mari parle.*

S ANS nous dire jamais le lieu ,  
 Tu nous dis , je vais servir Dieu ,  
 Et seul tu t'en vas bien loin vers une Eglise.  
 Prends ta fille avec toi , j'en serai fort ravi ;  
 Quand

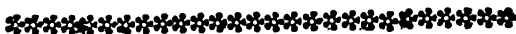
Quand deux le serviront assûre toi , Belise ,  
 Qu'il n'en fera que mieux servi.



## V A N I T É

### DE PLUSIEURS RICHES.

C E Comte est mon proche parent ,  
 Et je ne fus point de sa Noce.  
 Nous n'avons aucun différent ;  
 Mais quoi ! je n'ai pas le Carosse



## D E P A U L.

P A U L, qui nous cite à tout moment  
 Quelque passage , ou quelque Histoire ,  
 Nous fait paroître sa memoire ,  
 Et nous cache son jugement.



## LE G E O M E T T R E.

L 'H O M M E à l'égard de soi n'est-il pas misé-  
 rable ?

Et

Et son fort n'est-il pas un fort à déplorer ?  
 Il mesure le tour de la Terre habitable ,  
 Et, tout petit qu'il est , ne peut se mesurer.



## D'UN HYPOCRITE.

QUE sur gages , & sur promesses ,  
 Cosme secrettement prête à gros intérêt ,  
 De tout côté le bruit en est :  
 Cependant tous les jours Cosme entend quatre  
 Messes.



## DES DENTS DE MACETTE.

VOUS étonnez-vous que Macette  
 Ait si bien conservé ses Dents ?  
 Elles sont la plupart du temps ,  
 Dans un paquet en la cassette.

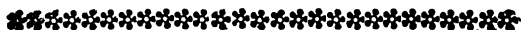


## A UNE LAIDE BELLE-VOIX.

VOTRE voix si juste , & si belle ,  
 Me vient dire , aimez Isabelle ;

Tout

Tout le reste en vous sans appas  
 Me vient dire : Ne l'aimez pas.



## D'UN AVOCAT.

**N**E vous fiez nullement  
 En cet Avocat célèbre ;  
 Je vous assure qu'il ment  
 Plus serré qu'un Compliment :  
 Et qu'une Oraison funebre.



## D'ISABEAU.

**O**N dit que la beauté de la jeune Isabeau  
 N'est qu'une éternelle imposture,  
 Et qu'une illusion qui vient de la peinture ;  
 Mais qu'importe à nos sens si ce qu'ils trouvent  
     beau  
 Vient de l'Art, ou de la Nature.

SUR CE QU'ON DIT A L'AUTEUR

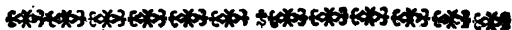
Que sa pensée étoit tirée d'un autre.

**D**E la pointe d'un Madrigal  
 Qu'on trouvoit n'être point trop mal  
 Un Savant me vint dire, elle est dans Athenée;  
 J'en suis, ajouta-t-il, un fidelle témoin:  
 Bon Dieu! repris-je alors, à peine est-elle née,  
 A-t-elle été déjà si loin?



## SUR UN PAREIL SUJET.

**D**IS-JE quelque chose assez belle,  
 L'Antiquité, toute en cervelle,  
 Me dit, je l'ai dite avant toi.  
 C'est une plaisante Donzelle;  
 Que ne venoit-elle après moi,  
 J'aurois dit la chose avant elle?



## LE VERRIER.

**E**ST-IL rien de si beau, que l'Art dont je me  
 mêle?

Ses Ouvrages charment les yeux ;  
 Mais ce qui dans ce monde est le plus précieux  
 Est d'ordinaire le plus frêle.



## SECRÈTE DÉCLARATION D'AMOUR.

**S**A N s connoître mon mal , adorable Climene ,  
 Je contoïs à Lucelle , & le trouble , & la peine ,  
 Que vos yeux à mon cœur depuis peu font sentir.  
 Vous êtes dans ses fers , vous l'aimez , me dit elle.  
 Climéne , voilà tout ; vous connoîtiez Lucelle ,  
 On ne peut la tromper , elle ne peut mentir.



## D'UNE MÉMOIRE FÉCONDE, Et d'un Esprit stérile.

**L** U c par mille beaux traits , dans la mémoire  
 est riche ,  
 Voudroit seul , en tous lieux , fournir à l'entretien :  
 Il peut bien n'en être pas chiche ,  
 Tout cela ne lui coûte rien.

SUR

SUR  
UN LIVRE NOUVEAU  
DE RAPSONDES.

A Cent particuliers ce qu'Erafte ofa prendre,  
Au Public il vient de le rendre.

\*\*\*\*\*

A DAMON.

Pour cent écus d'emprunt vous m'offrez un  
tableau ,

Qui , felon vôtve dire , eft extrêmement beau ,

Et le chef-d'œuvre d'un grand Maître :

Damon , fur le rapport que m'en ont fait mes yeux ,

Qui , doivent en tableaux affez bien fe connaître ;

Il eft bon , mais l'argent vaut mieux.

\*\*\*\*\*

D'UNE DAME

DE BISCAYE.

LA femme d'un vieux Comte Bafque ,  
Pour cacher à nos yeux fon teint roux , & brûlé ,  
A toujours fur le front un vieux mafque colé ;

Il lui faudroit encore un masque  
Pour cacher son masque pelé.



SUR LA MORT  
D'UN VIEUX POÈTE.

**N**E dis plus que la faim fasse mourir les gens ,  
Un Poète a vécu plus de quatre-vingt ans.



SUR UN LIVRE  
DE RAPSODIES.

**D**Es Ouvrages d'autrui quand on fait un Ou-  
vrage ,  
Et qu'aux yeux du Public on vient à l'étaler ,  
A proprement parler ,  
Cette façon d'agir n'est pas un brigandage ;  
Aux Auteurs prendre ainsi ce n'est point les voler ,  
C'est les renouveler.

D'UN



D'UN JEUNE SUFFISANT.

**P**OUR la vapeur qui lui monte au cerveau,  
 Au lait de vache on a mis Colombeau;  
 Il en a honte, & le badin s'en cache :  
 Mais il a tort, & je veux bien qu'il sache  
 Qu'il n'est rien tel pour la santé d'un veau.



A UN RICHE IMPERTINENT.

**P**ARCE qu'un fort grand bien s'est venu joindre  
 au vôtre,  
 A peine à nos discours répondez-vous un mot.  
 Quand on est plus riche qu'un autre  
 A-t-on droit d'en être plus sot ?



DE DAPHNIS.

**D**APHNIS a du mérite, & de la qualité ;  
 Mais son revenu bien compté  
 Ne composeroit pas une fort grande somme.  
 Avec ce qu'il possède il subsiste pourtant ;  
 Mais, pour tenir rang d'honnête homme,  
 Il faudroit que Daphnis en eût encore autant.

## CONTRE ALCIDAMAS.

**A** V E c un grand plaisir j'apprêtai ma Satire,  
 Et contre Alcidas je tirai plus d'un trait :  
 S'il se fût avisé d'être sage, & discret,  
 Il m'eût bien empêché ; je n'aurois sù qu'en dire.

\*\*\*\*\*

## A D A M O N.

**I** L est vrai , Damon , qu'elle est morte  
 Votre sœur que vous aimiez tant ;  
 Mais faut-il pour cela vous fâcher de la sorte ?  
 L'argent qui vous en vient vous l'aimez bien autant.

\*\*\*\*\*

## S E R V I C E S I N T E R E S S E Z.

**L** A presse est à servir Etienne,  
 Lui que chacun dernièrement  
 Haïssoit furieusement :  
 D'où croyez-vous que cela vienne ?  
 Etienne fait son Testament.

R E-

## REMARQUE.

**C**EUX qui souvent hors de saison  
 Parlent de leur bonne maison,  
 Pour l'ordinaire  
 Ce sont des gens qui par raison  
 Devroient s'en taire.

\*\*\*\*\*

## A DES DEVOTS INJUSTES.

**V**OTRE regle est étroite, & dans la Charité,  
 Vous avez cependant la conscience large;  
 Quand je demande très bien que vous m'avez été,  
 Chacun de vous à part me dit pour sa décharge:  
 Mon Frere, c'est un fait de la Communauté.

~~~~~

## DE LYCANDRE.

**L**ORS qu'on me rapporta que, sur les fleurs de lys,  
 Lycandre avoit paru pompeusement assis  
 Au banc des Conseillers, comme un grand per-  
 sonnage;  
 Des gens qui l'assuroient je me mis à railler.

Ayant crû bonnement qu'il falloit être sage ,  
Où le paroître au moins , pour être Conseiller.

\*\*\*\*\*

## A DES ASTROLOGUES.

**P** L u s que vous , ô vains Interpretes  
Des influences des Planetes ,  
Je suis savant à deviner ,  
Malgré vos pratiques secretes ,  
Je devine assez que vous êtes  
Des gens qui cherchez à dîner.

\*\*\*\*\*

## SUR L'ETYMOLOGIE DU MOT ITALIEN *Alfana*,

Que quelques Savans font venir du mot  
*Equus* Latin.

**O** U i , je vai contre vous parier mille écus ,  
Que je vous prouverai qu'*Alfana* vient d'*E-*  
*quus* ,

Quoiqu'il ait bien changé le nom de sa famille.  
Ainsi vient un Louis d'un Lys mis au Billon ;

C'est ainsi qu'un papillon  
Est venu d'une chenille.

CON-

## CONTRE UN MAUVAIS JUGE.

UN jour que je dînois au Fauxbourg Saint Germain ,  
 Certain Juge me dît , en me tirant la main ,  
 Lavez donc , qu'est-ce que vous faites ?  
 Et je lui répondis soudain ;  
 Lavez , Monsieur , j'ai les mains nettes ;

\*\*\*\*\*

## CONTRE CALISTE.

POUR peu qu'à vos raisons aujourd'hui l'on  
 résiste ,  
 Vous mordez bien serré les gens ;  
 Où Diable , outrageuse Caliste ,  
 Depuis deux , ou trois jours avez-vous pris des  
 dents ?

\*\*\*\*\*

## DE MARTIN..

DE Martin l'autre jour Macette me parla ,  
 Et me dît que cet homme étoit un bon Poëte ;  
 Cela se peut , dis-je à Macette ;  
 Il est assez fou pour cela.

## A L'AUTEUR D'UN MECHANT LIVRE.

**V**ous Imprimeurs en font à la dernière page,  
Et pour goûter, dit-on, les fruits de votre  
Ouvrage,

Vous souhaiteriez vivre aussi long-temps que lui  
Où, vous aurez cet avantage ;  
Cependant, si vous êtes sage,  
Confessez-vous dès-aujourd'hui.

\*\*\*\*\*

## D E P H I L I S.

**P**HILIS, de nos climats le plus bel ornement,  
Alloit voir les beautés d'un parterre charmant,

A la faveur d'un doux zephyre ;  
Des Roses, & des Lys, qui font mon amitié,  
Alors j'eus beaucoup de pitié ;

Et j'allai promptement leur dire :  
Eclipséz-vous, Roses, & Lys,  
Ou vous serez vaincus par le teint de Philis.

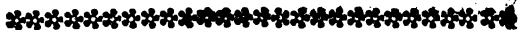
CHACUN SE RIT

DE SON COMPAGNON.

UN des plus grands plaisirs qui soient en ce bas monde,

C'est de voir qu'en son sens chaque personne abonde,

Chacun, de son côté, croit qu'un autre est un sot;  
Gillot se rit de Pierre, & Pierre de Gillot.



DE SYLVANDRE.

ET DE DAPHNIS.

SYLVANDRE, avec la fière mine,

Nous débite ce qu'il a prit;

Daphnis, dont la plume est plus fine,

Ne débite que ce qu'il fit:

Sylvandre a bien de la doctrine,

Et Daphnis a bien de l'esprit.



SUR LES MOEURS DU TEMPS.

QUAND j'observe tout mûrement

Je croi ne voir qu'aveuglement

Q 4

Ou

Ou violence , ou stratagême.  
 Ma foi , c'est pitié que de nous ;  
 Ou je suis un grand fou moi-même ,  
 Ou les autres sont de grands fous.



## A UNE DAME FORT HABILE

Aux Ouvrages des mains , & de l'esprit.

**J**E cherche de tous les côtez ,  
 Et voi peu qu'en rares beautez  
 Aujourd'hui l'Univers abonde ;  
 Mariez-vous donc , Isabeau ,  
 Merveille à nulle autre seconde ,  
 Vous ne faites rien que de beau.



## DECLARATION D'AMOUR.

**L**ORS qu'auprès de vous je soupire ,  
 Vous me demandez le sujet  
 Qui de mon Amour est l'objet ,  
 Et me pressez de vous le dire.  
 Charmante Beauté , le voici ;  
 Cet Objet n'est pas loin d'ici.

Mais



DU CHEV. D'ACEILLY

Mais devant vous j'ai tout à craindre ,  
Cet Objet qui fut m'enflamer ....  
Ah ! que mon Amour est à plaindre ,  
Il veut , & n'ose vous nommer.

\*\*\*\*\*

AMOUR PEU CERTAINE.

**V**OTRE Amour , charmante Isabelle ,  
Doit être une Amour éternelle ,  
Vous me l'avez bien protesté.  
Mais , obligez-moi , que j'apprenne  
A quel jour de cette semaine  
Finira cette éternité.

\*\*\*\*\*

POUR MADEMOISELLE DU PREY.

**A** VANT que de venir ici ,  
Je sai qu'Amynte que voici  
Est bien faite , est savante , est bonne ;  
Et qu'elle oblige librement  
De tout ce que le Ciel lui donne ,  
Un ami , qui n'est pas Amant.

D'UN

## D'UN ENVIEUX.

S'IL voit des gens aujourd'hui  
 Plus confiderez que lui  
 Aux chagrins il s'abandonne :  
 Il faut lui faire savoir  
 Que, s'il se fâche d'en voir,  
 Il ne doit plus voir personne.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## PEU DE FRUIT

## DES PREDICATIONS.

EN prêchant ici le Carême  
 Le Pere Claude a fait grand bruit,  
 Je ne dis pas que pour le fruit  
 Le Pere Claude ait fait de même.  
 Pour le bien dire il faudroit voir  
 Ce que sa quête a pû valoir.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## SUR LE PORTRAIT D'ALIX.

QUAND la perfide Alix, pour qui j'ai l'ame en  
 feu,  
 Me fit voir son Portrait, que j'aurois pris pour elle,  
 Après

Après un long soupir , je dis à la cruelle :

O que le Portrait est fidelle ;

Et que l'Original. l'est peu !

\*\*\*\*\*

## A L'AUTEUR

### D'UN MECHANT LIVRE.

L'UNIVERS t'a fâché , sans doute , en quelque chose ,

Puisque tu lui donnes ta Prose ;

Mais quel mal t'a fait l'Univers ,

Pour t'obliger encore à lui donner tes Vers !

\*\*\*\*\*

## CONTRE MARTIN.

MARTIN nous a donné son Ouvrage Latin ,  
Et nous donnons au Diable, & l'Ouvrage , &  
Martin.

\*\*\*\*\*

## DECLARATION D'AMOUR.

Vous me dites vint fois le jour ,

Timandre , nommez-moi l'Objet de vôtre Amour ;

Est-ce une telle ? Est-ce une telle ?

Je

Je ne vous dis pas oui , je ne vous dis point non ;  
 Mais , si vous ignorez le nom de cette Belle ,  
 Vous ne savez pas. votre nom.



## LE VALET D'UN POETE.

**J'**A i servi des Maîtres divers ,  
 Et le dernier de tous fut un Faiseur de Vers ,  
 Qui n'a pas à mon gré la cervelle bien-faite.  
 Vous demandez pourquoi je le quitte aujourd'hui  
 Si j'eusse été long-temps avec ce Poète ,  
 Il m'eut rendu fou comme lui.



## DE LA JUSTICE.

**C**ONSTAMMENT la Justice a toujours la ba-  
 lance ,  
 Et c'est la même qu'autrefois ;  
 Mais , prenez-y bien garde , & vous verrez qu'en  
 France  
 Elle n'a pas le même poids.

Contre ceux qui ne s'appliquent qu'aux  
choses du vieux temps.

C'EST un plaisir second  
De voir comme des gens le caprice est extrême ;  
Tel fait tout de Pharamond ,  
Et ne fait rien du tout de Louïs quatorzième.

\*\*\*\*\*

## D'UN RAPSODISTE.

L'AUTRE jour , que sur le Parnasse  
Les Vers étoient en grand crédit ,  
Le Poète Claude vendit  
De certains vieux lambeaux d'Horace ,  
Et s'en fit faire un bon habit.

\*\*\*\*\*

## D'UN CERTAIN ABBÉ.

IL n'est de moi que trop connu  
Ce jeune Abbé court , & menu ;  
De-là vient que je le méprise ;  
N'étoit son ample revenu  
Il ne seroit qu'un rat d'Eglise.

CON:

## CONTRE LA VANITE'.

**J'**AI pour la Vanité des mépris furieux ,  
 Fut-elle dans l'esprit des Dieux ;  
 Et je lui dis par-tout , en haute , ou basse notte ;  
 Allez , vous n'êtes qu'une sottise.



A UNE DAME ROUSSE.  
 SUR SON PORTRAIT.

**B**IEN plus qu'à vôtre Pere ,  
 Bien plus qu'à vôtre Mere ,  
 Au Peintre vous avez de l'obligation ;  
 Ces gens , qui vous aimoient d'une Amour sans se-  
 conde ,  
 Avecque tout l'exces de leur affection ,  
 Ne vous firent pas blonde.



A MONSIEUR  
 CHAPELAIN.

**D**E vous , certaines gens , par quelques parodies  
 Des plus fameuses Comedies ,  
 Veu-

DU CHEV. D'ACEILLY. 243

Veulent rire, & n'ont pas dequoi.

Riez-vous de tout, sans rien dire ;

Vous qui, par les biens-faits d'un équitable Roi,

Avez tout de bon dequoi rire.

\*\*\*\*\*

A UN JALOUX SANS RAISON.

**L**A Charité, dont vôtre femme abonde,  
Sans fondement vous a rendu jaloux ;

Elle peut-être entièrement à vous

Quand la Vertu la donne à tout le monde.

\*\*\*\*\*

JU G E M E N T.

**D'**HYLAS, qui fort présentement,  
Life, tu veux savoir quel est mon sentiment,  
Toi qu'il vient d'étourdir d'un annuyeux langage.  
Cet homme, qui reprend les gens à chaque mot,  
Peut-être qu'en Latin c'est un grand Personnage.  
Mais en François c'est un grand sot.

DIS-

## DISGRACE DES NECESSITEUX.

**S**I Philis ne te fait un accueil obligeant ,  
 Si ton entretien l'importune ,  
 N'en blâme point Philis , blâmes-en la fortune ;  
 Que Diable n'as-tu de l'argent ?



## DE L' A R G E N T.

**L'**O N court à l'argent aujourd'hui ;  
 Constamment pour l'amour de lui  
 Il n'est rien que l'on n'abandonne :  
 Tout le monde en est à ce point ;  
 Ceux même qui n'en touchent point  
 Sont ravis quand on leur en donne.



## D' A M A R A N T E.

**S**U R le prochain si quelqu'un touche,  
 Vous diriez qu'Amarante , avec sa froide humeur,  
 N'en rit pas comme une autre , & qu'elle est une  
 fouche :

Pour épargner sa grande bouche  
 Elle en rit en son petit cœur.

Sur



Sur ce qu'il ne prend rien à l'Antiquité.

J E n'ai pas fait une Epigrame  
 Que l'Antiquité la reclame,  
 Et me dit d'une fiere voix ;  
 Mon ami, c'est la vieille game,  
 Pour celle-là tu me la dois.  
 Elle a menti la bonne femme ;  
 Ce n'est pas la premiere fois.



A M. D. P.

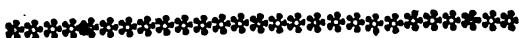
A P R E's avoir bien consulté  
 Ce qu'il faut pour vôtre santé ;  
 Où vôtre petit fonds s'épargne ;  
 J'aimerois mieux en verité  
 Une Ordonnance de l'Epargne  
 Que douze de la Faculté.



DE FRERE NICAISE.

S'IL craint la mort le Frere Nicaise,  
 Ce n'est pas que dans ces bas lieux

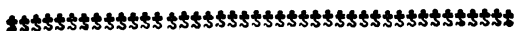
Il soit grandement à son aise ;  
C'est qu'il craint de n'être pas mieux.



## A U N E D A M E ,

Soupçonnée d'avoir les deux Sexes.

**S** I je vous redoute , Belise ,  
C'est qu'un seul contre deux seroit bien empêché ,  
Et qu'il est un grand bruit que sous vôtre chemise  
Avec vous un homme est caché.



## D E L A P O S T E R I T É ' .

**J** E ne dois pas avoir pour la Posterité  
Beaucoup de bonne volonté ,  
A bon droit contre elle je gronde ,  
Je suis pleinement averti  
Qu'elle prétend venir au monde ,  
Et n'y jamais entrer que je n'en sois sorti.

# CONTRE UN PRESOMPTUEUX.

**D**ANS la présomption, dont l'excès vous dévore,  
Hydaspe, jour & nuit, vous mettez v<sup>o</sup>tre soin  
Afin d'être connu du Couchant à l'Aurore :

De long-temps vous n'irez si loin ;  
On ne vous connoit pas encore  
Chez l'Epicier de v<sup>o</sup>tre coin.

\*\*\*\*\*

## DE MONSIEUR VERJUS.

**V**ERJUS triste nous dit qu'un pan de mur entier,  
En certaine maison qu'il a dans ce quartier,  
Tomboit à l'heure même, avec deux cheminées :  
Ta tristesse, lui dis-je, a de foibles raisons ;  
Je voudrois que des vents les fureurs mutinées  
En eussent fait tomber à cent de tes maisons.

\*\*\*\*\*

Sur le même sujet.

**V**ERJUS, que vous êtes heureux ;  
Il vous en est tombé, deux ou trois, une, ou deux :  
R 2      Quoi

Quoi que c'en soit, Verjus, loüez vos destinées,  
Il vous tombe des cheminées.

\*\*\*\*\*

## D' I R I S

### ET DE SON PORTRAIT.

**L**E visage d'Iris ne vous semble pas beau ;  
Vous n'avez donc pas bien regardé son tableau.

\*\*\*\*\*

## D' U N A V O C A T.

**U**N savant Avocat ; son nom je le veux taire ,  
Quand je lui parle d'une affaire  
Me dit toujours que j'ai mal fait.  
Si j'ai mal fait, ou non , ce n'est point là le fait ;  
Je demande ce qu'il faut faire.

\*\*\*\*\*

## LE B A I S E R

### DE R E N C O N T R E.

**L**'A U T R E jour j'eus le bien de saluer Selvage :  
D'abord je la baisai d'un côté du visage ,  
Et ;

Et, dans ce doux moment , je me sentis heureux.  
 Je la baisai de l'autre , & me sentis de même.  
 Yvre de ces douceurs , j'en cherchois un troisième:  
 Ah ! que j'eus de dépit de n'en trouver que deux.

\*\*\*\*\*

## D'UN PROCUREUR.

**G**RIFART le Procureur , a si bien fait son  
 conte ,  
 Qu'il loge en un Palais qui lui fut adjudgé ;  
 Mais il devroit avoir honte  
 De se voir si bien logé.

\*\*\*\*\*

## MALHEUR DES INCOMMODEZ.

**N**'A s-tu besoin d'aucune chose ?  
 D'aucun de tes amis la bourse ne t'est close.  
 Sait-on que tu veux emprunter ?  
 Pas un de tes amis n'a moyen de prêter.

## FACILITE' DE VERS.

**D**Es Madrigaux, sans que j'y pense,  
 Il m'en vient en grande abondance,  
 Des Sonnets il m'en vient aussi.  
 Juste Ciel ! que ma destinée  
 Seroit plaisante, & fortunée,  
 Si l'argent me venoit ainsi.

\*\*\*\*\*

PARALLELE DE L'ETRE ET DE  
L'ARGENT.

**V**Ous direz que des biens l'Etre est le plus  
 grand bien ;  
 Si c'est là votre avis, ce n'est point là le nôtre.  
 L'Etre fait qu'un homme est, l'Argent fait qu'il est  
 bien,  
 Et je suis fort trompé si l'un ne vaut bien l'autre.

\*\*\*\*\*

## IL AIME LA PAIX.

**N'**ALLEZ pas dire à ces fâcheux  
 Que j'écris quelquefois contre eux,  
 Avec bons, & méchants, je veux vivre en Apôtre  
 Et je prétends toujours, autant qu'il m'est permis,  
 Ne

Ne me faire point d'ennemis ,  
Ni dans ce monde , ni dans l'autre.



## DE PHORBAS.

**L** O R s qu'on entend dire à Phorbas ,  
Tous les jours pour rien je me bats ,  
Vous figurez-vous qu'on en tremble ?  
Qu'il se batte , si bon lui semble ,  
Pourvû qu'il ne nous batte pas.



## A UNE LAIDE BELLE-VOIX.

**D** O R I S E vous avez des charmes  
Qui pourront me forcer à vous rendre les armes ;  
Voulez-vous que mes sens par vous soient enchan-  
tez ?

Tournez-moi le dos , & chantez.



# D'UNE MUSICIENNE. EXCELLENTE, ET PEU BELLE.

**C**ETTE Petite Demoiselle  
Qui chante mieux que Philomele,  
Et qui devroit chanter à la Table des Rois,  
Voudroit que, lors qu'on parle d'elle,  
On dît tout court, c'est une Belle,  
Sans dire, comme on fait, c'est une Belle-voix.

\*\*\*\*\*

# A UN ASTROLOGUE ITALIEN.

**A**STROLOGUE d'Italie  
Vous me dites qu'en ma vie  
J'aurai d'étranges succès.  
Et, sans nulle Astrologie,  
Je vous dis que vous mourrez  
A l'Hôpital, ou bien près.

\*\*\*\*\*

# CONTRE IRIS.

**I**RIS se plaignoit du tourment  
Qu'elle avoit enduré dans son accouchement,  
Et

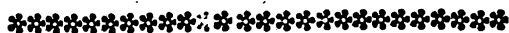


Et contre l'Hymen disoit rage.

L'Hymen n'avoit pas tort pourtant ?

Cette Belle favoit qu'avant son Mariage

Elle avoit bien souffert autant.



## A U N A V A R E.

**J**EAN , de l'air que tu vis , chaque jour défor-  
mais

Tu veux vivre pour une maille ;

Et la cuisine que tu fais

Tu peux la faire au lieu où l'on ferre la paille,



## D'UN FOU DE QUALITE'.

**Q**UE Lycidas fût mis aux petites maisons  
On n'a point voulu le permettre :

On a dit , pour réponse à toutes nos raisons ;

C'est un trop grand fou pour l'y mettre.

# SUR L'ETYMOLOGIE DU MOT ITALIEN,

*Alfana*,

Qu'un savant homme disoit venir du  
mot Latin *Equus*,

**Q**U'ON m'assûre qu'*Alfana*, vienne  
D'*Equus*, d'*Equa*, de chien, de chienne,  
Je ne m'en étonnerai pas.

Ainsi, dans les *Metamorphoses*,  
D'Euphorbus vient Pythagoras  
Par d'étranges metempsychoses.

~~~~~

## A I R I S.

**M'**AIMEZ-VOUS bien assurément,  
Me dit assez naïvement  
Iris, de mille attraits pourvûë;  
Je lui répondis seulement,  
Charmante Iris, je vous ai vûë.

~~~~~

## A U X P E C H E U R S.

**P**OURQUOI remettre tous les jours  
A quitter vos folles amours?

LA

La mesure peut-être pleine.  
Et c'est trop vous entretenir  
Dans une espérance incertaine  
D'un temps qui peut ne pas venir.



### FAVEURS HORS DE SAISON.

**L** Es Dames librement me disent , je vous aime ,  
Vous ne sauriez penser le déplaisir extrême  
Qu'au fond de l'ame j'en ressens.  
On ne me disoit pas de même  
Lorsque je n'avois que trente ans.



### A DENIS.

**Q**UAND tu lis tes Vers devant nous ,  
Pour montrer qu'ils sont forts , & doux ,  
Tu cherches des tons emphatiques.  
Fai toujours de même , Denis ,  
Par ces ruses que tu pratiques  
Tes Vers sont bons quand tu les lis.

## LE RIEN AVANTAGEUX.

**P**UISQUE des gens d'honneur la liberté s'engage  
 Envers ceux qui leur font du bien ,  
 Je puis dire à mon avantage  
 Qu'on me donne beaucoup en ne me donnant rien.

\*\*\*\*\*

## A UNE PERSONNE SANS MERITE.

**Q**UAND je n'ai rien dit de toi  
 Tu t'en fâches contre moi ,  
 Et sur cela je t'admire :  
 Si tu veux j'en parlerai ;  
 Dis-moi ce que j'en dois dire ,  
 Aussi-tôt je le dirai.

\*\*\*\*\*

## LE GRAND ZELE.

**O**N dit que le Turc vient ; & Messire Honoré  
 Pour armer contre lui vend Cure , & Prieuré ;  
 Son zele pour l'Eglise est un zele incroyable.  
 Il n'y garde point de milieu ,  
 Tout d'un coup il se donne au Diable ,  
 Dans le dessein de servir Dieu.

CON-

# CONTRARIETE' DE SENTIMENS.

## D'UN Madrigal

L'un dit du bien , l'autre du mal ;  
Nous ne savons où nous en sommes.  
Sur ce point ce que nous ferons ;  
Qu'on mette d'accord tous les hommes ,  
Nous les croirons.

\*\*\*\*\*

## D'UN COMTE.

DE ce Comte , qui toujours rit  
A chaque parole qu'on dit ,  
Avec raison nous pouvons dire  
Que c'est un Comte fait pour rire.

\*\*\*\*\*

## D'UN GRAND PARLEUR.

SANS doute Dame Ragonde  
En parle fort justement ,  
Quand elle dit que Clement

Fait

Fait un grand bruit dans le monde ;  
Il y parle incessamment.



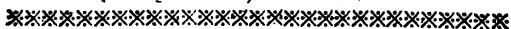
## LA FEMME FARDE'E.

**M**ARTIN, quand on lui dit que la Femme  
Isabeau

Tient de l'Art ce qu'elle a de beau,  
S'étonne peu de cette game.

En cela, répond-il, l'Art m'oblige d'autant ;  
Il me fait une belle Femme.

La Nature n'en fit pas tant.



Sur la troisième Reformation de l'Ordre  
de Saint Michel.

## POUR M. COLBERT.

**B**IEN-TÔT, nous allons voir des Chevaliers  
cassez,

Et chacun sollicite en cette grande affaire ;

Les parents, les amis y sont embarrassés ;

Les prières des miens pourroient ne pas déplaire ;

Mais, pourquoi voir un Commissaire ?

Colbert est juste, & c'est assez.

D'UN

## D'UN GENEALOGISTE.

**V** O U S desirez savoir par mes instructions  
 Si ce grand éplucheur de générations  
 Fait voir de la noblesse au sang qui l'a fait naître.  
 Comme à beaucoup de gens il en donne aujourd'hui,

Il seroit un pauvre Prêtre  
 S'il en retenoit pour lui.



## D'UN CURE' AFFLIGE DE LA PIERRE.

**L'** E V E Q U E Paulin visitoit  
 Un Curé que par fois la Pierre tourmentoit ;  
 Des choses , dit Paulin , que je vous ai tant dites .

En mes précédentes visites ,  
 Quel grand soin en avez-vous eu ?  
 Et , depuis qu'on ne vous a vû ,  
 Qu'avez-vous fait , Messire Pierre ?  
 Le Curé , sans être interdit ,  
 A son Evêque répondit ,  
 Monseigneur , j'ai fait une Pierre.

D'UN

## D'UN ABBÉ IGNORANT.

C'EST Abbé , qui d'ailleurs fait tout habilement ,  
 Dit son Breviaire lentement ,  
 Quand il s'avise de le dire ;  
 Mais , si ce bon Abbé vouloit apprendre à lire ,  
 Il l'auroit dit en un moment.

\*\*\*\*\*

## D'UN HOMME AVARE.

D'ORYLAS , quand la nuit nous rend l'ob-  
 scurité ,  
 En paroît toujours attristé ;  
 Mais ce n'est pas à cause d'elle :  
 C'est parce que le jour épargnoit sa chandelle.

\*\*\*\*\*

## A UN ESPRIT

Toujours inquiet de l'avenir.

PAR la grace du Ciel ils ne sont pas venus  
 Ces maux , dont vous craigniez les rigueurs  
 inhumaines ;  
 Mais qu'ils vous ont donné de peines  
 Ces maux , que vous n'avez point eus !

L'OR-



## L'ORGUEILLEUX.

**C**ET homme vain qui s'élève,  
Et prend le haut du pavé,  
A tant d'orgueil qu'il en creve :  
En fût-il déjà crevé.

\*\*\*\*\*

## L'ENVIEUX.

**L'**ENVIEUX est un animal,  
En qui je n'entens presque rien,  
Le bien d'autrui lui fait du mal,  
Le mal d'autrui lui fait du bien.

\*\*\*\*\*

## LE PARESSEUX.

**Q**UE ce Paresseux a grand faim !  
Que l'odeur de ce roût le touche !  
Mais, s'il mange, il faut que sa main  
Aille du plat jusqu'à sa bouche,  
Et c'est bien faire du chemin.

## ADIEU A UNE DAME.

**I**RIS , quoi qu'à mes yeux vous soyez toujours  
belle ,

Je viens ici vous dire un éternel Adieu ;  
Mais je ne vous suis infidelle  
Que pour être fidelle à Dieu.

\*\*\*\*\*

## LES GREFFIERS VOLEZ.

**C**Es gens font-ils voleurs , qui sur les grands  
chemins ,

Par force à des Greffiers ont arraché des mains  
L'argent dont ils avoient leurs bourses bien garnies  
Sur ce point , pour un tems , suspendez vos esprits ;  
Peut-être qu'ils ne l'ont pris  
Que pour le rendre aux Parties.

\*\*\*\*\*

## A UN HOMME,

Qui se vançoit d'avoir beaucoup de me-  
moire, & qui n'avoit point de Jugement.

**S**AN s aucune raison , sans aucun fondement ,  
Vous nous dites incessamment

Que



## CONTRE UN OFFICIER I N S O L E N T.

**V** O U S tranchez de la Majesté ;  
Il faut , quand vous passez , que de chaque côté  
Chacun vous laisse un chemin large.  
Vous m'avez sottement heurté ;  
Officier insolent , est-ce que vôtre Charge  
Vous donne droit d'orgueil , & d'incivilité ?



## AUX POETES EN M. DC. LXV.

Sur le reculement de leurs pensions  
assignées sur le même fonds que  
les Bâtimens du Louvre.

**T** A N T pour vous , que pour les Maçons ,  
Le Louvre n'a qu'un même fonds ;  
Mais ils ont le pas aux recetes.  
N'en soyez pas tant effrayez ,  
On satisfera les Poètes  
Quand les Maçons seront payez.

AUX

# AUX MESMES,

Sur le même reculement.

**V**os pensions , comme je vois ,  
 Vont donc de quinze en quinze mois ;  
 Ce sont vos temps climacteriques.  
 O ! que mes vœux seroient contens ,  
 Si le Ciel vouloit de mes ans  
 Faire ainsi des ans Poétiques.

\*\*\*\*\*

## A UN JUGE CORROMPU.

**J'**ALLEGUOIS contre ma partie  
 Une raison sans repartie ,  
 Sans qu'il dît de sa part rien en comparaison :  
 Mais je voi bien , puisqu'il l'emporte ,  
 Qu'avec des Juges de ta sorte  
 Un bon levraut vaut mieux qu'une bonne raison.

\*\*\*\*\*

## D'UNE POETESSE.

**S**UR du papier doré Lise écrivit des vers ,  
 Qu'elle avoit composez sur des sujets divers ,  
 Et voulut que j'en fisse un jugement sincere ;

A quoi je répondis , d'un visage assuré ;  
O ! la mauvaise ménagere  
Qui gâte du papier doré.

\*\*\*\*\*

## LA VIEILLE.

Qui a mal aux Dents.

**L**E s Dents me font bien mal ; mais la douleur  
se cache ;  
Elle attaque une , ou deux , ou trois Dents à la fois :  
La bonne femme veut qu'on sache  
Que pour le moins elle en a trois.

\*\*\*\*\*

## DE LA JUSTICE.

**L**A Justice a les yeux bandez ,  
Nous en sommes persuadez ,  
Elle ne regarde personne ;  
Mais , pour voir s'il est bon , & beau ,  
L'argent que son Greffier lui donne ,  
Elle leve un coin du bandeau.

A A I M E' E.

**V**OUS reveniez des champs au déclin de l'Été,  
Et, par droit de civilité  
Je vous baisai la bouche incomparable Aimée :  
La mienne en fut si fort charmée ,  
Que, si le Ciel m'eût écouté ,  
Vous en auriez eu cent, comme la Renommée.



A LA FLANDRE ,

Après la prise de plusieurs de ses Villes.

**L**ASSE de succomber de moment en moment ,  
Voulez-vous désormais empêcher hautement  
Que de nôtre grand Roi la valeur ne vous prenne ?  
Flandre, vous le pouvez sans peine ,  
Rendez-vous à lui promptement.



AUX AUTEURS

Des grands Ouvrages.

**D**ONNEZ à d'autre Nations  
Vos immenses Productions ,

Aujourd'hui pour la nôtre elles sont superflues.  
 Grands Auteurs , ce discours doit-il vous attrister ?  
 De nôtre Nation vos Oeuvres seront lûës ,  
 Quand elle commencera de s'impacienter.



## DES GREFFIERS.

C'ETOIT aux Greffiers de ce tems  
 Qu'il faloit des cent mains , & non pas aux Titans.



## SUR UN PORTRAIT

C E Portrait est fait à merveille ,  
 La Peinture en mille ans n'auroit pû faire mieux ,  
 Il parle ; mais en vain nous lui prêtons l'oreille ;  
 Ecoutons-le avec les yeux.



## D'UNE RICHE LAIDE.

T O U R le monde le fait que Philis n'est point  
 belle ,  
 cependant pour l'avoir Damon fait bien des pas ;

Et



Et lors qu'en le raillant quelqu'un lui parle d'elle,  
Il lui répond sur l'air d'une chanson nouvelle :

Si Philis manque d'appas  
Sa bourse n'en manque pas.



En tenant un verre de Vin exquis.

**N**OBLE Liqueur que je tiens ,  
Vin meilleur que l'Hypocras ,  
Je ne sai pas d'où tu viens :  
Mais je sai bien où tu vas.



Sur quelques gens qu'il va reconduire.

**S'**IL vient chez moi quelqu'un, bâti de telle sorte  
Que de son entretien je sois aussi-tôt las ,  
Sans manquer , quand il sort , je le suis jusqu'en  
bas ,

Et ce n'est pourtant point respect que je lui porte:  
Je veux être assuré d'avoir fermé la porte ;  
Tant je crains qu'un fâcheux remonte sur ses pas.

# LE BON MAGISTRAT PEU LABORIEUX.

**J**E suis assez d'humeur à ne pas beaucoup faire ;  
 Mais je n'aimerois pas ne faire jamais rien ,  
 Une chose aujourd'hui seroit bien mon affaire ,  
 C'est de faire au Palais ce qu'il s'y fait de bien.

\*\*\*\*\*

## DES YEUX D'HYLAS.

**T**OUJOURS comme une horloge agit nôtre cer-  
 velle ;  
 Nos Yeux sont de sa regle une preuve fidelle ;  
 Ces balanciers au vrai marquent ses mouvemens :  
 Aussi des Yeux d'Hylas l'ardeur précipitée  
 Montre par ses dérèglemens  
 Que sa cervelle est démontée.

\*\*\*\*\*

## LE POLTRON.

**N**O s ennemis , j'irois les battre ,  
 J'irois tirer sur eux jusqu'à brûle-pourpoint ,  
 Et j'irois moi seul contre quatre ;  
 Si j'étois assuré qu'ils ne tiraient point.

D'UN

D'UN SATYRIQUE  
NECESSITEUX.

QUAND Roc, sur qui la faim domine,  
Comme un chien mord par tout, jusqu'aux plus  
gens de bien,  
Je dis qu'il a raison de mordre comme un chien,  
Puisqu'il souffre une faim canine.



D E V I S E

Pour Mademoiselle DE LA VIGNE  
malade depuis long-temps.

Un Soleil couvert de nuages, dont il perce  
l'obscurité par ses raïons, avec ce mot  
Italien,

*E pur ci abbaglia.*

D E cet Astre brillant, que l'Univers adore,  
Ces nuages vouloient, par leur obscurité,  
Nous ravir toute la beauté;  
Mais, pour nous éblouir encore,  
Il lui reste assez de clarté.

## A UN BEL ESPRIT,

Qui nioit qu'il eût fait une Pièce qui se  
trouvoit écrite de sa main.

**D'**UNE Pièce de grand mérite,  
Que vous avez vous-même écrite,  
Vous nous cachez l'Auteur en vain.  
Tirfis, le monde n'est plus bête;  
Cet Ouvrage de vôtre main  
Fut l'Ouvrage de vôtre tête.

\*\*\*\*\*

## A MESSIEURS

DE

## DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

Sur ce que M. Colbert, Ministre d'Etat, y  
fut appelé après la mort de M. Silhon.

**C**OLBERT fut appelé dans vôtre illustre Corps,  
Dès que Silhon parmi les Morts  
Eut bû sa part de l'onde noir.  
Vôtre Apollon fit prudemment,  
Et dans ce digne choix, vos Filles de Memoire  
Montrent bien du jugement.

A

A M. COLBERT,

Seigneur de Seignelai,

*Après avoir très-dignement soutenu en  
Philosophie le 29. Juillet 1667.*

**E**N cet Acte fameux, où vous fîtes paroître  
Tant de force au discours, aux termes tant de  
choix,

A votre bonne mine, à votre ton de voix,  
COLBERT, je crus vous bien connoître;  
Mais j'en doutai plus d'une fois,  
Quand je vis l'Ecolier aussi fort que le Maître.



A U M E S M E.

Sur le même sujet.

**C**OLBERT, je le dis tout de bon,  
Je ne sai maintenant pour qui je dois vous prendre;  
Dans cet Acte célèbre (où nous vîmes se rendre  
Un Heros du sang de Bourbon)  
A vous voir, je vous crus en un âge fort tendre,  
Et, quand je vins à vous entendre,  
Je vous pris pour un vieux Barbon.

Sur

Sur le même sujet.

**E**N soutenant avecque gloire ,  
**COLBERT**, en cent façons , plût à son auditoire.  
 Vous dirai-je ce qui m'en plût ?  
**COLBERT** parla toujours , & son Maître se tût.

\*\*\*\*\*

**D'AGNE'S ET D'EUSTACHE.**

**A**GNE's est toute réformée ,  
 Eustache l'est pareillement ;  
 Elle l'aime , elle en est aimée :  
 Et lors qu'avec Eustache Agnès est renfermée ,  
 Quoi qu'ils fassent tous deux , je croi pieusement  
 Qu'ils le font bien dévotement.

\*\*\*\*\*

Qu'il ne prend rien aux Anciens.

**S**I je fais par rencontre une assez bonne Pièce ,  
 L'Antiquité me dit d'un ton appelanti ,  
 Que je vais la piller jusqu'au Pais de Grece ,  
 Sans le respect de sa Vieillesse  
 Je dirois qu'elle en a menti.

CAPRICE

## CAPRICE D'AMOUR.

C E Caprice me semble extrême :  
Iris , sans doute , a des appas :

Je l'aime , dans le temps qu'elle ne m'aime pas ,  
Et je ne l'aime pas , dans les temps qu'elle m'aime ,

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## DE SA BOURSE.

L'AUTRE jour que j'allai chez Damon pour le  
voir ,

J'y laissai choir ma Bourse , en tirant mon mouchoir ,  
Et je ne doute point que Damon ne l'ait vûë ,

Mais , de peur de faillir en un tel embarras ,

Je ne jurerai point que ma bourse est perduë ,

Mais je jurerois bien que je ne l'aurois pas.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## LE CRIEUR DE GAZETTES.

J E m'entens à crier Nouvelles , & Gazette ,  
A moi chacun accourt , de moi chacun achete ,

Quand le bruit de ma voix s'épand de tous côtes ,

Je tire un bon denier de quelques flatteries ,

De quelques veritez ,

De quelques menteries.

SUR

## SUR LE CODE LOUIS.

**J**USQU'ICI parmi nous la Justice, sans doute,  
 N'a pris que trop souvent une mauvaise route :  
 Qu'après mille détours rien ne pouvoit finir ;  
 Mais on voit qu'aujourd'hui nôtre Monarque Au-  
 guste

Lui prescrit, par ce Code, une route plus juste,  
 Et lui marque un chemin, qui lui fera tenir.

~~~~~

## A BIEN DES GENS.

**O**BJETS de ma Satyre, apprenez aujourd'hui  
 Que j'ai forgé des noms pour épargner les vô-  
 tres ;

Et que tel a pensé rire aux dépens d'autrui,  
 Qui sans le reconnoître, a défrayé les autres.

~~~~~

## D U R O I.

**D**ANS la splendeur qui l'environne  
 Voyez son Auguste Personne :

Que cette Majesté me plaît !

Il ne lui faut point de Couronne

Pour nous apprendre ce qu'il est

*Fin des Poësies du Chevalier d' Aceilly.*

RE-



A V I S  
A MONSIEUR  
M E N A G E.

*Tome I.*

T

# P R E F A C E.

**Q**UAND des **COSTARS** & des  
**MENAGES**

*S'érigent en grands Personnages ,*

*Et font les petits Souverains ;*

*P AUQUET a beau frapper des mains ,*

*Et GIRAUT les traiter d'Oracle ,*

*La Cabale crier miracle !*

*Quand même ils seroient plus suivis ,*

*Toujours quelque DONNEUR D'AVIS*

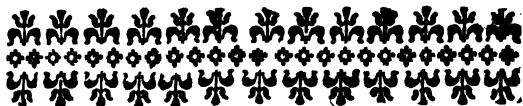
*Vient par des routes inconnuës*

*Immortaliser leurs Bévûës.*

Martial. Epig. 54. lib. 1.

*Judice non opus est , nostris nec vindice libris.*

*Stat contra , dicisque tibi tua pagina , FUR ES.*



A V I S  
A M O N S I E U R  
M E N A G E

*Sur son Eglogue intitulée*  
*CHRISTINE.*

M O N S I E U R,

Puisque vous avez fait profession toute  
vôtre vie de censurer les Ouvrages d'au-  
trui ; & que les Pièces les plus achevées  
qui ayent paru en nos jours, n'ont pas été  
à l'épreuve de la véhémence de votre Cri-  
tique : il me semble que vous ne sçauriez

T 2

trou-

trouver mauvais, qu'on examine celles que vous donnez au Public, & qu'on s'emploie à un genre d'écrire, que vous avez rendu illustre par votre exemple. Ce n'est pas, à vous dire vrai, que j'aie grande inclination à reprendre les autres; peu de personnes y ont naturellement plus d'aversion que moi. J'avois pensé jusques ici, que cet amusement étoit demeuré en partage aux gens de College. Mais comme j'ay toujours préféré vos sentimens aux miens, j'ay cru que la haine que j'avois conçue contre cette sorte d'exercice n'étoit pas raisonnable, & qu'il pouvoit bien être l'occupation d'un honnête homme; puisque vous en faisiez votre principale étude.

Je vous dirai donc franchement, que le titre de votre Eglogue ne me semble pas bien juste. Je ne voi point de raison, qui vous ait plutôt obligé à l'intituler **CHRISTINE**, que **MENALQUE**. Car outre que **MENALQUE** en est le principal personnage, il s'agit particulièrement de son départ; & il y est pour le moins autant loüé que la Reine de Suede.

Mais cela est peu de chose. La Pièce ne laisse pas d'être parfaitement belle, les pensées en sont hautes & nobles, les vers pompeux & magnifiques, & plus même,

ce semble, que cette sorte de Poësie ne le permet. Sans mentir, je ne puis concevoir par quelle fatalité il est arrivé, que les Eglogues & les Idylles qui s'étoient monstrez dans leur commencement, si simples & si modestes, soient devenus superbes; & je m'étonne comment ces belles Bergères qui se contentoient autrefois de leurs cabannes & de leur houlettes, habitent maintenant les Palais, & soient parées des plus riches & des plus somptueux ornemens des Héroïnes. Je n'eusse jamais cru que le luxe & la vanité dussent aller jusques à elles. Il est à craindre dorénavant, que les Vaudevilles & les Rondaux n'en veuillent faire de même, & que cela ne cause un bouleversement étrange dans l'empire de la Poësie.

C'est aussi, Monsieur, ce qui a donné lieu à quelques personnes de reprendre votre stile, & de s'opposer généralement à l'établissement d'une chose de si dangereuse consequence. Car enfin, raillerie à part, vous sçavez mieux que moi, que le véritable caractère des Eglogues doit être simple. C'est l'opinion de Donat (a), de

T 3

Ser-

(a) Donat. in vita Virgil. Vix enim propter laudem Cæsaris & amissos agros, hac Virgilio concéduntur. Quum Theocritus quem hic noster toto studio imitari conatur, simpliciter omnino conscripserit, &c.

Servius (b), & de la plupart des anciens Grammairiens. En effet les Poètes grecs & latins qui se sont adonnez à ce genre de Poësie, ont ordinairement observé cette maxime. Il est vrai qu'elle n'a pas été si universellement gardée, qu'elle n'ait été violée par quelques-uns; & l'on voit même dans Theocrite des vers d'Homere tous entiers. Mais cela se fait toujours avec modération. Et quand Virgile s'est exempté de cette regle, outre que les Maîtres y ont trouvé à dire, dans ses Eglogues qui sont les plus élevées, comme dans la quatrième, dans la sixième & dans la dixième, il y paroît toujours une certaine médiocrité: & si vous voulez prendre la peine de les conferer avec l'Eneide, vous verrez qu'il n'y a point de comparaison. Cela étant, il faut que vous avouiez que vous avez manqué en ce point, & que l'on n'en peut pas dire autant de la vôtre; parce qu'elle est aussi enflée que *les Pharsales* & *les Thébaidés*.

Et, ce qui est encore à remarquer, elle est purement dramatique, & vous y introduisez seulement deux Pasteurs. Or j'en ai

(b) *Servius in Bucolic. Virg.* Qualitas hujus carminis est humilis character. Nam personæ hîc sunt rusticæ, simplicitate gaudentes, scilicet à quibus nihil altum debet requiri, &c.

ai remarqué peu de cette sorte dans l'antiquité , qui ne soient d'un stile médiocre. Si je ne me trompe , ce sont celles où une seule personne est introduite , & celle où le Poète parle , qui sont d'un caractère plus élevé. Par exemple dans celle que vous avez citée , il n'y a que le Poëte qui parle. \* Même ce n'est pas tant une Eglogue , qu'un Poëme sur la naissance du fils d'Asinius Pollio. Ainsi il ne faut pas que vous en tiriez une consequence.

J'ai encore observé dans les anciens Poëtes grecs , que les plus courts Idylles sont d'ordinaire les meilleurs. Témoin celui de *Moschus* , intitulé *l'Amour en fuite* , qui est une des plus belles Pièces de l'antiquité. Et c'est ce qui me fait croire , que vôtre Eglogue est un peu trop longue ; parce que la plûpart de celles de Theocrite , de Moschus , de Bion & de Virgile ne passent guère cent cinquante Vers. Il est vrai que celle de Theocrite , intitulée *Hercule Domteur du Lion* , est de plus de deux cent quatre-vingt vers ; mais puisqu'elle est unique , il ne faut pas en faire une regle. Même vous ne pouvez dénier que la vôtre ne soit encore plus longue : car elle est de près de trois cent vingt vers. Je sçai bien que quel-

T 4

ques

\* Virgil. Eglog. 4. *Sicelides Musæ paulo majora canamus.*

ques Poètes des derniers siècles se sont dispensés de ces règles , & qu'ils ont fait des Eglogues & des Idylles d'un stile fort sublime , & de plus de cinq cent vers. Mais je sçai bien aussi qu'il seroit honteux à des personnes comme vous , qui marchent sur les pas des Theocrites & des Virgiles , de s'arrêter à ces exemples.

Quoi qu'il en soit, M. toutes ces choses sont presque arbitraires ; & si l'on peut vous accuser en ce point , vous devez avoir au moins cette consolation , que ce sont des fautes illustres , & qui partent d'une grande ame. Mais comme dans vos Poësies latines , on y reconnoît Catulle , Tibulle , Propertius, Ovide, Virgile & tous les autres : il arrive la même chose en votre Eglogue. Car vous m'avouerez que si M. de Malherbe, M. de Vence, M. de Racan, M. Corneille & M. Chapelain , y avoient pris ce qui leur appartient , il y resteroit tres-peu de chose. Tant vous sçavez bien, Monsieur, l'art de mêler les stiles differens , & de joindre les pensées de divers Auteurs ensemble.

Aussi , pour ne vous point mentir, d'abord que je la lûs , je crus que vous aviez envie de faire un Centon. Mais quand j'eus pris garde que vous n'aviez point mis à la  
marge



marque les noms des Auteurs, dont vous aviez tiré la plûpart de vos Vers, je m'aperçus bien de vôtre dessein, & que vous aviez voulu vous les approprier. Et en cela vous ne faites que suivre ce que dit Seneque, *Quid enim prohibet alienis ex parte qua nostra sunt uti?* Mais, Monsieur, ce n'est pas d'aujourd'hui que vous possédez un si beau talent. Il y a déjà long-temps que vos *Origines Françoises* & vos *œuvres diverses* ont donné à toute la France un témoignage illustre de cette verité. Et tout le monde en est tellement convaincu, qu'il court déjà un bruit, que dans vos *Remarques sur l'A-minte* il n'y a pas un seul mot qui soit de vous.

C'est, à mon avis, ce qui a donné occasion à vôtre bon ami Mr. Costar, de vous dire, *Qu'il sembloit que vous eussiez été de tous les Siecles & de tous les Regnes.* Car il est certain qu'on voit dans vos Ouvrages des pensées & des stiles de tous les tems. De sorte que comme vous seriez bien fâché d'avoir rien fait sans autorité, vous avez pris des autres jusques à l'art de dérober les autres. Vous sçavez que Lipse a trouvé cette belle invention devant vous,

T 5

&amp;

a Senec. l. i. de Ira, c. 6.

b *Entretiens de Voiture & de Costar*, p. 29.

& que dans son *Livre des Politiques*, il n'y a que les points & les virgules qui lui appartiennent. On peut dire néanmoins à votre avantage, que vous avez été beaucoup plus loin que lui. Vous avez *adopté* des livres entiers, qui est quelque chose de plus excellent & de plus rare. Et c'est pour cela que lorsqu'on me dit, que vous vous vantiez d'avoir fait mon *Epictète*, je répondis seulement :

Menage, ce pauvre Poète,

Dit qu'il a fait mon *Epictète* ;

Ce n'est pas chose étrange en lui

D'adopter les œuvres d'autrui.

Et cette vertu vous est si particulière, qu'en m'étant rencontré il y a quelques jours dans une compagnie de fort honnêtes gens ; où vos œuvres étoient le sujet de la conversation, comme quelque personne eût assuré que vous aviez entrepris de faire imprimer en un volume toutes les pièces qui avoient été faites à l'honneur de la Reine de Suede, il y eut un galant-homme qui dit, qu'il sembloit que vous eussiez pris à tâche de faire imprimer tous les ouvrages d'autrui. Jugez de là l'estime qu'on

qu'on fait de vous dans le monde. Je vous conjure de persévérer dans ce noble dessein , vous ne rendrez pas un petit service au public. Je ne sçai qui a conseillé à la Reine de Suede de vous donner cet emploi ; mais elle n'en pouvoit choisir un qui vous fût plus propre , ni qui fût plus digne de vous. Vous êtes, sans mentir , le premier homme du monde en ce genre-là. Il n'est besoin que de lire votre \* *Livre adoptif* pour en être persuadé. Car , malgré toute votre modestie , il faut que vous confessiez qu'il n'y a rien de plus correct , & que les virgules & les points y sont tres-exactement observez.

Mais comme il est impossible d'arrêter la langue des Poëtes , votre Livre intitulé , *Miscellanea* , dans lequel votre *Livre adoptif* est inseré, n'a pas été à l'épreuve de leur médifance. Il a couru depuis peu une Epigramme qui peut-être n'est pas venue jusques à vous , & que je m'en vais vous écrire pendant que je m'en souviens.

Menage

\* *Ægid. Menagii liber adoptivus.*

Menage ayant deſſein d'être des gros Auteurs ,  
 Courut vite au Parnaffe invoquer les neuf Sœurs ;

Afin d'apprendre la manière

De faire un gros Volume avec peu de matière.

Auſſi tôt qu'on l'eût entendu ,

Cet oracle lui fut rendu :

*Adopte un Livre , ami Menage ,*

*Et mets ton nom à chaque page.*

Sans mentir , je trouve que l'Auteur de cette Epigramme a grand tort d'avoir voulu railler d'une choſe , dont tant de perſonnes ſe pourroient accommoder. Car ſi cette *adoption* étoit reçue dans la République des Lettres , il n'y auroit perſonne qui n'eſperât de devenir Auteur ; & de faire de gros Volumes en fort peu de tems. Que voulez - vous ? c'eſt de tout tems que l'envie & la malice ſe ſont oppoſées à la naiſſance des plus belles productions de l'eſprit ; & ſi l'on parle mal de ce que vous faites , c'eſt une diſgrace qui vous eſt commune avec les plus grands hommes de l'antiquité. Voilà , Monſieur , un beau ſujet pour vous diſpoſer à faire quelque jour des *Relations à Menandre*. \* Je n'ai garde d'en-

\* Balzac.

d'entreprendre votre Apologie contre ce Poëte ; je sçai qu'il faut être *Daphnis* pour s'en acquiter dignement. Et cela veut dire qu'il n'y a que *Menage* qui soit capable de défendre & de louer *Menage*, comme il faut. Neanmoins, pour vous parler franchement, je trouve la louange que vous donne ici votre *Daphnis* un peu froide, parce qu'elle est excessive. Car quelle apparence de vous parler <sup>a</sup> *des brillans éclairs de votre vive Eloquence*, vous, Monsieur, qui y avez renoncé il y a si long tems ? Pourquoi vous faire <sup>b</sup> *l'arbitre de tous les Doctes* ? Combien pensez-vous qu'il y en a qui déclineront votre Jurisdiction, & qui appelleroient de vos jugemens ? Pourquoi vous dire <sup>c</sup> *que vous possédez en ces lieux le repos de l'esprit & la santé du corps* ? Tous ceux qui vous connoissent n'en demeureront jamais d'accord. Vous pouvez vous souvenir que lorsque vous fîtes cette Pièce vous aviez une demangeaison si étrange depuis les pieds jusques à la tête, qu'elle ne vous laissoit pas jouir d'un moment de repos ; & d'ailleurs vous sçavez que naturellement vous avez l'esprit inquiet. A quel propos dire, <sup>d</sup> *qu'on estime vos Vers, & qu'on les loue à l'égal des Chansons du Pasteur*

<sup>a</sup> Vers. 14. <sup>b</sup> Vers. 32. <sup>c</sup> Vers. 28. <sup>d</sup> Vers. 30.

teur de *Mantouë* ? Dites - moi , en verité , aviez vous peur que depuis la mort de Monsieur de Balzac , le Genre humain ne manquât de gens qui se loüassent eux-mêmes ? Mais , M. ce qui me semble insupportable , c'est quand vous voulez faire accroire, *que pour vous seul les Nymphes cessent d'être legeres*. Vraiment vous êtes un joli mignon pour cela , ce chagrin & cette humeur critique qui ne vous abandonnent jamais , sont fort le fait d'une Dame , & vos passages grecs & latins sont de jolies fleurettes pour gagner un cœur.

Tout de bon , pensez-vous que ces sortes de loüanges se puissent lire avec des yeux de complaisance ? Car comme l'on sçait que par *Ménalque* vous entendez parler de vous ; à cause du rapport qu'il y a du mot de *Mena'que* à celui de *Ménage* , l'on voit bien que vous avez eu dessein de vous loüer vous - même. Je vous avoüe que ceux qui sçavent parfaitement vôtre mérite n'y trouveront peut-être pas tant à dire. Mais puisque vous donnez vôtre Pièce au Public , & que vous l'en faites Juge , il faut considerer que tout le monde n'est pas obligé de vous connoître & d'être de vos amis.

Il y a , Monsieur , cent autres choses de la même force dans vôtre Eglogue ,  
mais

mais je n'aurois jamais fait , si je voulois tout examiner. Permettez-moi seulement de me réjouir avec vous de ce bel endroit <sup>c</sup> , où après que vous avez parlé des meurtres horribles qu'on fait les soldats , & après que vous avez dit que leurs mains sacrilèges ont abbatu des Temples & des Autels , enfin pour un dernier excès vous leur faites rompre des flageolets & briser des chalumeaux. Sans mentir , l'Enthousiasme vous a emporté. Car quoi que vous puissiez dire , c'est tomber de haut en bas. Je sçai bien qu'on peut alleguer en vôt're défense , que les Bergers font plus de cas de leurs flageolets que de toute autre chose ; mais pardonnez-moi, si je vous dis que cette raison n'est pas bonne. Et si Senèque dans *ses questions naturelles* , a repris Ovide , pour avoir mis en décrivant le Déluge ce demi-vers ,

Le loup nage entre les brebis ,

après avoir dit que l'eau <sup>\*</sup> étoit par-dessus les Montagnes ; croyez-moi , qu'il y a ici bien plus de sujet de vous reprendre.

Mais , Monsieur , tout cela n'est rien. Les grands Maîtres comme vous sont au dessus

<sup>c</sup> Vers. 60.

<sup>\*</sup> Nat lupus inter oves.

dessus des regles. Même ces petits défauts sont quelquefois comme des ombres qui servent merveilleusement à rehausser l'éclat des choses excellentes. Tout ce que les délicats peuvent trouver à dire à vos Vers, c'est que vos Bergers ont de certaines phrases poétiques qu'ils affectent un peu trop. Comme à nulle autre semblable. *A nulle autre pareille. A nulle autre seconde. Ce chef-d'œuvre des cieux. Ce chef-d'œuvre d'amour. Ce miracle étonnant. Ce miracle charmant, & cent autres épithetes qui ne signifient que la même chose.* Ils ne s'expriment encore le plus souvent que par *mille*, & par *cent*, & ne parlent d'ordinaire que de *beaux* & d'*aimables lieux*. Si l'on vous en veut croire, *ces lieux sont chers des hommes & des dieux. CHRISTINE est chérie des hommes & des dieux, POMPONE a les hommes & les dieux pour amis, & les hommes & les dieux courent après DORIS.* Il est vrai en recompense aussi que les brillans éclairs de votre éloquence sont dispersez en tous les endroits de la Pièce. Car il n'y est presque fait mention que d'*astre* & de *soleil*. Vous comparez les fleurs de votre Parterre aux *astres*. Vous appelez *CHRISTINE* nouveau *soleil* & *astre naissant*. Vous voulez que ses yeux par leurs regards dissipent les nuits par leurs brillans



*brillans éclairs. Vous dites à ABEL qu'il a l'esprit plus clair que le soleil. Il n'est pas jusqu'à votre DORIS qui n'en ait sa part. Car quelquefois vous la nommez astre brillant, tantôt plus belle que le jour. En un endroit vous dites que ses yeux surpassent la splendeur du bel astre des cieux ; & en un autre, qu'ils sont plus beaux que le soleil. Tout cela, M. fait bien voir, quoi qu'on en veuille dire, que vous avez l'esprit extrêmement illuminé. Mais ce qui me ravit, c'est de voir l'égalité que vous gardés entre POMPONE & ABEL. Vous êtes si juste que vous ne voudriez pas avoir donné une louange à l'un, que vous n'eussiez donnée à l'autre. Car si vous dites à P O M P O N E qu'il nous promet la saison de Saturne ; vous dites à ABEL qu'il nous promet le siecle d'or. Si celui-ci force la raison par son langage ; celui-là charme les esprits par son discours. Si les peuples étranges entonnent la louange de POMPONE ; cent nations ne manquent point de célébrer la prudence d'ABEL. Et enfin si l'un aime vos Chansons, l'autre les écoute attentif. En vérité, cela me semble fort ingenu. Vous pouviez pourtant considérer que POMPONE & ABEL étoient des hommes incomparables ; & qu'il n'y avoit pas un des deux qui ne méritât lui seul votre*

Pièce entière, quand elle eût été beaucoup plus belle. C'est ce que répondit Monsieur le Cardinal de Richelieu à un Auteur, qui lui avoit fait un Epître liminaire, où il loioit extrêmement un Magistrat. *Vous pouviez*, lui dit-il, *vous passer de me dédier votre livre, Monsieur le \* \* méritoit bien lui seul un Epître liminaire.* On ne sçait qui vous voulez loier davantage de POMPONE, d'ABEL, de CHRISTINE, de JULES, de DORIS, ou de MENALQUE. Mais ce qui me semble ici de plus étrange, c'est cette qualité de *forcer la raison* que vous donnez à POMPONE. Car vous sçavez (*vous Monsieur qui sçavez tout*) qu'il ne se sert que de la douceur de son génie, & de la délicatesse de son esprit pour persuader ce qu'il veut. Il n'a besoin ni de ressorts, ni de machines pour faire entrer la raison dans les ames, & ne scût jamais ce que c'est que de forcer personne. Je ne sçai si je ne vais point trop avant ; mais j'ai résolu de ne vous rien dissimuler. Pendant que j'y suis, il faut que je vous dise tout ce que j'ai sur le cœur, & que je vous fasse connoître tout entier. C'est dommage que les moindres actions des hommes de votre importance soient cachées. C'est en faire une fort belle que de les révéler. Il ne tiendra pas

pas à moi qu'on ne vous fasse justice , & qu'on ne vous rende tout l'honneur qui vous est dû. Peu de personnes sçavent ce que vous valez. La plûpart du monde ne vous regarde que comme un simple Poëte , & moi je respecte en vôtre seule personne tous les Poëtes de Grèce & d'Italie. Ceux qui vous estiment le plus, disent que vous faites des Vers en quatre langues ; & moi je publie hautement qu'il ne dépend que de vous d'en faire encore en vingt autres, & qu'avec le secret admirable que vous avez trouvé , il vous est aussi facile d'en faire en Syriaque, & en Arabe qu'en François. Et afin que personne n'ignore plus cette verité , on jugera du reste par cet échantillon.

MENAG. εἰς Τελίσσιμον.

Πάντα ἔχω Τελίσσιμον ἔχον. ἢ πάντα δὲ γ' (a) ἔχω  
Μὴ Τελίσσιμον ἔχον· ἢ (b) πότε μὴδὲν ἔχω.

JULIAN. εἰς Θύρωνα.

Ἢν εἰδῶς Θύρωνα, τὰ πάνθ' ὄρω· ἢ δὲ τὰ πάντα  
Βλέψω πῶς δέ γε μὴ, τῷ μάλιν ὕδρ' ὄρω.

Il n'y a personne qui sçache le Grec , qui ne sçache aussi que le tour & l'expression de ces deux Epigrammes sont fort sem-

V 2

bla-

(a) ἔχω (b) πότε.

blables. En effet, Julien dit, *lorsque je voi Théron, je voi toutes choses ; & quand je verrois toutes choses , si je ne voi Théron, je ne voi rien.* Et vous, M. vous dites, *Quand j'ai Telefille , j'ai toutes choses , & quand j'aurois toutes choses , si je n'ai Telefille , je n'ai rien.*

Cela n'est pas encore assez particulier. Il y a là trop d'invention. Vous auriez changé pour le moins deux mots dans cette Epigramme. C'est vous faire tort que d'avoir de vous ces sentimens-là. Vous êtes trop religieux admirateur des pensées d'autrui pour y retrancher , ou pour y ajouter de la sorte. Je me suis toujours bien imaginé que quelque autre avoit pris cette liberté devant vous. Le tems m'a fait connoître que ma conjecture étoit assez juste. Car en lisant quelques vers du Recueil des Poëtes d'Italie, je trouvai par hazard cette Epigramme.

*Andreas Dactius in Telefillam.*

Si te habeo , Telefilla, habeo omnia : si omnia præter  
Te , Telefilla , habeo, nil , Telefilla , habeo.

Ce Poëte dit, *Quand j'ai Telefille , j'ai toutes choses , & quand j'aurois toutes choses ,*

*ses, si je n'ay Telefille, je n'ay rien.* Ne semble-t-il pas que ce Poëte vous ait dérobé votre Epigramme ? Est-il rien de plus conforme, & de plus semblable à votre pensée ? Et y a-t-il une virgule dans vos vers qui ne soient pas dans ceux-ci ?

*MENAG.* de Metello

Boscoroberto.

Sermones patrio scripsit sermone *Metellus* ;

Parcere dum scriptis vult , Venusine , tuis.

on comme vous avez mis dans la seconde Edition.

Officeret famæ ne , Venusine , tuæ.

*BUCHANAN.* lib. 1. *Epig.*

De Mellino Sangelasio.

*Mellinum* patrio sale carmina tingere iussit ,

Parceret ut famæ Musa , Catulle , tuæ. •

(a) La pensée de Buchanan est que *S. Gelais* a écrit en François , afin d'épargner la réputation de Catulle : & la vôtre est que *M. de Bois-Robert* a écrit en François , afin d'épargner la réputation d'*Horace*.

V 3

ME-

(a) Buchanan avoit tiré sa pensée de cette Epigramme Grecque du 3. l. de l'*Anthologie*, c. 25.

Ἀρχὸς λόχῳ τὸδε σῆμα , τὸν ἐς λυσσῶντας ἰάμευε  
 Ἡ γὰρ Μαινίδ' ἢ μῦσα χαρίζοιτο.

M E N A G. *ad Lectorem**Vitæ Gargilii Mamuræ,*

Quisquis legerit hæc , Poëta fiat ,

Et de Cœnipeta mihi jocosos

Scribat Gargiliæ versus ,

Qui non scripserit , inter eruditos

Insulsiſſimus ambulet Patronos.

Lusus in Priap. Ep. 41,

Quisquis venerit huc , Poëta fiat ,

Et versus mihi dedicet jocosos.

Qui non scripserit inter eruditos

Ficoſiſſimus ambulet Poëtas.

Ne sont-ce pas là vos mêmes Vers & votre même pensée ? Y'eut-il jamais rien de mieux imité ? Vous me dispenserez , s'il vous plaît , de traduire cette Epigramme. Il y a là de certaines gentillesſes qui ne se peuvent dire fort honnêtement en François.

M E N A G. *Epitaph. Vetturii,*

Risus , Deliciæ , Dicacitates ,

Lusus , Ingenium , Joci , Lepores ,

Et quidquid fuit elegantiarum

Quo Vetturius hoc jacent sepulchro.

MAR.

## MARTIAL. lib. II. Epig. 14.

*Epitaphium Paridis.*

Urbis Deliciæ , Salesque Nili ,  
 Ars & gr̃atia , Lufus & Voluptas ,  
 Atque omnes Veneres Cupidinesque ,  
 Hoc sunt condita quo Paris sepulchro.

Martial dit que les délices, les bons mots, les jeux, les ris, les plaisirs & toutes les gr̃aces & tous les amours sont enfermez dans le tombeau de P̃aris. Et vous, M. vous dites que les délices, les bons mots, les jeux, les ris, & toutes les choses spirituelles & agréables sont enfermées dans le Tombeau de Voiture. Et cela veut dire en bon françois que l'Epitaphe de P̃aris, & celui de Voiture n'est qu'une même chose. Raillerie à part, cela est assez étrange que rien ne soit exempt de vôtre pillage, vous en voulez aux morts aussi-bien qu'aux vivans. Vous fouillez jusques dans leurs tombeaux pour vous parer de leurs dépouilles. Je croi, en verité, que vous prendriez jusques sur l'Autel, si vous y trouviez quelque chose à vôtre usage. Je ne sçai pas comment vous l'entendez; mais à moins de quelque ESCOBAR Grammairien, je ne voi pas comment vous vous puissiez sauver.

# SONNETTO

## di MENAG.

Vago di fama , è cupido d'onore ,  
 Nel dolce tempo de la prima etade ,  
 Giva cercando nobile Beltade ,  
 E del mio canto degna , e de l'ardore.  
 Tal Filli hò trovat' io , mercè d'amore , &c.  
 Ninfa non fù giammai così gentile ,  
 Ma ( ah! lasso troppo tarda alta ventura )  
 Non più cercava , quando la trovai.

*Poësies de Monsieur de Gombaut.*  
*Epig. 38.*

Pour sujet de mes Vers en la fleur de mon âge ,  
 J'ai cherché quelque Nymphé illustre, belle & sage ;  
 Et qui pût m'inspirer cent ouvrages divers,  
 Telle & plus merveilleuse Olimpe est arrivée ;  
 Mais le ciel m'a trop tard ses trésors découverts ,  
 Je ne cherchois plus rien lorsque je l'ai trouvée.

Y eut-il jamais une plus fidele version ? Je  
 veux croire pour vôtre honneur que vous  
 n'avez prétendu que traduire l'Epigramme  
 de



de l'illustre Monsieur de Gombaut. Mais si ç'a été là votre pensée ; puisque vous écriviez pour les Italiens qui ne sont pas fort curieux de nôtre langue , il étoit bon de les avertir de vôtre dessein , & de commencer vos *Commentaires sur l'Amince* , par le *Commentaire de vôtre Sonnet*. Aussi bien les Italiens se sont déjà apperçûs que vous ne faisiez pas grand scrupule de prendre le bien d'autrui. Voici un Epigramme (a) qui a été faite sur vôtre livre , qui en est une preuve assez évidente.

(a) Cette Epigramme se lit pag. 9. & 10. du *Satirico innocente del Marchese Anton Giulio Sale*. Elle est ici malicieusement appliquée à Ménage, quoi que très-sûrement elle n'ait point été faite contre lui, puisqu'au lieu de *Menaggio*, il y a dans le texte de l'original *Valerio* , & que d'ailleurs le *Satirico innocente* est un in 12. imprimé à Gênes dès 1648. tems auquel on ne connoissoit ni les Poësies de Ménage imprimées pour la première fois en 1651. ni les *Commentaires sur l'Amince* qui n'ont paru qu'en 1655. Cette Epigramme au reste est l'unique bonne du Recueil Italien d'Anton. Giulio. Corin pag. 59. de sa *Ménagerie*, la rapporte sous le nom d'un Signor Miletì , qui à ce conte seroit un plagiaire.

**G**RECO, Latin', Toscano  
Non è Poëta, ond' io non abbia tolti

I più nobili detti,

I più fini concetti,

E d'entro il libro mio poscia raccolti

E pur ne' le botteghe egli marcisce.

Così grida Menaggio, e si stupisce.

**DEH** non ti paia strano,

Che niun'huom' di coscienza delicata

Ardisca di comprar robba rubbata.

## S O N N E T T O

di MENAG.

Sopra il Ritratto dell'Illustrissima  
Marchesa di Sévigni.

Eccola, &c.

O quanto devo à te, Pittor gentile !

Per cui doppio è el mio ben doppio il te fora.

Al tuo pennello sacrar vò il mio stile,

Ma di te, certo, la mia cara Iola

Ha da dolersi, e di quel tuo lavoro ;

Ch' in beltà non è più nel mundo sola.

M.

## M. DE GOMBAUT.

Epigram. liv. 2.

Vôtre portrait vous fait tort

Incomparable Angelique ,

Il vous ressemble si fort

Que vous n'êtes plus unique.

Vous avez Monsieur , une inclination toute particuliere pour les Epigrammes de ce galant homme. Vous avez raison. Votre affection est fort juste. Si vous ne vous adressiez qu'à des personnes de sa force , je n'y trouverois pas tant à dire. Ceux qui sont aussi riches en expressions , & aussi fertiles en pensées que lui , peuvent abandonner à leurs amis une douzaine de Vers , sans s'incommoder. Mais vous n'en demeurez pas là. Vous êtes si impitoyable que vous arrachez aveuglément tout ce qui a le malheur de vous plaire. Vous ne considerez pas que c'est quelquefois tout ce que possède un homme que ce que vous lui ôtez. En effet je ne sçai pas comment vous avez eu le courage de dérober à M. de Saint Laurent le seul Madrigal qu'il ait fait en sa vie. En verité, cela est tout à fait dur. Je ne voi point d'inhumanité pareille à celle-là,

MA.

# MADRIGALE

## di MENAG.

In van , Filli , tu chiedi ,  
 Se lungamente durerà l'ardore ,  
 Ch' el tuo bel guardo mi destò nel core ;  
 Chi lo potrebbe dire ?  
 Incerta è Filli , l' hora del morire .

# MADRIGAL

## de M. de S. Laurent.

(a) Pourquoi me demandez vous tant  
 Si mes feux dureront , si je serai constant ,  
 Jusques à quand mon cœur vivra sous vôtre Em-  
 pire ?

Ah ! Philis , vous avez grand tort.

Comment pourrois-je vous le dire ?

Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.

Vous voyez , Monsieur , que je ne touche  
 qu'aux pensées , & je ne parle point des  
 vers Il faut pour cela être plus fin en Ita-  
 lien que je n'y suis. Je m'en tiens au ju-  
 gement de M. Chapelain. C'est un Juge  
 qui ne peut être suspect. Il est vôtre ami ,  
 & est Academicien de la *Crusca* , aussi bien  
 que

(a) Recueil de Sercy , tom. I.

que vous. Vous sçavez que vous avez publié vous-même ingénument qu'il disoit que vos vers étoient du Tasse. Et c'est ce qui me donna sujet de faire cette Epigramme.

Tu dis que Chapelain, ce Héros du Parnasse,  
Ne connoît pas le fin d'un vers Italien,  
Parce qu'il croit que tes vers sont du Tasse;  
Et moi je dis qu'il s'y connoît fort bien.

Mais c'est trop parler grec, latin & italien,  
il faut maintenant que je vous parle françois.

CHRISTINE. Eglog.

Ces lieux où les Zephirs de leurs tièdes haleines,  
Echauffent doucement les vallons & les plaines,

M. l'Evêque de VENCE Eglog.

Je ne puis respirer l'air de ces riches plaines.  
Qu'échauffent les Zephirs de leurs tièdes haleines.

CHRISTINE. Eglog.

Tes vignes tous les ans ton attente surpassent,  
Sous tes Epics nombreux les faucilles se lassent.

M.

## M. de VENCE. Eglog. 9.

Tes moissons tous les ans ton attente surpassent.  
Sous tes épis dorez les faucilles se lassent.

## CHRISTINE. Eglog.

Ceux qu'aux rives du Tybre on voit en cent façons,  
Comme des rossignols varier leurs chansons.

## M. de VENCE. Eglog. 13.

Ni ceux qu'au bord du Tybre on voit en cent fa-  
çons  
D'un art si merveilleux varier leurs chansons.

Cette pensée vous plaît, car vous la ré-  
pétez encore dans votre Eglogue de Menas-  
que & de Licidas.

Ces deux Chantres rivaux alors de cent façons,  
Comme deux Rossignols varioient leurs chansons.

## CHRISTINE. Eglog.

Il le faut avouer, on a vu sur nos têtes,  
Depuis quatre moissons gronder mille tempêtes.

## M. de VENCE. Eglog. 12.

Durant quinze moissons nous avons vu nos têtes,  
L'ordinaire jouët des plus fiers tempêtes.

CHRIST.

## CHRISTINE. Eglog.

Et tu quittes ces lieux pour ces tristes Climats.  
 Le funeste séjour des vens & des frimats,  
 D'où des âpres hyvers l'éternelle froidure , &c.

## M. de VENCE. Eglog. 9.

Me voulut-il bannir dans ces tristes climats ,  
 Où l'hyver éternel fait regner les frimats.

## CHRISTINE. Eglog.

Qu'on préfère en ces lieux à nos douces musettes ,  
 Les clairons enrouez & les aigres trompettes.

## M. de VENCE. Eglog. 12.

Mais souvent on préfère aux plus douces musettes ,  
 Les Fifres enrouëz & les aigres trompettes.

## CHRISTINE. Eglog.

Monsieur Ménage dit qu'il a regret de quitter Paris , à cause que

Il est vrai que POMPONS & qu'ABEL ont des charmes ,

Capables d'arrêter le torrent de nos larmes.

## M. de VENCE. Eglog. 9.

M. l'Evêque de Vence dit qu'il a regret de quitter Paris , à cause que

Il est vrai qu'*Artenice* & *Julie* ont des charmes ,  
Que je ne puis quitter sans répandre des larmes.

Pour déguiser un peu ces vers , vous avez  
renversé la pensée. Mais vôtre fard ne vaut  
rien , & il n'est pas difficile à quiconque a  
de bons yeux , de le reconnoître.

### CHRISTINE. Eglog.

Son adresse admirable & ses discours vainqueurs  
Charment tous les esprits & gagnent tous les cœurs,  
ou bien comme vous dites plus élégam-  
ment en autre lieu , & *captive les cœurs.*

### M. de VENCE Eglog. II.

Qui d'un effort si doux par ses charmes va queurs  
Enchante la raison , & captive les cœurs.

Si ce ne sont là de véritables larcins , j'a-  
vouë que je ne m'y connois pas. Voilà ce  
que sans beaucoup de peine j'ai trouvé  
dans trois ou quatre Eglogues de Monsieur  
l'Evêque de Vence. Si je voulois lire exac-  
tement toutes ses Poësies , vous pouvez ju-  
ger à proportion ce qui vous resteroit. Ce  
sont les œuvres de ce fertile & admirable  
genie qui sont vos epithetes & vos Phra-  
ses poëtiques. C'est la source où vous puis-  
sez



et tous vos vers , & toutes vos pensées. Aussi , pour ne vous point mentir , j'aurois marqué fort aisément les autres endroits d'où vous avez tiré la plûpart de vos vers ; mais j'ai songé que c'eût été me donner de la peine inutilement. Vous sçavez mieux que moi d'où vous les avez pris , & il n'y a personne , pour peu qu'il soit versé dans la lecture de nos Poëtes , qui ne reconnoisse fort facilement ce que je dis. Par exemple.

## CHRISTINE. Eglog.

Le Danube en trembla caché dans ses roseaux.  
Et saisi de frayeur précipita ses eaux.

Qui ignore que ces deux vers ne soient une assez mediocre copie de ce que dit Monsieur Chapelain , dans l'Ode à M. le Cardinal de Richelieu parlant du Danube.

Il redouta le joug , fremit dans ses Roseaux ,  
Pleura de nos succès , & grossi de ses larmes ,  
Plus vite vers l'Euxin précipita ses eaux.

## CHRISTINE. Eglog.

Mille agneaux bondissans paissent dans tes valons ;  
Mais vous parlez bien mieux en un autre lieu.

## M E N A G E. Eglog. de Licio.

Tandis que leurs moutons erroient dans les campagnes.

Que leurs chèvres pendoient au coupeau des montagnes.

Qui n'a point leu , ou plutôt qui n'a point entendu reciter ces deux beaux vers de M. de Racan.

## M. de R A C A N. Bergeries.

Là ses moutons épars païssoient dans les campagnes ,

Là ses chèvres pendoient au sommet des montagnes.

## C H R I S T I N E. Eglog.

Sous ses pas en tous tems les fleurs naissent éclo-

ses ,

Les œillets , & les lys , les jasmins & les roses.

Qui ne sçait que Voiture a dit

Mille fleurs fraîchement écloses ,

Les lys , les œillets , & les roses.

Cette pensée est une de celles que vous aimez le mieux.

## M E N A G. Jardinier.

Sous ses pas on voioit naître les fleurs-écloses ,

Les lys , & les œillets , les jasmins & les roses.

ME.

A M. MENAG.  
MENAG. Jardinier.

Sont naitre en ces beaux lieux mille fleurs sous vos  
pas.

MENAG. Pêcheur.

Deviennent sous ses pas en mille fleurs fertiles.

MENAG. Sonnet.

Et sous ses nobles pas on voyoit en tous lieux  
Les roses, les jasmins & les œillets éclore.

MENAG. Eglog. Licié

N'épargnez point les fleurs pour votre Amarillis,  
Il en naît en tout tems sous les pas de Philis.

Je vous laisse à penser si M. de RACAN  
n'a pas dit devant vous dans sa chanson à  
la Reine.

N'épargnez point les fleurs  
Il en revient assez sous les pas de Marie.

CHRISTINE. Eglog.

Les Zephirs pour l'ouïr retiennent leurs haleines,  
Et les Nymphes des eaux le cours de leurs fontaines.  
Vous dites ailleurs la même chose.

MENAG. Pêcheur.

Aux accens de sa voix les Zephirs par les plaines,  
Saisis d'étonnement retiennent leurs haleines.

Vous vous exprimez encore bien plus magnifiquement dans votre Eglogue de Licidas.

M E N A G. Eglog. Licid.

J'entens Amarillis qui chante dans ce bois ,  
 Taifez vous roffignols , zephirs faites filence ,  
 Agréables ruiſſeaux , coulez fans violence ,  
 Et n'interrompez point les accens de ſa voix.  
 Eſt-il quelque Muſicien qui n'ait point  
 où chanter cet air de Boiſſet.

(a) Doux ruiſſeaux , coulez fans violence ,  
 Roſſignol , ne vante plus ta voix ,  
 Vous Zephirs , faites filence ;  
 C'eſt Iris qui chante dans ce bois.

C H R I S T I N E. Eglog.

Ce miracle d'amour , ce chef-d'œuvre des cieux  
 Vous ſçavez mieux que moi que ce vers  
 n'eſt pas de vous , cependant il regne dans  
 tous vos ouvrages.

M E N A G. Sonnet.

Ce miracle d'amour , ce chef-d'œuvre des cieux ,

M E N A G. Peſcheur.

Il la nomme un miracle, un chef-d'œuvre des cieux.

ME-

(a) Les paroles ſont de Segrais.

A M. MENAGE.

513

MENAG. Eglog. Lic.

Un miracle d'amour , un chef-d'œuvre des cieux.

MENAG. Eleg.

Vous êtes un miracle , un chef-d'œuvre des cieux ;  
&c.

C'est là , Monsieur , votre manière ordinaire d'agir ; après que vous avez dérobé les autres , vous ne ne manquez point de vous dérober vous-même. Et c'est-là le plus beau secret que vous ayez. Car par ce moyen avec trois ou quatre cent vers qui ne sont pas à vous , vous en faites paroître plus de mille qui vous appartiennent. Mais remarquez en passant que j'agis de bonne foi , & que je ne m'arrête point aux bagatelles. Car à tout autre qu'à vous j'aurois droit encore de lui alleguer ces vers.

CHRISTINE. Eglog.

Les graces , les attraits , les charmes , les appas ,  
En toute heure , en tous lieux accompagnent ses pas.

VOITURE.

Les jeux & les appas

Marchent à votre suite , & naissent sous vos pas.

X 3

CHRIS.

## CHRISTINE. Eglog.

Où de l'astre du jour les fertiles chaleurs  
Produisent en tout tems & des fruits & des fleurs.

M. de VENCE. Egl. parlant du Soleil.

Il temperoit si bien les plus vives chaleurs ,  
Qu'il n'offensoit jamais ni nos fruits ni nos fleurs.

## CHRISTINE. Eglog.

Il fut ferme & constant en son adversité ,  
Il est doux & modeste en sa prospérité ,

M. de VENCE. Eglog. 4.

Tu ne succombes point dedans l'adversité ,  
Tu ne te corromps point dans la prospérité.

## CHRISTINE. Eglog.

Et des loups dévorans la sanglante furie  
Désole les troupeaux de nôtre bergerie.

M. de VENCE. Eglog. 10.

Lorsque les loups entrans dedans ma bergerie ,  
Sur mes cheres brebis signaloient leur furie.

Quoi que ces derniers vers ne répondent  
pas si justement que les premiers , ils ne  
sont pas néanmoins à rejeter. Car si vous

y prenez garde , toutes les pensées , & toutes les rimes sont semblables. En faut-il davantage pour ma justification & pour achever de vous convaincre?

CHRISTINE. Eglog.

Déjà l'Astre du jour dissipe le nuage.

RACAN. p. 165. du Recueil de 1636.

Déjà le grand Soleil dissipe le nuage.

CHRISTINE. Eglog.

Qui pourroit arrêter l'esprit le plus volage.

M. RACAN. Recueil.

Qui pourroit arrêter l'esprit le plus léger.

CHRISTINE. Eglog.

Et plus que sa grandeur éclatte sa vertu.

M. de VENCE. Eglog. II.

Dont la haute vertu surpasse la grandeur.

CHRISTINE. Eglog.

Je consacre Daphnis , & ma plume & ma voix.

M. de VENCE. Eglog. II.

Consacre heureusement & ma plume & ma voix.

**CHRISTINE. Eglog.**

Berger , quel bruit étrange a frappé mon oreille ?

**CORNEILLE. Cid.**

Déjà ce bruit étrange a frappé mon oreille.

**CHRISTINE. Eglog.**

Des rivières de sang , des montagnes de morts,

**CORNEILLE. Nicodeme. (a)**

Des rivières de sang , des montagnes de morts,

**CHRISTINE. Eglog.**

Par une impiété qui n'eut jamais d'exemple.

**CORNEILLE. Polyeucte.**

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple.

**CHRISTINE. Eglog.**

Rampe nôtre lierre au pied de tes Lauriers,

**REGNIER. Sat. I.**

Je plante mon lierre au pied de tes Lauriers,

**MENAGE. Eglog.**

Amour loge en vos yeux , il y trempe ses dards.

**MAL.**

(a) Acte 3. Scene. 1.



## MALHERBE. Sonnet.

Amour est en ses yeux , il y trempe ses dards :

## CHRISTINE. Eglog.

Au milieu de la guerre & dans les champs de Mars

Cultive les vertus , & fait fleurir les arts ,

Voilà en deux grands vers , ce que Monsieur Chapelain a dit en quatre petits vers.

Au milieu de l'inquietude.

Qui regne dans les champs de Mars ,

Tu veilles pour tirer les arts

De misere & de servitude.

## CHRISTINE. Eglog.

La fait nommer par tout la Pallas de nôtre âge.

## MALHERBE.

Aussi la nommons-nous la Pallas de nôtre âge.

## CHRISTINE. Eglog.

Son port majestueux n'est pas d'une mortelle

La clarté de son teint , &c.

## MALHERBE.

La clarté de son teint n'est pas chose mortelle ,

Sans mentir , Monsieur , je ferois fort empêché de vous dire qui sont les mieux imitez , ou de vos vers françois , ou de vos vers Italiens , ou de vôtre Epigramme grecque , ou de vos Epigrammes latines. Ce que je puis assûrer , c'est que tous ces vers me semblent volez fort fidèlement. Vous ne faites pas comme ce galant homme \* de vôtre connoissance , qui prend quelquefois *Cicéron* pour *Brutus*. Qui met les passages des Auteurs en pièces & par lambeaux , qui les écorche & les défigure de telle sorte , qu'ils ne sont pas reconnoissables. Pour vous , vous n'êtes pas si inhumain. Quand vous prenez quelque pièce , vous la prenez toute entiere , & la laissez comme elle est. Même , pour peu qu'elle vous plaise , vous concevez aussi - tôt des sentimens de pere pour elle , & ne manquez pas de l'*adopter*. Aussi , Monsieur , pendant que vôtre ami s'amuse en cachette à détruire les restes de quelques vieux édifices , vous pillez ouvertement des Provinces toutes entieres. Voilà ce qu'on appelle proprement être un brave Auteur. Continuez toujous ces illustres brigandages. Enrichissez-vous des dépouilles des nations étrangères. Etendez vos conquêtes jusques  
aux

\* M. Costar.

aux Hebreux & aux Arabes , si vous pouvez ; & n'épargnez non plus les Espagnols , que vous avez épargné les Grecs , les Latins , les Italiens & les François. Mais , Monsieur , voulez vous que je vous parle sérieusement , tous ces larcins , & toutes ces répétitions font voir que vous travaillez avec peine , & que vous n'enfantez point sans tranchées. Je demeure bien d'accord avec vous qu'on trouve peu de fautes en vos vers. Mais il faut que vous confessiez aussi qu'on n'y trouve rien de nouveau ni de surprenant. Comme la Poésie n'est faite que pour plaire , il faut qu'elle emporte l'ame. A moins que cela , il n'y a rien de si fade ni de si importun. Tout ce que l'on peut dire à votre avantage , c'est que vous êtes un Poète par art , & du nombre de ceux que Platon appelle *Φωλας* dans son Dialogue de *la Fureur Poétique*. Et effet , ce n'est point l'étude qui nous fait Poètes , c'est une espèce de sainte fureur que la nature donne à certains hommes , & que l'art ni l'étude ne peuvent acquérir. Croyez-moi , Monsieur , vous avez le jugement trop bon pour être bon Poète. Vous feriez beaucoup mieux de vous appliquer à quelque étude plus sérieuse , & d'aller rechercher les *Origines* de la langue Suedoise , ou de quelque autre de cette nature ,

nature , que de vous amuser à ces sortes de choses qui demandent une vivacité & un feu que vous n'avez point. Ce qui vous gâte, ce sont les fausses loüanges que vous recevez. Vous vous imaginez que ceux qui vous les donnent , vous parlent comme ils pensent, & c'est ce qui vous trompe. Quand la belle , la jeune & l'incomparable CLAU-DINE a dit de vous :

Nôtre illustre Ménalque a sçû si bien décrire  
D'un berger amoureux l'agréable marryre ,  
Qu'on n'entendit jamais de soupirs ni de chants.  
Plus doux ni plus touchans.

Belle Doris , voi ce berger aimable  
D'un regard favorable ,  
Et puisqu'il plaint ses maux avecque tant d'appas  
Flatte-les seulement ; mais ne les guéris pas.  
Comme tes cruautéz ont pour lui mille charmes ,  
Entretien ses soupirs , prend plaisir à ses larmes ,  
Et pour éterniser ta gloire & ses amours ,  
Sois-lui toujours cruelle , il se plaindra toujours.

Vous croyez être admirablement loüé.  
Vous ne doutez plus, après un si illustre témoignage , que toutes les Belles ne courent après vous, & que vous ne fassiez des vers les plus touchans du monde. Ils sont fort pitoyables

tôyables à la verité ; mais ils n'en sont pas meilleurs pour cela. Pour moi je ne sçau-rois voir qu'avec regret qu'on se mocque ainsi de vous. Et c'est pourquoi je répon-dis sur l'heure à la belle personne qui avoit fait ce Madrigal :

IRIS, vôtre terreur est vaine  
De craindre que Doris cessant d'être inhumaine,  
Ménalque cesse aussi de plaindre ses amours.  
Tant qu'il se mêlera de cajoller les Belles ,  
Il ne manquera pas de trouver des cruelles ,  
Et je suis assuré qu'il se plaindra toujours.

Vous voyez, M. que je suis sincere, & que je ne vous flatte point. Mais comme je suis des premiers à vous dire les choses qui ne vous réüssissent pas, je suis des premiers aussi à publier celles qui vous réüssissent. Vous pouvez vous souvenir, & je croi qu'il vous en souviendra toujours, de cette memorable action que vous fîtes devant la Reyne de Suede. Vous sçavez que lorsqu'elle vous dit que *vous parliez si bien*, vous demeurâtes muët, & qu'après un fort long-tems, vous lui repartîtes ces belles & sages paroles : *Madame, mon silence exprime mon respect*. Quelques railleurs de la Cour voulurent se moquer de ce silence. Mais je ne  
pus

pus souffrir qu'on vous fit cette injustice, & qu'on traitât de ridicule, la plus prudente, & la plus judicieuse action de votre vie. C'est pour cela que je fis cette Epigramme :

Quand CHRISTINE te dit que tu parlois si bien,  
Que tu fis sagement de ne répondre rien,  
Et que la Cour eut tort de railler ton silence !  
Bien loin de te blâmer de ne point repartir,  
J'approuve ton respect, j'admire ta prudence ;  
Car tu n'eusses parlé que pour la démentir.

Vous trouverez peut-être mauvais que j'aye publié cette lettre. Mais je vous promets que j'agirai avec vous de la même sorte, que vous avez agi avec Messieurs de l'Académie ; & que si vous avez supprimé votre *Requête des Dictionnaires*, après que cinq ou six éditions en ont été faites, je ne manquerai pas d'user de la même modération envers vous. Mais à propos de cette *Requête*, il faut, Monsieur, que je vous dise, que je me suis étonné plusieurs fois comment des personnes se sont si fort scandalisées, que vous l'eussiez fait imprimer. Ce n'est pas qu'en apparence, il ne semblât qu'il y eût quelque chose à dire en  
vôtre

vôtre conduite ; puis qu'enfin dans cette Satyre , vous écrivez contre beaucoup de gens avec qui vous faisiez profession d'amitié ; & qui d'ailleurs n'avoient pas peut servi à établir votre réputation. Mais pourtant il falloit considérer que vous ne faisiez que votre devoir. Et , certes , les services considérables que vous aviez reçus des *Dictionnaires* (a) & l'intérêt que vous aviez en la conservation de *Nicod* & de *Calepin* , étoient des sujets assez suffisans pour vous faire éclater en cette occasion , & pour vous faire prendre leur parti , aux dépens de tous vos amis.

Mon dessein étoit de finir en cet endroit. Mais mon cher ami le sçavant & le poli Monsieur de la Mesnardiere me vient d'envoyer le livre de *vôtre Flateur* , \* où je suis traité d'une si belle maniere , que je ne puis m'empêcher de vous témoigner le ressentiment que j'en ai. Est-il possible , Monsieur , que cet homme ne se puisse défaire de ses *bavées* ? J'en ai trouvé une si terrible à l'ouverture de son livre , que je doute encore si mes yeux ne m'ont point trompé. C'est en la page 254. Voici ses termes. *Dans quel vieux Bouquin Monsieur de Girac*

(a) *Requête des Dictionnaires.*

Supplic humblement *Calepin* avec *Nicod* , &c.

\* Suite de la défense de Voiture.

*Girac a-t-il trouvé qu'il y eût des Accens dans la langue Hébraïque , &c. Je pense que Dieu a permis cet aveuglement, afin d'humilier notre Docteur , & le punir d'une infinité de bevûës qu'il me reproche , &c. Y en eut-il jamais une pareille à celle-là ? Où a-t-il trouvé lui-même qu'il n'y eût point d'Accens dans la langue Hébraïque ? Ne semble-t-il pas bien plutôt que Dieu a permis cet aveuglement , afin d'humilier ce Fanfaron ? Car, enfin , quoi que je sçache point d'Hébreu , il me souvient pourtant bien d'avoir lû dans la Grammaire hébraïque de Bellarmín , un Chapitre des Accens , qui commence ainsi. *Accentus Hebræis triplex est. \* Rhetoricus, Grammaticus & Musicus. Porro Rhetorici accentus quatuor sunt, Grammatici autem triginta & unus, &c.* J'ai appris même du sçavant Monsieur Gaulmin , qui est un Juge Souverain en ces matieres, que toute la Poësie des anciens Hébreux ne consistoit que dans les Accens. Cependant, comme vous voyez, vôtre ami veut qu'il n'y en ait pas un seul, en dépit de toutes les Grammaires, de tous les Rabins , & de tous les Enfans d'Israël.*

Il est bien vrai qu'on doute si les Accens étoient marquez dans les anciens manuscrits.



crits. Mais pour cela peut-on dire, généralement parlant, qu'il n'y ait point d'*Accens* dans la langue hébraïque ? quoi parce que les *Accens* ne sont point marquez dans les anciens manuscrits grecs, est-ce à dire qu'il n'y a point d'*Accens* dans la langue grecque ? cette conséquence est elle raisonnable ?

Encore si cet homme avoit fait tout seul une si ridicule *bevue*, ce ne seroit pas une chose si extraordinaire. Mais comment vous, qui avez pris le soin de l'édition de son livre, & qui vous êtes vanté en tant d'endroits de l'avoir presque refait tout entier & d'y avoir corrigé plus de *deux cens fautes* ; comment, dis-je, avez-vous laissé passer celle-ci, Vous qui avez cité tant d'Hebreu & tant d'Arabe dans vos *origines françoises* ; <sup>a</sup> qui sçavez le plus & le mieux en cinq ou six sortes de langues ; & qui avez joint toute l'*érudition & la probité agissante & officieuse* en une même personne. Comment avez vous laissé glisser une méprise si grossiere ? Dans quel país erroit alors vôtre esprit ? <sup>b</sup> Pourquoi le torrent de votre bouche à douze fontaines, ne s'est-il pas dérobé en une occasion si importante ?

Tome I.

Y

Je

<sup>a</sup> Suite de la défense de Voiture. p. 1.

<sup>b</sup> P. 3.

Je ne sçai pas ce que dira le redoutable Monsieur de Girac ; mais je sçai bien que pour peu qu'il se veuille défendre, vôtre réputation est fort en danger, aussi bien que celle de vôtre ami. Je suis obligé pourtant de rendre ce témoignage à la verité, qu'au milieu de ces *beautés* je n'ai pû m'empêcher d'admirer sa subtilité & son adresse. Je ne sçaurois concevoir encore ce qu'il a fait, ni quelles machines il a remuées pour mettre tout ce qu'il a dit dans un si petit volume. Je ne croi pas qu'il n'y ait fait entrer tout *Stobée*, *Lycofbene*, *Polyanthea*, & tous les *Quolibets* de la Cour. Certainement ce secret est rare. Je ne connois personne, après vous, qui se serve mieux & plus souvent de lieux communs que lui. On voit bien qu'il est fort de vos amis. Car il vous traite avec beaucoup plus de civilité, qu'il ne traite même Son Eminence. Quoi qu'en apparence, il lui dédie son livre, c'est à vous effectivement qu'il appartient. Il n'en a que le titre, & vous possédez le fonds. Il vous donne le suc & la substance ; au lieu qu'il ne lui donne que l'écorce & la couverture. Aussi quand il vous parle, c'est toujours avec des termes d'honneur & de respect ; & quand il entretient Monsieur le Cardinal,

naît, c'est avec une franchise & une liberté qui n'est pas imaginable. Il se compare quelquefois à lui, il voudroit lui persuader que les guerres qu'il a contre Monsieur de Girac, sont semblables à celles que ce grand Ministre soutient contre les ennemis de l'Etat. Il ajoute ensuite, *que dans ces petites guerres, il ne s'y perd que du papier ; qui periroit aussi bien en d'autres occasions, & possible moins honorables.* Se peut-il rien dire de plus familier ? Cette expression n'est-elle pas tout à fait noble ? Ne laisse-t-elle pas une fort honnête idée dans l'esprit des Lecteurs ? <sup>d</sup> Ce papier m'a fait souvenir de celui des Annales de Volusius, dont parle Catulle. Ne vous imaginez pas que cette pensée soit venue à moi seul. Une infinité de personnes d'érudition & de qualité, l'ont eue aussi bien que moi. Je m'étonne seulement comment vous qui avez si bon nez, n'avez pas senti un si fin endroit. A vous dire vrai, pour un homme comme votre ami, qui croit avoir le goût si délicat, & si raffiné, & qui prétend entretenir toute la Cour, & tout le monde poli, cela me semble bien peu galant. Vous agissez bien d'un autre sorte

Y 2

avec

c Epître liminaire de la suite de la défense de Voiture.

d Annales Volusi, cacatâ charta.

avec Monsieur le Cardinal. Vous ne le faites ni de v<sup>os</sup> jeux ni de vos divertissemens. Si l'on vous veut croire , il ne se plaît *qu'au bruit des tambours & des trompettes.* Il a en horreur toutes les muses , *il fait leurs concerts, & n'estime des bergers les plus doctes chansons, que de vaines douceurs & d'inutiles sons.* Voilà , sans mentir , une maniere de loïer fort nouvelle. On a besoin de toute la bonne opinion qu'on a de vous , pour se persuader que vous n'avez pas dessein de railler. Si toutes les faveurs que vous faites , sont semblables à celle-ci , je trouve que ceux à qui vous songez le moins , ne sont pas les plus malheureux. Vos louanges sont un peu dangereuses , aussi bien que celles de v<sup>otre</sup> ami. Elles ont des ongles & des griffes. Vous flattez de la même sorte , que les autres pinssent & égratignent , & vos plus grandes douceurs sont mêlées de fiel & d'absynthe. En effet, Monsieur, ne dites-vous pas une chose fort obligeante à la Reine de Suede, quand dans ces beaux vers , que vous avez faits pour mettre au bas de son portrait, vous lui parlez ainsi :

Quid.

Quidquid agit blandè *Veneres* comitantur agentem ,  
Et un peu après :

Seu movet ad certos *mollia* membra modos.

Cette galanterie n'est elle pas ingénieuse ? Ne fait-elle pas une équivoque fort agréable ? N'est-ce pas là une belle façon d'honorer une des plus sçavantes , des plus vertueuses & des plus grandes Reines du monde ? Confessez la verité , si vous aviez à parler d'une *Lais* , vous pourriez-vous servir de termes plus choisis , plus propres & plus énergiques ? Neanmoins , Monsieur , puisque ces choses vous réussissent , je n'ai garde d'y trouver à dire. Cela me confirme seulement dans l'opinion que j'ai toujourns eue , que les grands voyent les choses tout autrement que le reste des hommes. Votre ami ne se trompe pas quand il assure , \* que *c'est quelquefois un malheur d'être si sçavant*. Il justifie assez ce qu'il dit par lui-même. Il sçait tant de choses , qu'il n'arrive rien , dont il ne trouve toujourns la raison dans ses *Recueils*. Si M. de Girac ne répond point ; c'est parce qu'il n'a pas un Page comme Darius , qui lui crie de tems en tems : *Souvenez-vous que les Athéniens vous ont offensé*. Si vous avez une bouche à

Y 3

donze

*douze fontaines ; c'est parce qu'un méchant Poëte , dont parle Cratinus votre bon ami, en avoit une. Et, enfin, s'il fait des be-vûës ; c'est parce que Seneque , Ausonne , Erasme, & le Chancelier Bacon en ont fait. Ce sçavant, Monsieur, a l'esprit tourné à peu près comme le vôtre. Il n'y en eut jamais un plus prodigue des pensées d'autrui, & plus avare des siennes. Cela me fait souvenir d'un mot de feu l'Illustre Monsieur le Pailleur ; qui vous dit, après que vous eûtes entretenu des femmes fort long-tems des sentences & des apophthegmes des anciens : Il y a deux heures entieres, que vous nous parlez de ce qu'ont fait les autres. Y a-t-il esperance que vous nous direz à la fin quelque chose de vous ? Comme vous voyez, on pourroit bien encore appliquer cette réponse à votre ami. Son livre est chargé de tant de passages & de citations, qu'on ne sçait ce que c'est. C'est une masse épaisse, qui n'est composée que de pièces & de morceaux. Cet homme est de l'Ordre des Mendians dont parle Politien, qui (a) vont quêter leur stile de porte en porte. Il n'est riche qu'en injures & en vanitez. Je le trouve admirable de vouloir que Monsieur de Girac ne soit pas d'humeur à ne point*

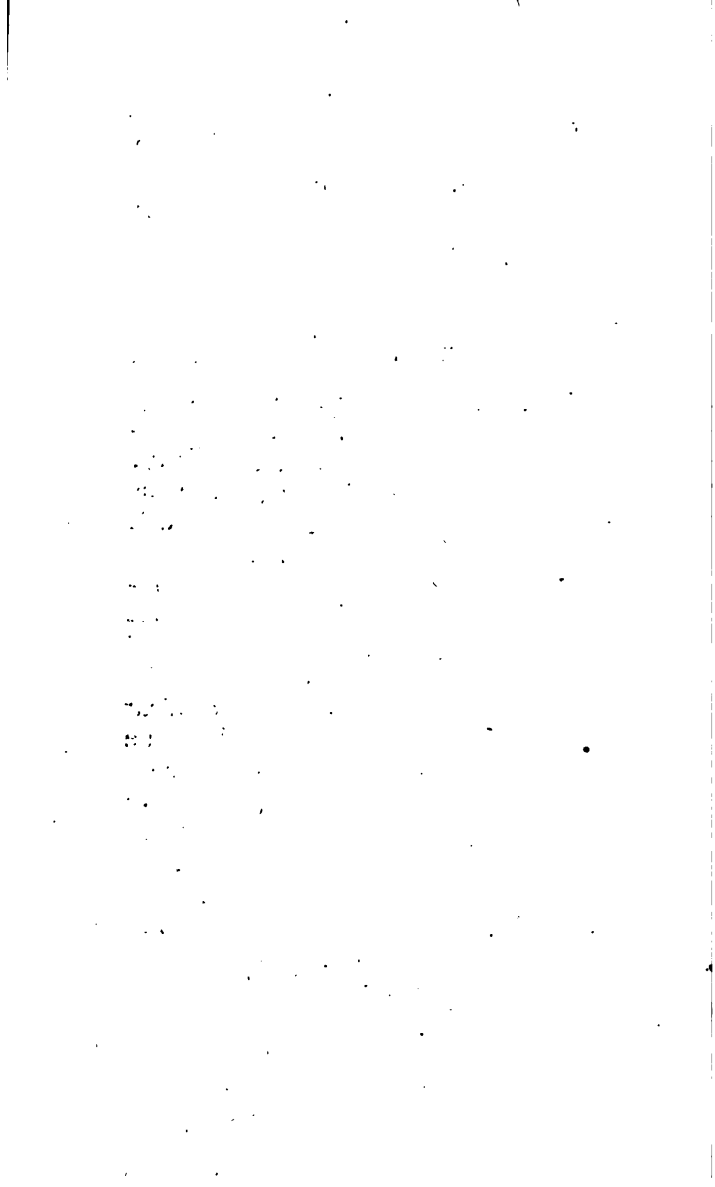
(a) Qui stilum veluti panem frustulatim mendicant. .

point sçavoir \* *saint Paul & saint Thomas* ; parce qu'il s'appelle *Paul Thomas*. Cette raison n'est-elle pas excellente ? C'est à peu près comme si vous étiez obligé de vous connoître <sup>a</sup> *en pommes de raynette* , & en œufs frais , & en cent autres choses de cette sorte ; à cause que vous vous appelez *Menage*. Y eut-il jamais de railleries plus basses , plus fades & plus insipides que celles - là ? Ou plutôt , pour parler comme vous , ne sont - ce pas là de véritables *Mommorismes* ? Excusez , Monsieur , cette digression. Considérez , s'il vous plaît , que la qualité de votre *Girac* , que votre homme m'a donnée , meritoit bien que je lui en fisse au moins un léger remerciement. Il a eu raison de louer votre *generoux silence* , & de vous dire que c'est la *réponse des sages*. Car , à vous parler sincèrement , si vous eussiez répondu , ce n'eût pas été une des plus prudentes actions que vous eussiez pû faire. S'il eût suivi le conseil qu'il vous donne , s'il fût demeuré à son premier ouvrage , & s'il ne se fût point abaissé à faire d'autres *Apologies* , & à honorer de la sorte ses envieux , peut-être qu'il n'eût pas été plus mal pour sa réputation.

Y 4

\* p. 120. 121.

a M. Menage dit qu'il se connoît en pommes de rainette, en œufs frais, &amp; en amitié.





CHRISTINE:  
EGLOGUE.

M. DC. LV.

Virgile Eglog. IV.

———*paulò majora canamus.*

*Non omnes arbusta juvant humilesque  
myrica.*



# CHRISTINE.

## EGLOGUE.

DAPHNIS, MENALQUE.

DAPHNIS.

**O**RNEMENT de nos bois , de nos champs  
la merveille ,

Berger , quel bruit étrange a frappé mon oreille ?

Menalque , il est donc vrai que tu quittes *ces*  
*lieux* ,

L'agréable séjour des hommes & des dieux ?

5 Ces lieux , où les zéphirs de leurs tièdes halei-  
nes

Echauffent doucement les valons & les plaines ;

Où de l'astre du jour les fertiles chaleurs

Produisent en tout tems & des fruits & des fleurs ;

Où l'on voit dans les eaux nager mille Naïdes :

10 Où l'on voit dans les bois danser mille Dryades.

Et tu quittes *ces lieux* , trop volage berger ,

Pour un climat affreux , pour un ciel étranger !  
N'est-

N'est-ce pas à ces *lieux* que tu dois ta naissance  
Et les brillans éclairs de ta vive éloquence ?

15 N'est-ce pas de *ces lieux* que ta Prose & tes vers  
Ont porté ta louange à *cent* peuples divers ?

Aux rivages fleuris & de Seine & de Marne ,  
Aux rivages fameux & du Tibre & de l'Arne :  
Rien dans ce beau climat ne manque à tes plaisirs ,

20 Toute chose à l'envi contente tes desirs ,  
Tes Vignes tous les ans ton attente surpassent ;  
Sous tes Epics nombreux les faucilles se lassent ;  
Cent bœufs sur tes Guerets tracent *mille* sillons ;  
Mille Agneaux bondissans paissent dans tes vallons.

25 *Mille* agreables fleurs, comme astres de la terre ,  
Font briller en tout tems l'émail de ton parterre.

Tu possèdes en paix deux précieux thrésors.  
Le repos de l'esprit & la santé du corps.

On estime tes vers , on les chante, on les louë

30 A l'égal des chansons du Pasteur de Mantouë.

Menalque parmi nous , parmi les Etrangers  
Est l'arbitre aujourd'hui des plus doctes bergers.  
De

De ces *aimables lieux* les Nymphes , les Ber-  
geres

Pour toi seul aujourd'hui cessent d'être légers.

35 Et tu quittes *ces lieux* pour ces tristes climats

Le funeste séjour des vents & des frimats

D'où des âpres Hyvers l'éternelle froidure

A banni pour jamais l'agréable verdure !

## M E N A L Q U E.

A quoi tendent , Daphnis , tant de propos fla-  
teurs ?

40 Je suis , & tu le fais , le moindre des Pasteurs.

Où , je quitte , Daphnis , ces bois & ces rivages ;

Ces fertiles valons , ces riches pâturages.

Où , Daphnis , il est vrai , j'abandonne *ces  
lieux*

Si chéris autrefois *des hommes & des dieux.*

45 Mais hélas ! aujourd'hui l'exécrable malice ,

La rage & la fureur , la fraude & l'injustice

Bannissant les vertus , les graces & l'amour.

En ces *aimables lieux* ont choisi leur séjour.

Daphnis , qui l'eût pensé ? les armes de nos  
Princes

50 Comme un torrent épars inondent nos Provin-  
ces ,  
Et

Et nos propres soldats , ces monstres de l'enfer ,  
 Ravagent *ces beaux lieux* par la flamé & le fer.  
 Hélas ! combien de fois ai-je vû leurs épées  
 Dans le sang des bergers indignement trem-  
 pées ?

55 Combien de fois hélas , ai-je vû sur ces bords  
 Des riviéres de sang , des montagnes de morts ?  
 Par une impiété qui n'eut jamais d'exemples  
 Leurs sacrilèges mains ont profané nos tem-  
 ples ,

Abbatu nos Autels , saccagé nos hameaux ,

60 Rompu nos flageolets , brisé nos chalumeaux.  
 On coupe nos lauriers , on trouble nos Fon-  
 taines ,

On brûle les moissons de nos fertiles plaines.  
 Les chardons épineux naissent dans nos guérets.  
 Nos jardins cultivez deviennent des forêts ;

85 Et des loups dévorans la sanglante furie  
 Désole les troupeaux de nôtre bergerie.  
 Oûi , je quitte *ces lieux* pour ces nobles climats,  
 Jadis l'affreux séjour des vents & des frimats ,  
 Aujourd'hui le séjour de l'amoureuse Flore

90 Plus riant que les lieux où se lève l'Aurore.

Par

Par ses divins appas , par ses attraits charmans

Une Nymphé celeste à fait ces changemens.

Sous ses pas en tout réms les fleurs naissent écla-  
ses ,

Les œillets & les lits , les jasmins & les roses.

75 Sa parole applanit les humides fillons.

Sa parole en zephirs change les aquilons :

Sa presence embellit le cristal des fontaines ,

Fait verdier les forêts & fait jaunir les plaines :

Ses yeux par leurs regards adoucissent les airs ,

80 Et dissipent les nuits par leurs brillans éclairs.

## D A P H N I S.

Quelle est donc cette Nymphé en charmes si fé-  
conde ,

Et qui change à son gré l'air & la terre &  
l'onde ?

## M E N A L Q U E.

C'est ce nouveau soleil , ce chef-d'œuvre des dieux

Si vanté des mortels & si chéri des dieux ,

85 Cette jeune beauté , cette Nymphé divine ,

Ce miracle étonnant , l'adorable CHRISTINE ,

Superbe rejetton du Monarque du Nord ,

Qui fut des affligés l'asyle & le support ,

De

De ce grand conquérant l'invincible *GUSTAVE*,

20 Qui fit & la victoire & la fortune esclave ,  
Et dont le bras fatal , par cent combats divers ,  
Domprant la Germanie , étonna l'Univers ,  
Le Rhin vit ces combats , & jusques dans sa  
source  
D'épouvante surpris en arrêta sa course.

95 Le Danube en trembla caché dans ses roseaux ,  
Et saisi de frayeur précipita ses eaux.

Tu fais combien de fois le bruit de sa vaillance  
De nos sombres vallons a troublé le silence ,  
Et que du bruit tonnant de ses rares exploits

100 Cent fois ont retenti les échos de nos bois.

Comme de ses états , de sa vertu guerrière

Tu sauras qu'aujourd'hui *CHRISTINE* est  
héritière

Jamais du Termodon le rivage écumeux

Ne vit tant de hauts faits , ni tant d'exploits fa-  
meux ,

105 Qu'aux rivages bruyans des ondes Germani-  
ques ,

Qu'aux rivages Danois , qu'aux rivages Bal-  
tiques



Par les vaillantes mains de ses braves guerriers  
 Cette jeune Amazone a cueilli de lauriers.

Un jour qui n'est pas loin, ses superbes armées

110 Joindront à ces lauriers les palmes Idumées,

Et l'on verra pâlir l'infidelle croissant

A l'aspect lumineux de cet *astre naissant*.

Mais sache encor, Daphnis, que sa main adorable

En adresse, en valeur à *nulle autre semblable*,

115 Au milieu de la guerre & dans les champs de Mars

Cultive les vertus & fait fleurir les arts.

Son esprit grand & vaste embrasse toute chose,

Et l'Histoire & la Fable, & les Vers & la Prose.

Elle fait des métaux les nobles changemens,

120 Des globes azurez les divers mouvemens.

Des plus *brillantes fleurs* de Grece & d'Italie,

Tout le Nort étonné voit son ame embellie.

Elle a de l'Orient pillé tous les thresors.

Du Pasteur de Solyme elle entend les accords,

125 Et son rare sçavoir, non moins que son courage,

L'a fait nommer par tout la Pallas de notre âge.

Pour voir cette Pallas le sçavant Apollon  
Quitte l'onde divine & le sacré vallon.

Les filles de memoire abandonnant la Grece

130 Et le double sommet & les flots de Permesse  
Vont habiter les monts & les rives du Nort,  
Et jouir en *ces lieux* d'un favorable sort.

De *mille* endroits divers *mille* doctes Orphées  
Y suivent à l'envi ces neuf savantes Fées.

135 *Mille* cygnes fameux en *mille* endroits épars  
Vers ces *lieux fortunés* volent de toutes parts,  
Ceux qui le long des eaux & de Loire & de  
Seine

Soupirent doucement leur amoureux peine :

Ceux qu'aux rives du Tibre on voit en cent  
façons

140 Comme des rossignols varier leur chansons.

Ceux qui superbement font admirer au Tage

Sur l'or de ses sablons l'argent de leur plu-  
mage.

Ceux de qui le Danube entend les doux accords,

Et ceux que la Tamise élève sur ses bords;

145 Et de tous les accens de tant de voix étranges

Se forme pour *CHRISTINE* un concert de  
louanges.

Pour

Pour moi , de qui le chant n'a rien de gracieux ,  
 Je n'eusse osé , Daphnis , les suivre dans ces  
*lieux*

Sans les ordres sacrez de l'auguste *CHRISTINE* ,  
 150 Et les puissans attraits de sa bonté divine.

*CHRISTINE* veut ouïr mes fresles cha-  
 lumeaux ,

Et veut qu'en ses vallons je garde ses troupeaux.

Qu'il me tarde , Daphnis , qu'heureux je ne con-  
 temple

Cette Reine du Nort , des Monarques l'exem-  
 ple !

155 Animé par sa voix , échauffé par ses yeux ,  
 On me verra porter son nom jusques aux cieux .  
 Tant d'aimables appas , tant de rares merveilles  
 Seront le doux objet de mes penibles veilles.

A ses hautes vertus , à ses fameux exploits

160 Je consacre , Daphnis , & ma plume & ma voix.

## D A P H N I S .

Il le faut avouer , on a vû sur nos têtes

Depuis quatre moislons gronder *mille* tempêtes.

Mais ces tems sont passez , & ces *fertiles lieux*

Bien-tôt , comme autrefois , seront *chériss des*  
*Dieux*.

165 Déjà l'astre du jour dissipe le nuage ,

Et nous allons revoir le calme après l'orage ,

**POMPONE**, la merveille & l'honneur de nos  
jours,

Du peuple & du Senat les constantes amours,  
Tenant droite en sa main la balance d'Astrée,

- 170 Nous promet la saison de Saturne & de Rhée,  
Le grand, l'illustre **ABEL**, cet esprit sans pareil,  
Plus clair, plus pénétrant que les traits du soleil:  
Ce Ministre puissant, dont le vaste domaine  
Occupe tous ces bords & de Sarte & de Maine,  
175 Qui du Prince aujourd'hui dispense le trésor,  
Nous promet *en ces lieux* les jours du siècle d'or.

### M E N A L Q U E.

Il est vrai que **POMPONE** & qu'**ABEL** ont  
des charmes

Capables d'arrêter les torrens de nos larmes.

Ce Ministre sacré de la juste Thémis

- 30 **POMPONE** a les mortels & les dieux pour  
amis.

La douce majesté regne sur son visage:

Il force la raison par son divin langage,

Le vice est à ses pieds par sa voix abattu,

Et plus que sa grandeur éclate sa vertu.

- 35 Son nom vole en tous lieux, & les peuples  
étranges

Comme ceux de la Seine entonnent ses louanges.

Il aime nos chansons, il estime nos vers,

Il chérit les vertus dans un siècle pervers,

D'A-

D'ABEL cent nations celebrent la prudence ;

190 Il lit dans l'avenir par son experience ;

Son adresse admirable & ses discours vainqueurs

Charment tous les esprits & gagnent tous les  
cœurs.

Nous avons vû , Daphnis , son ame non com-  
mune

Supporter sagement l'une & l'autre fortune ,

295 Il fut ferme & constant en son adversité ;

Il est doux & modeste en sa prosperité.

Nous l'avons vû *cent fois* aux campagnes de  
Loire

Eclatant de lumiere & couronné de gloire

Au bord de nos ruisseaux , le long de nos Buif-  
fons

300 Ecouter attentif nos plaintives chansons ,

Et souvent preferer aux lyres heroïques

L'agreable concert de nos Muses rustiques ;

Mais pour eux vainement nos chants ont des  
appas ,

Puisque la Cour , Daphnis , ne les écoute pas :

225 Qu'on prefere *en ces lieux* à nos douces musettes

Les Clairons enrouëz & les aigres trompettes ;

Que de nos flageolets les tons délicieux

Cedent aux soins aigus des fifres odieux.

A l'exemple des Rois , à l'exemple des Princes

210 En ce tems déreglé se reglent les Provinces.

A la ville, au village, en nos bois, en nos champs  
On se mocque, Daphnis, de nos plus doux ac-  
cens,

Et personne aujourd'hui ne console nos Muses  
Languissantes d'ennui, de tristesse confuses.

215 Daphnis, *ARMAND* n'est plus, *ARMAND*  
qui des neuf Sœurs

Aima si constamment les celestes douceurs,

Qui combla de bienfaits ces filles de memoire,

Qui les combla d'honneurs, qui les combla de  
gloire,

Daphnis, *ARMAND* est mort, & l'art des  
beaux esprits

220 Ne reçoit de la Cour qu'opprobe & que mé-  
pris.

*JULES* qui par ses soins de nôtre grand Mo-  
narque

En la place d'*ARMAND* conduit la grande  
barque,

Qui la fut garantir de tant d'affreux rochers

Inconnus au sçavoir des plus sages Nochers,

225 Et qui par ses conseils, par son ferme courage,

Lorsqu'avecque les vents & les flots & l'orage

Contre lui combattoient ses propres Matelots,

A surmonté les vents & l'orage & les flots,

*JULES* fuit nos concerts, & ne voulant de  
gloire

230 Que celle qu'il reçoit des mains de la victoire,  
N'estime

N'estime des bergers les plus doctes chansons

Que de vaines douceurs & d'inutiles sons.

Le bruit de ses tambours , le son de ses trompettes

Etouffent les accens de nos foibles musettes.

235 A peine seulement dans le champ des guerriers

Rampe nôtre lierre au pied de ses lauriers.

Il faut aller , Daphnis , où le sort nous appelle.

Adieu , de nos bergers berget le plus fidelle.

## D A P H N I S.

Donc cet *Astre brillant* , ce *Chef-d'œuvre d'amour* ,

240 Cette aimable *Doris plus belle que le jour* ,

Qui pourroit arrêter l'esprit le plus volage ,

Qui pourroit captiver le plus libre courage ,

Pour qui les *immortels abandonnent les cieux* ,

Ne pourra retenir Menalque en *ces beaux lieux* ?

245 Cette belle amitié d'éternelle durée

A la jeune *Doris* si saintement jurée ,

*Doris* pour qui ton cœur poussa tant de soupirs ,

Qui fut l'unique objet de tes brûlans desirs ,

Qui tira de tes yeux *mille* torrens de larmes .

250 Qui le jour , qui la nuit te causa tant d'alarmes ,

Dont l'esprit merveilleux , dont les attraits divers

Ont été *mille fois* le sujet de tes vers :

- Cette belle amitié n'aura pas la puissance  
De retenir Menalque *aux lieux* de sa naissance ?
- 255 Cette belle Doris, ce *miracle charmant*  
Que Menalque en *tous lieux* suivit si constamment ,  
Qu'il suivoit sur les bords & de Marne & de  
Seine ,  
Qu'il suivoit sur les bords & d'Araise & de  
Maine ,  
Et qu'il auroit suivie au profond des enfers ,
- 260 Ne pourra retenir Menalque dans ses fers ?  
Après ce changement , certes on le peut dire ,  
Il n'est rien d'assuré dans l'amoureux empire :  
Les sermens ne sont rien qu'un discours de-  
vant ,  
Les larmes que de l'eau , les soupirs que du vent.

## M E N A L Q U E.

- 265 Des belles , il est vrai , Doris est la plus belle :  
Son port majestueux n'est pas d'une mortelle ,  
La clarté de son teint & l'éclat de ses yeux  
*Surpassent la splendeur du bel Astre des cieux.*  
Les Zephyrs pour l'ouïr retiennent leurs ha-  
leines
- 270 Et les Nymphes des eaux le cours de leurs fon-  
taines.  
Les Graces, les attraits, les charmes, les appas  
A toute heure, en *tous lieux* accompagnent se<sup>s</sup>  
pas, En



En ses yeux , en sa voix , en sa taille , en son geste

Eclate la grandeur , reluit un air celeste ,

275 Et comme elle est en terre une divinité

En foule les mortels adorent sa beauté.

Des belles il est vrai , Doris est la plus belle ;

Mais des belles , Daphnis, elle est la plus cruelle

Ni des brûlans estez les extrêmes ardeurs ,

280 Ni des aspres hyvers les extrêmes froideurs

N'ont rien qui soit égal aux ardeurs de ma flamme ,

Ni rien de comparable aux froideurs de son ame.

En vain donc pour Doris en *ces aimables lieux*

Me voudroient arrêter tes soins officieux.

285 Des plus rudes climats les glaces effroyables

Bien plus que ses froideurs me seroient supportables.

Non moins que nos malheurs , non moins que nos discords

Son orgueil, ses mépris m'éloignent de ses bords.

Doris enfin me chasse , & *CHRISTINE* m'appelle.

290 Adieu de nos bergers berger le plus fidelle.

“ DAPH-

## D A P H N I S.

De l'aimable Doris *les charmes précieux*  
 Avecque ses dédains te suivront *en tous lieux*.  
 Ainsi le cerf blessé courant par les campagnes ,  
 Traversant les forêts, les fleuves, les monta-  
 gnes ,  
 295 Porte avec soi le dard qui lui perce le flanc ,  
 Et qui lui doit ravir la vie avec le sang ;  
 Ton ame souffrira pour ta belle inhumaine  
 Aux rivages du Nort comme aux rives de Mai-  
 ne,  
 Et tes yeux n'auront pas le *plaisir nempareil*  
 300 De contempler *ses yeux plus beaux que le Soleil* ;

## M E N A L Q U E.

Je l'avouë, il est vrai, *sa beauté sans seconde*  
 Me va suivre *en tous lieux* sur la terre & sur  
 l'Onde.  
 Ses dédains me suivront aux rivages du Nort :  
 Mais au moins *en ces lieux* j'aurai ce reconfort  
 305 De ne point offenser par ma triste presence  
 Ces yeux à qui les Rois doivent obéissance.  
 J'aime, j'aime Doris & j'aimerai touÿours ,  
 La fin de mon amour soit celle de mes jours.  
 Parce qu'elle est & fiere, & superbe, & cruelle ;  
 310 Je ne veu point, Daphnis, devenir infidelle.  
 Mais

Mais de tous les côtez dans ces prochains ha-  
meaux ,

Je voi que nos bergers ramènent leurs trou-  
peaux.

Le bel Astre du jour qui finit sa carrière  
Va dans l'Ondre voisine éteindre sa lumière.

315 Trop aimable Daphnis , en cet *aimable lieu*  
Reçois de ton Menalque un éternel adieu.



TRADUCTION  
DU COMMENCEMENT  
DE LUCRECE  
EN VERS FRANÇOIS.

*Par le Sieur* D'HESNAULT.

D'ASSÉ

**D**E' s s e , dont le sang a formé nos ayeux ,  
 Toy qui fais le plaisir des hommes & des Dieux ,  
 Qui par un doux pouvoir regnant sur tout le monde ,  
 Rends & la mer peuplée , & la terre féconde :  
 Je t'invoque , ô Venus ! ô mere de l'amour !  
 C'est par toy qu'est conçu tout ce qui voit le jour.

Un seul de tes regards écarte les nuages ,  
 Chasse les aquilons , dissipe les orages ,  
 Redonne un air riant à Neptune irrité ,  
 Et répand dans les airs une vive clarté.

Dès le premier beau jour que ton astre ramene ,  
 Les Zephirs font sentir leur amoureuse haleine ,  
 La terre orne son sein de brillantes couleurs ,  
 Et l'air est parfumé du doux esprit de fleurs .  
 On entend les oiseaux fraper de ta puissance ,  
 Par mille tons lascifs célébrer ta présence .

Pour la belle genisse on voit les fiers taureaux  
 Ou bondir dans la plaine , ou traverser les eaux .  
 Enfin les habitans des bois & des montagnes ,  
 Des fleuves & des mers , & des vertes campagnes ,  
 Brûlant à ton aspect d'amour & de desir ,  
 S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir ,

Tant on aime à te suivre , & ce charmant empire  
 Qu'exerce la beauté sur tout ce qui respire .  
 Donc puisque la nature est toute sous ta loy ,  
 Que rien dans l'univers ne voit le jour sans toy ,  
 Que sans toy rien n'est beau , rien n'aime , & n'est ai-  
 mable ;

Venus , devien ma Muse , & sois-moy favorable .

Je vais de l'univers étaler les secrets :

J'écris pour un Heros comblé de tes bienfaits .

Memmius eut de toy les graces en partage ,  
 Fai-les , en sa faveur , briller dans cet ouvrage ;  
 Cependant des mortels arrête les terreurs ,  
 Ecarte loin de nous la guerre & ses horreurs ;

Tu

Tu peux tout mettre en paix & sur mer & sur terre;  
 Car que ne peux-tu point sur le Dieu de la guerre!  
 Souvent ce Dieu si fier, vaincu par tes appas,  
 Dépose sa fierté pour languir dans tes bras;  
 Sa tête est sur ton sein nonchalamment panchée,  
 Et l'amour tient son ame à ta bouche attachée;  
 Ses yeux étincelans errent sur ton beau corps,  
 Et nourrissent ses feux en pillant tes trésors,  
 Tant tu sçais avec art bien placer tes caresses,  
 Allumer les desirs, provoquer les tendresses;  
 Parle pour les Romains dans ces momens si doux,  
 Nous demandons la paix, demande-la pour nous.  
 Le dessein que je prens, veut un esprit tranquille,  
 Puis-je le posséder dans ce tems difficile?  
 Et de tant de Heros, Memmius digne fils,  
 Peut-il donner dès soins qu'au bien de son Pays?  
 Non, brave Memmius, n'apporte à cette étude  
 Qu'un esprit affranchi de toute inquiétude;  
 Autrement tous mes soins seroient hors de saison,  
 En vain j'entreprendrois d'éclairer ta raison.  
 Bien loin de penetrer ce que je vais t'apprendre,  
 Tu te ralentirois, avant que de l'entendre,  
 Je vais d'un vol hardi m'élever dans les Cieux,  
 Et là te faire voir quel est l'emploi des Dieux;  
 Te ramener après dans la source des choses,  
 Et des plus grands effets te dévoiler les causes.  
 Tu sçauras de quel fond la nature fait tout,  
 De quoi tout s'entretient, en quoi tout se resout,  
 Quels sont ces simples corps, cette simple matiere,  
 Qu'on nomme premiers corps, & matiere premiere,  
 Parce que tout vient d'eux, & qu'ils sont éternels;  
 Car loin de nôtre esprit ces peasers criminels,  
 Qui dégradent des Dieux l'immortelle nature,  
 Et les font ouvriers de chaque creature.  
 Si ces Dieux ne vivoient dans la tranquillité,  
 A quoy leur serviroit leur immortalité?

A rien

A rien qu'à les livrer à d'éternelles peines,  
 C'est trop les intriguer dans les choses humaines :  
 Ils sont toujours puissans , toujours heureux sans  
 nous ,

Et ne sentent jamais ni pitié ni couroux.

On a vu les mortels traîner long-tems leur vie

Sous la Religion durement asservie ,

Long-tems du haut du Ciel ce fantôme effrayant ,

A lancé sur la terre un regard foudroyant ;

Mais un Grec le premier plein d'une sage audace

L'osa voir d'un œil fixe , & l'insulter en face :

Tout ce qu'on dit des Dieux ne put l'en détourner ,

La terre eut beau fremir , le Ciel eut beau tonner ,

Il n'en fut que plus vif à percer l'imposture ,

Et plus prompt à s'ouvrir le sein de la nature ;

Dans l'enceinte du monde il se crut trop serré ,

Le Ciel ne fut pas même assez vaste à son gré ,

Rien ne luy fit obstacle , & ce puissant génie

Courut de l'univers la carrière infinie.

Après avoir sçû tout , il nous a tout appris ,

Nul être , nul pouvoir ne surprend nos esprits ,

On sçait jusqu'où s'étend tout pouvoir & tout être ,

Et ce qui le termine , & ce qu'il en peut naître.

Ainsi par la raison il surmonta la peur ,

Ainsi l'erreur mourante au pied de son vainqueur ,

Et la Religion terrassée avec elle ,

Attire à ce mortel une gloire immortelle.

Peut-être , Memmius , peut-être croiras-tu

Que ma Philosophie attaque ta vertu ,

Que de l'impiété je fonde les maximes ,

Et qu'enfin je ne veux qu'ouvrir la porte aux crimes ;

Mais regarde plutôt quels crimes odieux

A produit autrefois ce vain culte des Dieux.

On maltraite en Aulide une jeune Princeesse ;

Et qui sont ses Bourreaux ? tous les Chefs de la

Grèce ,

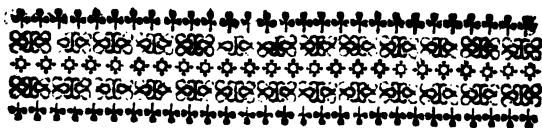
Son

Son pere. Mais Diane a soif de ce beau sang ;  
 Agamemnon le livre , & Calcas le répand.  
 La belle Iphigénie au Temple est amenée ,  
 Et d'un voile aussi-tôt la victime est ornée ;  
 Tout un grand peuple en pleurs s'empresse pour la  
 voir ,

Son pere est auprès d'elle outré de désespoir ,  
 Un Prêtre auprès de luy couvre un fer d'une Etoile  
 A ce spectacle affreux, elle perd la parole ,  
 S'agenouïlle en tremblant, se soumet à son sort,  
 Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort ;  
 Il ne luy sert de rien à cette heure fatale ,  
 D'être le premier fruit de la couche Royale.  
 On l'enleve de terre, on la porte à l'Autel,  
 Et bien loin d'accomplir un Hymen solennel ,  
 Au lieu de cet Hymen, sous les yeux de son Pere,  
 On l'égorge, on l'immole à Diane en colere,  
 Pour la rendre propice au départ des vaisseaux ;  
 Tant la Religion peut enfanter des maux !







## AU LECTEUR.



Es Satyres de Monsieur Despréaux ont fait un si grand fracas, & tant de Personnes capables de juger des belles choses, leur ont donné leur approbation, que je serois du moins aussi emporté que leur Auteur, si le peu qu'on y remarque de méchant me faisoit condamner tout ce qu'il y a de bon. J'avoüe que la gloire qu'il pretend s'estre acquise, lui seroit legitimelement deuë, si l'on acqueroit une veritable gloire à faire beaucoup de mauvais bruit : mais pour un Homme tel que Monsieur Despréaux, qui par la délicatesse de sa Plume pouvoit s'attirer des applaudissemens sans restriction, c'est en avoir mal usé, qu'avoir réduit tout ce qu'il y a de Gens raisonnables, à ne pouvoir faire l'éloge de son Esprit, sans estre obligez de faire le procès à sa conduite. S'il est vrai que son Génie soit si borné, qu'il soit en pais perdu aussitost qu'il est hors de la Satyre, je consens qu'il n'en sorte point : mais il y a bien de la difference entre satyriser & médire ; reprendre, & injurier ; condamner des crimes,

## AU LECTEUR.

& en commettre. Attaquer les vices dans tous les Hommes , & faire des peintures de leur noirceur qui donnent de l'horreur à ceux qui en faisant reflexion sur leur vie , s'en trouvent convaincus, c'est ce qu'on appelle une Satyre: mais déclarer ceux d'un Particulier, & decliner son nom pour le faire mieux connoître, c'est un Libelle difamatoire. En vain Monsieur Despréaux cherche des Exemples pour autoriser ce qui n'en eût jamais. Si les Romains qu'il cite dans un Discours qu'il a fait sur la Satyre, ont quelque fois nommé des Gens connus, ils faisoient par prudence ce qu'il fait aujourd'huy par le seul plaisir qu'il a de faire mal : Ceux qu'ils décrioient , estoient déjà décriez par les crimes qu'ils avoient commis, & par les reprehensions qu'ils n'avoient pû éviter; & si l'on en faisoit des portraits épouvantables e'estoit pour effrayer la jeunesse qu'ils pouvoient seduire: mais de tous ceux que nomme Monsieur Despréaux, il n'y en a pas un que je connoisse , si l'on m'en excepte , en qui l'on ne trouve toutes les qualitez requises pour faire d'aussi honnestes Gens qu'il y en ait au Monde ; & pour ce qui est de ceux que je ne connois pas, j'en juge favorablement par le mal qu'il ne peut s'empescher de leur vouloir. Qu'on ne m'allegue point que j'ay voulu faire pis que Monsieur Despréaux n'a fait ; & que s'il y a du crime à mettre du monde sous la Presse,

## AU LECTEUR.

Presse, il y en a encore davantage à en vouloir traduire sur un Theatre : Je n'ai pas vescu jusqu'à present sans le sçavoir aussi-bien que ceux qui me l'allegueroient : mais outre que pour se bien vanger, on doit faire un peu plus de mal qu'on n'en a reçu, Monsieur Despréaux meritoit bien d'estre jouë en presence de toute la Terre qu'il jouë, & le Tribunal Auguste où il a mandié les Défenses dont il s'est servy, & qui a courûme de se declarer contre toutes sortes d'Agresseurs, ne lui auroit pas esté si favorable, n'estoit qu'il en a surpris la religion. Ceux qui se donneront la peine de lire la Piece que je mets au jour, verront bien que je n'y ay rien mis de difamatoire contre son honneur ny contre sa personne, comme il le suppose dans l'Arrest qui fait défenses aux Comediens de la représenter. Je ne sçais rien de lui qui soit à son désavantage, que ce que toute la France sçait aussi : c'est-à-dire cette liberté qu'il prend d'offenser des Gens qui ne lui ont jamais fait de mal; & je pense qu'il n'y en auroit gueres qui luy refusassent leur estime s'il faisoit un meilleur usage de son Génie. Ce n'est pas que dans ce qu'il a fait il n'y ait à retoucher comme dans tout ce que font les autres. Le plaisir que l'on a d'entendre médire fait qu'on passe, sans y prendre garde, par par-dessus des endroits où l'on s'arrêteroit, si une injure qui s'y trouve à point nommé,

## AU LECTEUR.

n'attiroit toute l'attention de ceux qui parcourerent les Ouvrages ; & si j'estois d'humeur à faire une Critique en Prose , je luy en citerois plusieurs , sans compter ceux que j'ay déjà repris , où il a oublié de mettre du jugement. Mais je me contente du temps que j'ay perdu à lui répondre ; & je lui declare que de quelque façon qu'il me traite désormais , je ne m'en vangeray que par mon silence. Si je fais de méchans Vers , il aura peu de gloire à faire tomber un Homme qui tomberoit bien sans luy ; & si j'en fais de bons , ils se soutiendront assez d'eux-mêmes.





## ACTEURS.

EMILIE , Maîtresse du Chevalier.

LE CHEVALIER , Amant d'Emilie.

LE MARQUIS , Marquis du Siecle.

LA MARQUISE ORTODOXE , jeune Veuve,  
& Précieuse.

A MARANTE , Amie d'Emilie.

BOURSAULT.

LA WALTOLINE , Suive d'Emilie.

LA FRANCE , Laquais d'Emilie.

*La Scene est chez Emilie.*



# LA SATYRE

## DES SATYRES.

### COMEDIE.

~~~~~

#### SCENE PREMIERE.

EMILIE, LE CHEVALIER,  
UN LAQUAIS.

EMILIE.



LLEZ-moy de ce pas querir la Waltoline,  
Et revenez.

LE CHEVALIER.

D'où vient que vous estes chagrine ?  
Qu'avez-vous ?

EMILIE.

Juste Dieu, qui ne le feroit pas ?

A-t-on rien dit de bon pendant tout le Repas ?  
Sans façon, suivez-moy, si vous me voulez suivre ;  
Mais je ne puis rester là-dedans, je suis yvre.  
Pour peu qu'on ait de sens, se figure-t-on rien,  
Qui soit plus fatigant qu'un si sot entretien ?

Vostre

Vostre Amy le Marquis , dont la langue estropie ,  
 Est un Original qui n'a point de Copie :  
 Il emporte le prix sur les plus éventez ,  
 Et ne dit que fadaïse , & qu'inutilitez.  
 Ce qu'il a d'assommant , quelque sot qu'il puisse estre ,  
 Aux Ouvrages d'Esprit il prétend se connoistre ;  
 Et n'en croyant jamais que son foible Cerveau ,  
 Ce qu'il louë est blâmable , & ce qu'il blâme est beau ;  
 Mal avec la Raison , il n'est point de rencontre  
 Où , si-tost qu'on en parle , il ne se ligue contre.  
 J'ai de son entretien autrefois fait l'essay :  
 Il est si plein de soy , qu'il en crève.

LE CHEVALIER.

Il est vray.

Qu'il soit seul à manger , d'une mine adoucie ,  
 Il boit à sa santé , puis il se remercie ;  
 A se complimenter passe le tiers du jour ,  
 Et croit qu'on s'apperçoit quand il manque à la Cour.  
 Mais tout fat qu'il puisse estre , une Dame galante ,  
 Doit , quand elle régale , estre plus complaisante.  
 Je n'ai jamais rien veu qui fût mieux ordonné  
 Que le pompeux Repas que vous avez donné :  
 Lors qu'à charmer nos sens vostre Esprit s'étudie ,  
 Et qu'au Bal qui s'appreste il joint la Comedie ,  
 Faut'il qu'un Etourdy , qui n'a point de raison ,  
 Avec si peu d'Esprit , en allarme un si bon ?  
 Si vous le trouvez fat , riez-en.

EMILIE.

Que j'en rie !

Et morbleu ( car enfin il m'a mise en furie ,  
 Et s'il faut librement vous en faire l'aveu ,  
 Je ne puis en sortir , si je ne jure un peu. )  
 Riez-en , dites-vous ? Faudroit-il me le dire ?  
 N'en aurois-je pas ry , si j'en avois pû rire ?  
 A plusieurs méchans mots , qu'il garantissoit bons ,  
 J'ay fait semblant de rire , & j'enrageois au fonds.  
 Plein de son Despréaux qu'en loüant il déchire ,

378 LA SATYRE DES SATYRES

( Car ce qui n'en vaut rien est ce qu'il en admire )  
 Il en parle sans cesse , & prétend sottement  
 Que l'Univers en Corps soit de son sentiment.  
 J'ay bien affaire , moy , pour se faire de feste ,  
 Que de son Despréaux il me rompe la teste ;  
 Et qu'à brûle-pourpoint il m'attaque vingt fois  
 Pour piller mon suffrage , & corrompre ma voix.  
 Grace au babil fécond d'un Marquis ridicule,  
 Qui toujours se regarde , & toujours gesticule ,  
 Si Monsieur Despréaux n'eût servy d'entretien ,  
 Tant qu'a duré le jour , ont n'eût parlé de rien :  
 On l'a plus de cent fois conjuré de se taire ,  
 Mais le Traistre qu'il est , n'en a rien voulu faire :  
 Despréaux qui l'enteste , est si fort à son goût ,  
 Qu'il le mettoit en œuvre , & l'enchaînoit par tout.  
 Défaites-vous-en. Fy !

LE CHEVALIER.

Je suis prest de le faire ,  
 Il vous blesse la veuë , & je cherche à vous plaire ;  
 Mais ( & vous voulez bien que je vous parle ainsi )  
 Il n'est pas le seul Fat que vous souffriez icy.  
 Le Marquis , à mon sens , est plus sage qu'Eudoxe ,  
 Qui se fait appeller la Marquise Ortodoxe ,  
 Parce que dans Alger son Ayeul fait Captif ,  
 Pour la Religion , fut empallé tout vif :  
 Cependant chaque jour vous souffrez sa visite ,  
 Et , si je m'y connois , c'est un mince mérite.  
 Et-il rien de si fade , & de plus dégoutant ,  
 Que les mots qu'elle affecte , & quelle estime tant ?  
 N'est-ce pas à dessein de faire rire le monde ,  
 Que toujours repeter que l'on couvre sa Blonde ,  
 Pour dire aux Gens de Cour, en des termes nouveaux,  
*Usez-en librement , & mettez vos Chapeaux.*

EMILIE.

Et puis-je honnestement m'en débarasser ? Dites :  
 Puis-je sans l'offenser , refuser ses visites ?  
 Et de la qualité dont vous sçavez qu'elle est ,

Luy



Luy diray-je tout franc que son air me déplaisit ?

LE CHEVALIER.

Par la même raison, sur la moindre matière,  
Voulez-vous qu'au Marquis j'aille rompre en visière ?  
Et du Rang dont il est, ( car dans tout cet Etat  
On trouveroit à peine un plus illustre Fat )  
Son Pere qui descend d'un Echapé de Prince,  
Met dans ses Qualitez, Gouverneur de Province,  
Duc, Vicomte, Marquis, Chevalier, Marechal,  
Comte, Baron, Vidâme, Escuyer, Seneschal,  
A Paris Pair de France, à Madrid Grand d'Espagne,  
Tresorier d'Angleterre, Electeur d'Allemagne;  
Et comme si pour luy c'estoit peu que cela,  
Il fait encor au bout mettre un *et cetera*,  
Après vingt Qualitez d'une telle importance,  
Côme font la plupart des grands Seigneurs de France.  
A des Gens de sa sorte ira-t-on dire au nez,  
Qu'en Theatre public leurs pareils sont bernez ?  
Sûr qu'à vos sentimens c'est à tort qu'il s'oppose,  
Le Marquis est un fou, mais je n'en suis pas cause;  
Et je suis étonné qu'avec tant de clartez,  
Vous vouliez me charger de ses iniquitez.

EMILIE.

Vous l'avez amené.

LE CHEVALIER.

Je l'ay dû, ce me semble :

Accordez aujourd'huy, pour estre unis ensemble,  
L'honneur dont vos bontez récompensent mes soins,  
Me paroît assez grand, pour avoir des Témoins.  
D'ailleurs, vous faire voir en l'estat où vous estes,  
A ce qui m'a charmé c'est mener des Conquestes :  
Rien n'échape à vos yeux, & je ne voulois pas  
Faire tort d'un hommage à vos charmans appas.

EMILIE.

Vous voulez m'adoucir, mais enfin je m'obstine...

\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*

## SCENE II.

EMILIE, LE CHEVALIER, LA  
WALTOLINE, UN LAQUAIS.

EMILIE.

**A** La fin, grace au ciel, la Waltoline.  
Mon Dieu, comme il est fait ! Il s'est battu !  
LA WALTOLINE.

Pardy .

Un Laquais par deux fois dit que j'avre menty :  
Par mon foy, moi d'abord que luy tourne son teste,  
Je tiens mon Halebarde en mon main toute preste,  
Et quand il ne voit rien, pardy tout à l'instant  
J'en donne un coup bien fort dessus son dos qu'il tend,  
Mais le Laquais, mon foy, qui n'est gueres Pagnote,  
Me prend mon Halebarde, & pardy m'en tapote ;  
De son Main, qu'il fait Poing, me casse tous les dans,  
Mon foy, le Maison s'ouvre, & j'ay sorty dedans :  
J'aime encor plus que mieux qu'il déchire mô Mâche.  
Voudrois bien maintenant un petite fil blanche  
Pour deux liars.

EMILIE.

Et faquin, faut-il se battre ?

LA WALTOLINE.

Ho, ho,

Voulez-vous que j'endure un menty tout degôt ?  
Non par mon foy.

EMILIE.

Viença, Tu sçais lire, je pense ?

LA WALTOLINE.

Point, pardy !

EMI-

EMILIE.

Point !

LA WALTOLINE.

Ah, ah : j'avre la souvenance

Que cyfait. Oüy pardy. Foy de Suisse d'honneur.

EMILIE.

Tu sçais lire ?

LA WALTOLINE.

Mon foy, s'avre lire par cœur,

Et fort bien.

EMILIE.

Vinça-donc. La Noblesse ambigüe

Qui traîne le desorde, & qui fait la cohue,  
Me fatigue, m'assomme, & tout en sera plein,  
A moins que de bonne heure on n'y tienne la main ;  
C'est pourquoy, songes-y ; Je prétens qu'aucun n'entre,  
Horsmis ceux dont les Noms sont là-dessus.

*Elle luy donne un Papier.*

LA WALTOLINE.

Oh Diantre.

Si quelqu'un vient : Qui tape ? Amy. Dy vöstre Nom ?  
Moy je veux pas le dire ; Et moy j'ouvre point.

EMILIE.

Bon.

Retourne, & souviens-toy de ce que je t'ordonne.

LA WALTOLINE.

Oh pardy, j'avre moy, la souvenance bonne :

S'il ne cline son nom, personne entre aujourd'huy.

*Aprés avoir fait cinq ou six pas, il revient,*

*& dit au Chevalier*

Dites-moy, l'écriture est-ce pas le noir ?

LE CHEVALIER.

Oüy.

LA WALTOLINE.

Grand-merci.

\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*

SCENE III.

LE MARQUIS, EMILIE,  
LE CHEVALIER,  
UN LAQUAIS.

LE MARQUIS, *de derrière le Theat.*,

Chevalier.

EMILIE.

Me revoilà chagrine;  
L'étourdy de Marquis, dont la langue assassine,  
A dessein de nous joindre, & je crains son caquet.

LE MARQUIS.

Chevalier!

EMILIE.

Pay.

LE MARQUIS.

Ma foy, je vous prens sur le fait,  
Vous voilà l'un & l'autre à ma miséricorde:  
Cóment Diable? à l'écart dès le jour qu'on s'accorde!  
A vous dire le vray, si je m'y connois bien,  
Deux Amans comme vous, ne sont pas la pour rien:  
Pour fausser Compagnie, il faut avoir affaire,  
Dieu me damne.

LE CHEVALIER.

L'Amour n'est jamais sans mystere,  
Tule sçais.

LE MARQUIS.

Dites-moy, dansera-t-on bien-tost?  
Je m'en suis autrefois démeslé comme il faut.  
Dolivet, & Beauchamp, m'en faisoient la grimace.

EMI-

COMEDIE.

323

EMILIE.

Les Gens faits comme vous ont par tout bonne grace.

LE MARQUIS.

Affurément.

EMILIE.

La Danse est vostre vray Talent ;  
Vous avez le Corps souple , & de plus l'air galant.

LE MARQUIS.

Pour souple , il est certain que je n'ay pas les gouttes ;  
Je saute....

EMILIE.

A quelle Danse excellez-vous ?

LE MARQUIS.

A toutes

Par ma foy.

EMILIE.

Vous dansez les Menüets ?

LE MARQUIS.

Oh qu'oüy ;

Et qui plus est , j'espere y piper aujourd'huy.  
Mais à propos de Danse , as-tu sçû des Paroles  
Que je fis l'autre jour , & qui sont assez drôles ?

EMILIE.

Sur quel Air ?

LE MARQUIS.

Sur quel air ? Sur l'Air des Menüets.

LE CHEVALIER.

Des Vers de ta façon sont , je croy , bien mal faits.  
Les Autheurs de ta sorte , effarouchent les Muses.

LE MARQUIS.

Dieu me damne , mon Cher , pour le coup tu t'abuses.  
Pour des Vers Cavaliers , qui toujours sont mauvais ,  
Je n'en ay jamais vûs de plus joliment faits.  
Les voicy.

*Un jour Lisis au bord de l'Onde  
Parloit d'Amour à Rosemonde ;*

*Mais*

*Mais cette Blonde ,  
 Qui toujours gronde ,  
 Et que jamais le Berger ne choqua ,  
 Sans raison du monde  
 S'en estomaqua ;  
 Depuis , par dépit , le Berger la troqua.*

Qu'en dis-tu ?

*Mais cette Blonde ,  
 Qui toujours gronde ,  
 Et que jamais le Berger ne choqua ,  
 Sans raison du monde  
 S'en estomaqua ;  
 Depuis , par dépit , le Berger la troqua.*

M'en croyois-tu capable !

LE CHEVALIER.

Non.

LE MARQUIS.

Tu vois bien par là que je suis véritable.  
 Les trois Vers de la fin sentent l'Homme de Cour.

*Sans raison du monde  
 S'en estomaqua ;  
 Depuis , par dépit , le Berger la troqua.*

N'est-ce pas , Chevalier , que j'y mets le beau tour ?  
 Et que sans le secours des préceptes frivoles ,  
 Je fais passablement de méchantes Paroles ?  
 Dy-donc.

LE CHEVALIER.

Passablement ! Sans te flatter en rien,  
 Tu fais de méchans Vers admirablement bien.

EMILIE.

A merveille.

LE MARQUIS.

Oh , parbleu , moderez la louange.  
 Touchant vostre Repas , je vous rendrois le change ;

A

A vous congratuler je serois occupé ;  
Mais je pense jamais n'avoir plus mal soupé ,  
J'en enrage.

EMILIE.

Et pour moy , ce reproche me pique.

LE CHEVALIER.

Je n'ay jamais rien vû qui fut plus magnifique ,  
On a même trouvé bien des Mets superflus ,  
Il se moque.

LE MARQUIS.

Ma foy , ce que j'aime le plus ,  
Y manquoit.

LE CHEVALIER.

Sçait-on bien quels Ragousts tu souhaites ?

LE MARQUIS.

Non , mais dans un Repas n'avoir point d'*Aloüettes* ,  
C'est pour moy , qui les aime , un suplice cruel ,  
Parbleu.

EMILIE.

Prenez-vous-en à mon Maitre-d'Hôtel.

LE MARQUIS.

C'est un manger de Prince ; elles sont succulentes....

LE CHEVALIER.

C'est en cette Saison qu'elles sont excellentes ,  
Il a raison.

LE MARQUIS.

Comment , c'est en cette Saison ?

LE CHEVALIER.

Oüy , car durant l'Été l'on n'en mange point.

LE MARQUIS.

Bon !

Veux-tu que je te prouve , & par raisons fort nettes ,  
Qu'au plus fort de l'Été l'on voit des Aloüettes ?

LE CHEVALIER.

En l'air donc ?

EMILIE.

Comme il dit , en l'air donc ?

Le

384 LA SATYRE DES SATYRES,

LE MARQUIS.

Point du tout,

EMILIE.

Voyons comme il fera pour en venir à bout ,  
Et comme il prouvera par des raisons fort nettes.  
Qu'au plus fort de l'Été l'on ait des Alloüettes.

LE CHEVALIER.

Il ne sçauroit.

LE MARQUIS.

Parbleu , nous allons voir cela.

As-tu lû Despréaux ?

EMILIE.

De grace , brisons-là ;

Laissons-là Despréaux , & les Vers qu'il compose ,  
On n'a tout aujourd'huy discoursu d'autre chose.  
Je suis lassé à la fin d'oüir citer son nom.

LE MARQUIS.

Tout de bon ?

EMILIE.

Oüy.

LE MARQUIS.

Ma foy , soyez-en lassé , ou non ,  
Je prétens vous prouver , & par raisons fort nettes ,  
Qu'au plus fort de l'Été l'on a des Alloüettes :  
Vous m'en avez tous deux défié.

LE CHEVALIER.

Mais , Marquis ,

Ne peux-tu le prouver , sans citer ses Ecrits ?

Tu n'en as pas besoin pour ce que tu souhaittes.

LE MARQUIS.

Et quel autre Ecrivain a parlé d'Alloüettes ,  
Dy , Benefit ?

EMILIE.

Croyez-moy ; laissez-le discourir.  
C'est un mal qui le tient , dont il faut le guerir :  
Despréaux qui le charme , est dans sa fantaisie ,  
Et j'en vais tant parler , qu'é je l'en rassasie.

Des



# COMÉDIE.

385

Des Sieges, Laquais. Cà.

LE MARQUIS,

Je vous tiens, par ma foy.

N'as-tu pas les Ecrits de Despréaux?

LE CHEVALIER.

Sur moy?

Non.

LE MARQUIS.

Les voicy. Je ris de ton extravagance.

As-tu lû le Repas qu'il décrit?

LE CHEVALIER.

Oùy, je pense.

LE MARQUIS.

Fort bien. Te souviens-tu des Mers qu'il fait venir?

LE CHEVALIER.

Confusément.

LE MARQUIS.

Je vais t'en faire souvenir.

*Sur un amas confus de viandes entassées,  
Reugnoit un long Cordon d'Alloüettes pressées.*

Mot pour mot. Que t'en semble? Avois-je le goût bon?  
Mange-t-on en Eté des Alloüettes?

EMILIE.

Non.

LE MARQUIS.

Comment? c'est Despréaux qui dans une Satyre...

EMILIE.

D'accord, mais c'est peut-estre en Hyver qu'il veut dire.

LE MARQUIS.

Bon; par ce faux-fuyant vous croyez m'échaper,  
Mais parbleu, sans courir, je vais vous r'attraper,  
Dans le même Repas, Pour comble de disgrâce,  
Par le chaud qu'il faisoit l'on n'avoit point de glace,  
Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'Esté!  
Au mois de Juin! Voyez, ay-je rien inventé?  
Voilà l'endroit, lisez.

Tomc I.

Bb

La

Vers  
de Des-  
preaux,  
Sat. 3<sup>e</sup>.

Vers  
de Des-  
preaux,  
Sat. 3<sup>e</sup>.

# LA SATYRE DES SATYRES

LE CHEVALIER.

Que veux-tu qu'elle lise ?

Tant-pis pour Despréaux, s'il met une sottise,  
Comme Amy de l'Auteur, tu pourrois repliquer,  
Quand il fait ce Repas, qu'il prétend s'en moquer ?  
Quo'c'est un Fat qui traite; & qu'on peut sans scrupule  
Orner d'un méchant Plat, un Festin ridicule.  
A cela je répons, pour te pousser à bout,  
Qu'en May, Juin, & Juillet, on n'en voit point du tout  
Que chez les Rotisseurs pas une Ame n'en trouve ?  
Que c'est en ce temps-là que l'Alloüette couve ?  
Et que tout Fat qu'il fût, le Maître du Logis  
N'avoit pas envoyé dénicher les Petits.

LE MARQUIS.

Mon pauvre chevalier, que ta réponse est forte !  
Tu sçais, quand je m'y mets, de quel air je te frotte ;  
Sur le raisonnement, je suis plus fort que toy.





## SCENE IV.

EMILIE, LE MARQUIS,  
LE CHEVALIER,  
LA WALTOLINE.

EMILIE.

**Q**U'est-ce, la Waltoline, où revas-tu?  
LA WALTOLINE.

Mon foy;

Je vas apprendre à vous, qu'une Personne il tape.

EMILIE.

Qui se nomme?

LA WALTOLINE.

Bour... Bour... Pardy, son nom me chape,  
Luy trois fois l'avre dit, mais je m'en dessouviens.

EMILIE.

As-tu bien consulté le Papier que tu tiens?  
Est-ce Acante, Lycas, Oriane, Caliste,  
Damon, Tirsis ...

LA WALTOLINE.

Mon foy, luy n'est point sur mon Liste,  
Cartinement.

EMILIE.

Hé bien, n'ouvre donc point.

LA WALTOLINE.

Pardy;

Luy voudroit vous, Madame, un peu voir un pety?

EMILIE.

Ouvre donc.

LA WALTOLINE.

Voulez-vous? Moy suis vostre service. Il sort.

Bb2

L2

356 LA SATYRE DES SATYRES,

LE MARQUIS.

De quel endroit de France est Monsieur vostre Suisse  
S'il vous plait.

EMILIE.

Hé, mon Dieu ! point de subtilité ;  
Parlons de Despréaux, vous l'avez souhaité ;  
Ou je diray par tout, pour vous faire la guerre,  
Que dès qu'on vous résiste, on vous jette par terre.  
Défendez ce qu'il fait, je suis contre, & vous pour,  
Voyons.





SCENE V.

B O U R S A U L T , E M I L I E ,  
L E C H E V A L I E R ,  
L E M A R Q U I S .

B O U R S A U L T .

**C**'Est un peu tard venir faire ma Cour.  
Madame.

E M I L I E .

Estoit-ce vous qui heurtiez ?

B O U R S A U L T .

Oùy, Madame.

E M I L I E .

Un Siege.

L E C H E V A L I E R .

Songez-vous à nostre Epithalame ?

L'Hymen où j'aspirois , est conclud d'aujourd'huy ,  
Et vous m'avez promis que vous la feriez.

B O U R S A U L T .

Oùy.

L E M A R Q U I S .

En Vers ?

E M I L I E .

Monsieur en fait de fort beaux.

L E M A R Q U I S .

On le nomme ?

E M I L I E .

Monsieur Bourfault.

L E M A R Q U I S .

Ah fy ! ce n'est pas là mon Homme.

Un pareil compliment luy doit sembler nouveau ;  
Mais des méchans Auteurs , je suis parbleu le fléau :  
Je n'en puis souffrir un , s'il n'excelle.

B b 3

L 2

98 LA SATYRE DES SATYRES.

LE CHEVALIER.

Il se moque.

LE MARQUIS.

Point, par ma foy.

LE CHEVALIER.

Point ?

LE MARQUIS.

Non.

LE CHEVALIER.

Mais ton discours le choque.

BOURSAULT.

Moy ? Cômét voulez-vous qu'il trouve mes Vers beaux ?  
Monsieur est Partisan de Monsieur Déspreaux ,  
Je le connois.

LE MARQUIS.

Ma foy , c'est un charmant Génie.

Vers de  
Despre-  
aux , Sat.  
7

*Lors que d'un froid Rimeur , il dépeint la manie ,  
Ses Vers , comme un Torrent , coulent sur le papier  
Il rencontre à la fois Perrin , & Pelletier ,  
Bardou , Mayroy , Boursault. Au moins sans artifice ,  
Boursault.*

EMILIE.

C'est vous , je crois ?

BOURSAULT.

Pour vous rendre service :

C'est moy-même.

EMILIE.

Pour moy , quand je lis Despréaux ,  
Je trouve en des endroits quelques Vers assez beaux ;  
Mais ce qui me déplait de sa Veine féconde ,  
Elle est trop Satyrique , & nomme trop de monde.  
C'est pour un galant Homme , un peu s'estre oublié :  
Plus son nom fait de bruit , plus il est décrié :  
On court à ses Ecrits , mais chacun les achette ,  
Moins pour voir ce qu'il fait , que les Gens qu'il mal-  
traite.  
Carresse d'un Libraire , à qui va le butin ,

## COMEDIE.

Aux dépens de sa gloire, il enrichit Barbin ?  
Et sûr que sans nommer son Génie est aride,  
Pour un honneur frivole, il en quitte un solide.  
S'il avoit des Amis, il devroit le sçavoir.

LE MARQUIS.

Avec tout le respect que je crois vous devoir,  
Ce que vous dites là, Madame, est ridicule,  
Parbleu. Despréaux nomme ! ô le plaisant scrupule !  
C'est qu'il est franc.



SCENE VI.

AMARANTE, ORTODOXE, EMILIE,  
LE MARQUIS, LE CHEVALIER,  
BOURSAULT.

AMARANTE, *qui de la porte aperçoit Emilie.*

**M** Adame, avancez, s'il vous plaît,  
J'ay pris la bonne Route, & c'est icy qu'elle est;  
Avec l'Eoux futur je la vois qui s'amuse.

ORTODOXE, *de la porte.*

Ne font-ils rien de plus? Je sçay comme on en use,  
Je m'en irois.

EMILIE.

Entrez, nous vous en prions tous,  
Si vous n'avez dessein que l'on coure après vous.  
Que prétendez-vous donc que nous fissions?

ORTODOXE.

*Que sçay-je?*

Les Amans de sa sorte ont un grand privilege.  
Et puis, à le bien prendre, ayant trouvé son fait,  
Quand on est accordé, n'est-ce pas quasi fait?  
C'est en deux oüy qu'on dit que tout l'Hymen consiste,  
Et parmy le grand Monde on n'est point formaliste;  
Dés qu'on est accordé, la pudeur prend l'effor.  
Que je vous baise un peu, je vous en prie. Encor,  
Et Monsieur l'Accordé veut-il que je le baise?

EMILIE.

S'il le veut? de sa vie on ne l'a fait plus aise;  
Vous moquez-vous?

ORTODOXE.

Bon Dieu! qu'il s'en acquite bien!  
Je vous en congratulate,



COMEDIE.

571

LE MARQUIS.

Et moy, n'auray-je rien?

ORTODOXE.

Et Monsieur, quel est-il?

LE CHEVALIER.

Bel Esprit.

LE MARQUIS.

Il se raille.

EMILIE.

C'est un Auteur.

LE MARQUIS.

D'accord, qui ne fait rien qui vaille.

BOURSAULT.

J'avouë ingénument que j'ay fort peu d'Esprit;  
Mais si vous le sçavez, il faut qu'on vous l'ait dit,

LE MARQUIS.

Vous enragez, parbleu, de ce qu'on vous terrasse;  
Le party del'Esprit est celuy que j'embrasse;  
Par un vœu solennel je m'y suis engagé.

BOURSAULT

En verité, l'Esprit vous est fort obligé.  
C'est estre genereux autant qu'on le puisse estre,  
Que prendre son party, sans même le connoistre.

EMILIE.

Des Sieges donc, laquais, faut-il dire cela,  
Petit sot?

AMARANTE.

Hé, mon Dieu, ne demeurons point là,  
Ou du moins, car pour moy j'aimela Comedie,  
Avant qu'on la commence, ordonnez qu'on le die.

LE MARQUIS.

Quels Comediens sont-ce? Est-ce pas Moliere?

LE CHEVALIER.

Oüy.

Et Tartuffe.

LE MARQUIS.

Ma foy, j'en suis bien réjoui;

Bbs

Je

194 LA SATYRE DES SATYRES.

Je ne l'ay jamais vû.

ORTODOXE.

Ny moy, certes.

EMILIE, au Laquais.

La France,

Allez voir de ce pas quand la Piece commence :  
Vous viendrez nous querir, si les Acteurs sont prests.

ORTODOXE.

Evangelisez mieux vostre petit Laquais,  
De grace

EMILIE.

Affeyiez-vous ; cela suffit.

LE MARQUIS.

Marquise,

Sçavez-vous qu'elle, & moy, nous venôs d'avoir prisé

ORTODOXE.

Je vous donne le droit sans resver. Fais-je bien ?

LE MARQUIS.

Je l'ay toujours.

AMARANTE.

Sur quoy rouloit vostre Entretien ?

LE CHEVALIER.

Sur Despréaux.

ORTODOXE.

Oh oÿ !

EMILIE.

Qu'en dites-vous ?

ORTODOXE.

Qu'en dis-je !

Qu'il ravit tout le Monde, & que c'est un prodige :  
Quand je lis ce qu'il fait, j'ay l'Eprit si content !  
Despréaux !

LE MARQUIS.

Par ma foy, j'en disois tout autant ;

Mais Madame, & Monsieur, deux fâcheuses Personnes,  
De cent sortes raisons ont combattu mes bonnes,  
Dans leurs cruelles mains le bon Sens est martyr.

La

# COMEDIE.

101

LE CHEVALIER.

Pour moy, je ne crois pas devoir te repartir;  
Mais respecte Madame, elle est si délicate....

LE MARQUIS.

Il est vray, Dieu me damne: Elle approuve l'*Astrate*;

AMARANTE.

Quoy, l'*Astrate*?

LE MARQUIS.

L'*Astrate*!

ORTODOXE.

Ah mon Dieu! je l'ay vu!

Que les Vers en sont forts, & que tout m'en a plu!  
J'en reuins satisfaite autant qu'on le puisse estre;  
Un Ouvrage si beau, part de la main d'un Maître;  
Bien des Gens qu'il charma, l'applaudirent tout haut.  
Dites-moy, s'il vous plaît, qui l'a fait.

BOURSAULT.

C'est Quinault.

ORTODOXE.

Bon, Quinault!

EMILIE.

Oùy, vrayment: voudroit-il vous le dire?

ORTODOXE.

Quoi, le même Quinault que Despréaux déchire,  
A composé....

EMILIE.

L'*Astrate*. Où l'on donne un Anneau.

ORTODOXE.

Je suis au desespoir, de l'avoir trouvé beau.  
Il me parut charmant; j'en admiray le tendre;  
Mais si jamais j'y vais, j'en diray pis que pendre:  
Il ne doit rien valoir, car Despréaux le dit.

LE MARQUIS.

Quoy que ce soit.

LE CHEVALIER

Tout-beau; Quinault a de l'Esprit.

AMA-

396 LA SATYRE DES SATYRES,

AMARANTE.

Et du beau.

ORTODOXE.

Monsieur raille, ou Madame le flate.

LE MARQUIS.

S'il avoit de l'Esprit, auroit-il fait l'*Astrate* ?

LE CHEVALIER.

Parle mieux de l'*Astrate*, ou du moins n'en dis rien,  
Il a charmé Madame.

ORTODOXE.

Ah ! je m'en repens bien.

A tous les beaux endroits que l'Acteur y rencontre,  
Je fis le brouhaha, mais je proteste contre.  
On doit me pardonner, si je le fis tout haut ;  
Ce fut innocemment que j'applaudis Quinault ;  
Si l'Auteur, par l'Ouvrage, avoit pû se connoître,  
Je l'aurois trouvé laid, tout galant qu'il puisse estre,  
En conscience.

EMILIE.

Et vous, depuis quand, & pourquoy,  
Estes-vous gendarmé contre l'*Astrate* ?

LE MARQUIS.

Moy.

EMILIE.

Oùy, vous, oùy.

LE MARQUIS.

J'aime assez, depuis quand.

EMILIE.

Il me semble

Que dans sa nouveauté nous le vîmes ensemble ;  
Je ne sçais depuis quand vous vous estes dédy,  
Mais je sçais qu'à mes yeux vous l'avez applaudy,  
Et qu'en vous démembrant pour louer cet Ouvrage,  
Comme font la plupart des Marquis de vostre âge,  
De vos bras fatiguans vous donnâtes cent coups  
A ceux qui par malheur s'estoient mis près de vous :  
Vous trouvâtes la Piece admirablement belle.

LE

LE MARQUIS.

Elle estoit belle aussi , quand elle estoit nouvelle ,  
Mais elle ne l'est plus à present.

LE CHEVALIER.

Ah ! fort bien.

Pompée est déjà vieux , il ne vaut donc plus rien ?  
Dans deux ans l'Alexandre , & sa Sœur l'Andromaque ,  
Ne seront donc plus beaux , si quelqu'un les attaque ?  
Le Cid , dont tout Paris admira la beauté ,  
A donc perdu sa grace avec sa nouveauté ,  
A ce compte ?

ORTODOXE.

Oh ! le Cid ! quel Poëme en approche ?

Y songez-vous ?

LE MARQUIS.

Ma foy , ta comparaison cloche ;

Le Cid est de Corneille , où Diable as-tu l'Esprit ?  
Il ne vaudroit plus rien , si Despréaux l'eût dit ,  
J'en demeure d'accord : mais d'assez fraîche darte ,  
Il approuve le Cid , & condamne l'*Astrate*.

BOURSULT.

Les Ouvrages d'Esprit cessent donc d'estre beaux ,  
Dés qu'ils sont attaquez par Monsieur Despréaux ?

LE MARQUIS.

Qui doute de cela , Sieur Bourlault ?

BOURSULT.

Moy , peut-estre ;

Qui sçais rendre justice , & qui crois m'y connoistre ,  
Il ne faut pas avoir l'Esprit fort délicat ,  
Pour nommer l'un Fripon , appeller l'autre Fat ,  
Qu'a-t-il fait jusqu'icy qu'exciter des murmures ?  
Insulter des Auteurs ? & rimer des Injures ?  
Quelle honteuse gloire , & quel plaisir brutal ,  
De ne pouvoir bien faire , à moins de faire mal ?  
A quel Homme d'honneur a-t-il vû sa manie ?  
Qui jamais à médire a borné son Génie ?  
Quand d'un si grand Génie on a l'Esprit doüé ,

Sur

# 98 LA SATYRE DES SATYRES.

Sur la même matiere est-on toujours cloüé ?  
 A la Satyre seule est-il beau qu'on s'amuse ?  
 Et n'en peut-on sortir , sans égarer sa Muse ?  
 Sorty d'assez bon Lieu , c'est vouloir sans raison  
 Prostituer sa Race , aussi bien que son Nom :  
 Si par malheur pour eux , ses Ecrits sont durables ,  
 Ce qu'il a de Parens , en seront crûs coupables :  
 Nos Neveux , après nous , ne distingueront pas  
 Qui de cette Famille avoit le cœur si bas :  
 Et l'erreur populaire : où la haine publique ,  
 Confondra l'honneste Homme , avec le Satyrique.  
 Si l'*Astrate* qu'il blâme , est un Monstre à ses yeux ,  
 Comme il est du métier , il dévroit faire mieux.  
 Mais je pense , ma foy , qu' il ne l'ose entreprendre.

LE MARQUIS.

S'il vouloit s'en mesler, que d'Auteurs s'iroient pendre!  
 Corneille le premier , quoy qu'Auteur assez bon ;  
 Je crois , s'il ne fait rien , que ç'en est la raison :  
 Sûr qu'il est de ravir , & de faire merveille ,  
 Il veut bien faire grace au bon Homme Corneille ,  
 Et luy laissant en paix achever tout son sort ,  
 L'empescher de mourir , que de sa belle mort.  
 C'est ma pensée.

ORTODOXE.

Au vray ?

LE MARQUIS.

D'Homme d'honneur.

ORTODOXE.

Je meure ;

Si je n'allois tâcher de penser tout-à-l'heure  
 La même chose.

LE MARQUIS.

Oh , oùy ?

ORTODOXE.

Oùy , foy de Veuve.

LE MARQUIS.

Allez ,

Il est aisé de voir que vous me ressemblez ;  
Vous crevez d'Esprit

ORTODOXE.

Moy ?

LE MARQUIS.

Pour un si grand service,

Je veux que Despréaux vous accole la cuisse.

AMARANTE.

D'où vient qu'il ne dit rien de cet Auteur galant  
Qui compose à la glace, & qui rime en tremblant ?

BOURSULT.

Je ne le connois point ; quel Auteur est-ce ?

LE MARQUIS.

Diable,

EMILIE.

Je le connois ; la peste ! Il est bien agreable ,  
C'est Boyer.

Bon , Boyer : Vous le connoissez peu.

Boyer , quand il compose , est toujours tout en feu ;  
Dans ses moindres discours on voit ce feu qui brille ,  
Et dans les Vers qu'il fait , le Salpêtre petille .  
Quand d'un crime par fois il exprime l'horreur ,  
La fureur Poétique est sa moindre fureur .

S'il faut peindre Bellonne au milieu du carnage ,  
Son Pégase bondit , & sa Muse fait rage :  
Il sçait camper , resoudre , assaillir , effrayer ,  
Et dans ses Vers pompeux étaler tout Boyer :  
Mais s'il faut de Vers doux embellir quelques Scenes ,  
On le saigne d'abord de trois ou quatre veines ,  
Pour faire évaporer par ces canaux ouverts ,  
La grandeur du Génie , & la force des Vers

LE MARQUIS.

Boyer fait mal des Vers , à ce compte ?

LE CHEVALIER.

Au contraire ;

Il seroit mal-aisé de pouvoir en mieux faire ;  
Il écrit nettement ; & pour dire encor plus ,

Ses

400 LA SATYRE DES SATYRES,  
Ses Vers ont de la pompe, & ne sont point confus :  
Car enfin , cher Marquis , & souvent on s'y trompe ,  
Le galimatias est voisin de la pompe.  
La plupart des grands Vers qu'on devoit supprimer ,  
Ressembloit à ces Gens que je n'ose nommer ;  
A ces Sots du bel air , dont l'Esprit est sans force ;  
Avec qui le bon Sens est toujours en divorce ;  
Et qui de trois grands mots ornant leur entretien ,  
Parleront tout un jour pour ne se dire rien ,

LE MARQUIS.

Que ta comparaison est absurde !

AMARANTE.

Et de grace ,  
Revenons à l'Auteur qui compose à la glace ,  
Je vous en prie.

LE MARQUIS.

Ah , ah ; c'est sans doute ...

AMARANTE.

Qui ?

LE MARQUIS.

Non ,

Ce ne l'est pas.

AMARANTE.

Mon Dieu , qu'ay-je fait de son nom ?  
C'est un Auteur galant , mais qui feroit scrupule ,  
De se lever sans feu pendant la Canicule.  
C'est G\*\*\*\*

EMILIE.

Que Madame en parle comme il faut !  
Quelque chaleur qu'il fasse , il n'a jamais eû chaud :  
Apollon & G\*\*\*\* sont toujours mal ensemble ;  
Quand tout le monde brûle , on le trouve qui tremble :  
Un de ses bons Amis que je vis hier au soir ,  
Me soutint par deux fois , que l'estant allé voir ,  
Il trouva son Laquais qui luy chauffoit , Dimanche ,  
L'épingle qu'il luy faut pour attacher sa manche.



COMEDIE.  
LE CHEVALIER.

Est-il possible ?

LE MARQUIS.  
A l'autre, il la croit.  
LE CHEVALIER.

Ce garent  
A, pour se faire croire, un merite assez grand :  
J'ay l'honneur, tu le sçais, de grossir ses conquestes,  
Et d'ailleurs....

LE MARQUIS.  
Hé, morbleu, que les Amants sont bestes !  
Regardez que G\*\*\*\* s'il avoit ce deffaut,  
Pour chauffer une épingle, en auroit bien plus chaud.

LE CHEVALIER.  
Nullement ; mais à tort ton esprit se gendarme ;  
Que cela soit ou non, la figure m'en charme :  
Quand par fois à G\*\*\*\* le froid livre un assaut,  
Pour chauffer une épingle, il n'en a pas plus chaud,  
D'accord : mais nostre Amy, sans t'échauffer le foye,  
Le plaisant de l'affaire, est que Gilbert le croye,  
Et qu'il ait pretendu se morfondre le bras,  
S'il osoit s'en servir & ne la chauffer pas,

LE MARQUIS.  
Le méchant raisonneur !

ORTODOXE.  
Il faut bien qu'il conteste ;  
Qui reprend Despréaux, peut médire du reste.

LE MARQUIS.  
Ma foy, je voudrois bien, pendant qu'il est icy,  
Qu'il censurât encor un endroit que voicy :  
Jamais dans aucun Siecle on n'a vû mieux écrire ;  
Et je le maintiens fou, s'il y trouve à redire.  
C'est l'endroit de Corin : l'as-tu vû ?

LE CHEVALIER.  
Je le crois,  
Mais, Corin, tu le sçais, est en bien des endroits :  
Quand je lis quelquesfois ses Satyres malignes,

# 40 LA SATYRE DES SATYRES;

Je rencontre Cotin presque à toutes les lignes ;  
Et mes yeux voltigeans de Cotin en Cotin ,  
Sans m'en appercevoir , je me trouve à la fin.  
Apprens-moy quel endroit tu veux dire.

LE MARQUIS.

Il est juste :

C'est l'endroit , tu sçais bien , où Despréaux l'ajuste.

*Quand chacun , malgré soy , l'un sur l'autre porté ,*

*Faisoit un tour à gauche , & mangeoit de costé :*

*Juge si dans ce lieu Despréaux pût se plaire ,*

*Luy , qui ne compte rien nyle vin , nyla chere ,*

*Si l'on n'est plus au large assis dans un Festin ,*

*Qu'aux Sermons de\*\*\* ou de l'Abbé Cotin.*

ORTODOXE.

Que cet endroit me plaist !

EMILIE.

Il me plairoit , je pense ,

Si j'avois pour l'entendre assez d'intelligence.

Bien des Gens comme vous en font assez de cas ;

Mais j'ay l'Esprit si lourd , que je ne l'entens pas.

Despréaux hait Cotin ; & ce qui m'a surprise ,

On ne sçait s'il le louë , ou s'il le satyrise ,

N'est-il pas vray ?

BOURSAULT.

Sans doute ; & vous avez bien dit ,

On ne sçait s'il critique , ou bien s'il applaudit ,

Je le soutiens.

LE MARQUIS.

Et moy , je soutiens le contraire.

*Moy qui ne compte rien nyle vin , ny la chere ,*

*Si l'on n'est plus au large assis dans un Festin ,*

*Qu'aux Sermons de\*\*\* ou de l'Abbé Cotin ;*

Il veut dire par-là , j'en fais Juge Madamie ,

Qu'aux Sermons de Cotin il n'y va pas une Ame.

Voila ce qu'il veut dire.

LE CHEVALIER.

Oh ! d'accord en ce cas :

Il le

Vers  
de Des-  
preaux,  
Sat. 3.

Il le veut dire, bon ; mais il ne le dit pas :  
 Au contraire, à l'entendre, on diroit qu'on s'y tuë ;  
 Que la foule y fatigue ; & que chacun y suë.

Vouloir plus estre au large assis en ce lieu-cy,  
 Qu'au Tartuffe qu'on jouë, on ne fut Vendredy :  
 Ce n'est, je croy, pas dire, au rapport de Madame,  
 Qu'au Tartuffe qu'on jouë, il n'y va pas un Ame.

LE MARQUIS.

C'est bien de même.

ORTODOXE.

Oh ! non, cela n'y vient pas bien.

LE MARQUIS.

Comment voudrois-tu dire autrement ? Voyons.

LE CHEVALIER.

Tien,

Si j'avois son esprit, j'aurois mis, pour mieux faire,  
*Moy qui ne compte rien ny le vin, ny la chere,*  
 A moins d'estre à mon aise assis dans un Festin,  
 Comme..... il auroit pû dire aux Sermons de Cotin,  
 S'il l'eût voulu : mais là, sans faire l'habile Homme,  
 En la place de *plus*, il falloit mettre *comme*,  
 Sans contredit.

LE MARQUIS.

Oüy ?

LE CHEVALIER.

Oüy. Resves-y quelque temps.

LE MARQUIS.

En tout cas rien n'y manque, excepté le bon sens.  
 La belle affaire !

AMARANTE.

Et fy, je pense qu'il se moque ;  
 Il n'y manque autre chose, & cet endroit le choque !  
 Du bon sens plus ou moins n'y fait rien.

LE MARQUIS.

C'est bien dit.

ORTODOXE.

Laissez-moy luy citer un endroit plein d'Esprit.

Cc 2

C'est

404 LA SATYRE DES SATYRES,  
C'est au Discours au Roy. Rien n'est plus agréable:  
Je n'en lis pas un Vers qui ne soit impayable.  
L'endroit que je veux dire, est un endroit nouv eau,  
Si galâment tourné....

LE MARQUIS.

Madame qu'il est beau!

Il m'enleve.

ORTODOXE.

Avoûez que c'est un coup de Maître.

LE MARQUIS.

Il ne me souvient pas quel endroit se peut estre,  
Mais à mon gré, Madame, il est beau! Ry, mon Cher.

LE CHEVALIER.

Qui Diable, en t'écoutant, pourroit s'en empêcher?  
Quand on louë un endroit qu'on nomme un coup de  
Maître,

On doit dire du moins quel endroit se peut estre:  
Cet endroit si galant que tu dis qui te plaît,  
Peux-tu le trouver beau, sans sçavoir ce que c'est?

LE MARQUIS.

Et c'est donc de cela que tu ris? Je t'admire.  
Qu'ay-je dit de boufon, qui t'ait dû faire rire?  
Je vois dans ses Ecrits cent endroits délicats:  
Il doit peu t'importer, s'il ne m'en souvient pas:  
Celuy que dit Madame, en doit estre un, je gage.

ORTODOXE.

Monsieur a le sens bon.

LE MARQUIS.

Point du tout, mais j'enrage  
De voir rire de rien, un Esprit égaré:  
Je suis des Idiots, l'ennemy déclaré.  
La Marquise Orthodoxe auroit dit des merveilles,  
Sans ce Perturbateur du repos des oreilles.  
Pour le desarçonner, reparlez-nous icy  
De l'endroit qui vous charme, & qui me charme aussy;  
Je n'ay rien vû de beau, qu'aisément il n'efface:  
Qu'il le censure après, s'il le peut.

ORTO-

COMEDIE.  
ORTODOXE.

493

Qu'il le fasse,

Je l'en desse.

LE MARQUIS.

Allons, mortifiez-le un peu.

ORTODOXE.

Despréaux parle au Roy.

LE MARQUIS.

Bon.

ORTODOXE.

Et luy dit....

LE MARQUIS.

Morbleu !

Cela me touche !

EMILIE.

Et quoi ? qu'a-t-on dit ? Rien.

LE MARQUIS.

N'importe.

Je ne vois point d'Auteurs s'exprimer de la sorte.

Despréaux parle au Roy, ne sçauroit se payer.

J'ay beau lire Corneille, & Racine & Boyer,

Je ne vois rien d'égal.

EMILIE.

Pour cela, je l'avouë.

ORTODOXE.

Quand il parle du Roy, voicy comme il le louë ;

*Et tandis que ton Bras, des Peuples redouté,*

*Va, la foudre à la main, rétablir l'Equité,*

*Et resient les méchans, par la peur des supplices,*

*Moy, la Plume à la main, je gourmande les Vices.*

Ces Vers sont d'une force à jamais n'égal.

LE MARQUIS.

Justement : c'est l'endroit dont je voulois parler ;

Sur des Vers si pompeux je m'arrête sans cesse.

Ils sont si beaux. *Tantùs que ton Bras....* Cômment est-ce

ORTODOXE.

*Et tandis que ton Bras, des Peuples redouté,*

Cc. 3

Va

V  
de D  
preaux  
Dis  
au Roj

406 LA SATYRE DES SATYRES,

*Va, la foudre à la main, rétablir l'Equité,  
Et retient les méchans, par la peur des supplices....*

LE MARQUIS.

*Moy, la plume à la main, je gourmande les Vices.*  
Censure donc.

LE CHEVALIER.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Et censure, crois-moy ;  
Blâme des Vers Royaux qui sont faits pour le Roy.  
Tu dois pour ton honneur, les censurer.

LE CHEVALIER.

Ecoute ,

On le pourroit.

LE MARQUIS.

Madame, on le pourroit !

LE CHEVALIER.

Sans doute.

Ne me presse point tant de te rendre confus.

LE MARQUIS.

Parbleu, je t'en defie.

ORTODOXE.

Et pour moy je fais plus,

Je l'en conjure.

LE CHEVALIER.

Hé bien, il faut vous satisfaire.

Qu'ont de si beau ces Vers, qui vous puisse tant plaire  
Toy qui crois posséder un esprit plus qu'humain,  
Dis-moy, dit-on qu'un *Bras va la foudre à la main* ?

LE MARQUIS.

Et qu'on le die, ou non, que t'importe ?

LE CHEVALIER.

Il m'importe.

Le dir-on ?

LE MARQUIS.

Non.

La

LE CHEVALIER.

Ta foy ?

LE MARQUIS.

Non, le Diable m'emporte.

Tu peux sur ma parole, estre sûr de cela  
 Mais pourquoy, s'il te plaist, cette question-là ?  
 Despréaux le dit-il ?

LE CHEVALIER.

Oüy, vraiment.

LE MARQUIS.

Imposture.

ORTODOXE.

Je le crois, moy.

LE CHEVALIER.

Ses Vers sont encor en nature.

*Et tandis que ton Bras, des Peuples redouté,*  
*Va, la foudre à la main....* Je n'ay rien inventé,  
 Vous le voyez.

ORTODOXE, au Marquis.

Marquis, on le dit, ou je meure.

LE MARQUIS.

Je m'en viens, comme vous, d'aviser tout à l'heure.  
 Il est vray, l'on le dit, il est mesme fort bon,  
 Malepeste !

EMILIE.

Pour moy, je ne dis oüy, ny non.

Je condamne avec peine, & sans peine j'admire :  
 Peut-estre est-ce bien dit ; mais il eût pû mieux dire ;  
 Et les Vers dont on parle auroient moins d'embarras,  
 S'il eût mis la Personne en la place du Bras.  
 Pour parler nettement, par exemple ; on peut mettre,  
*Que la foudre à la main, le Roy tout va se soumettre.*  
 Par exemple, on peut dire, en parlant de son Bras,  
*Qu'il va lancer la foudre au milieu des Combats.*  
 En parlant de luy-mesme, on peut dire avec grace,  
*Que saizy de la foudre, il va punir l'audace :*  
 Mais dans cette occurence, un meilleur Ecrivain  
 N'au-

468 LA SATYRE DES SATYRES,

N'auroit pas dit qu'un *Bras va la foudre à la main*;

BOURSAULT.

Je suis du sentiment de Madame.

LE MARQUIS.

Et de grace ;

Diminutif d'Auteur, exilé du Parnasse,

Laissez-nous seuls.

LE CHEVALIER.

Ho , ho ; c'est parler un peu haut !

Chez de plus grands Seigneurs on endure Boursault :

Ce qu'il a dit est juste , & n'a rien que je blâme ,

C'est prendre un bon party , que celui de Madame.

AMARANTE.

J'en suis aussi,

ORTODOXE,

Vous ?

AMARANTE.

Oüy.

LE MARQUIS.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

Tant mieux.

LE MARQUIS.

Ma foy ,

C'est un foible ennemi qu'un censeur comme toy.

Viens au Sens, nostre Amy; c'est de Sens qu'on admire.

Qui chicanne des Vers, ne sçauroit plus que dire.

*Et tandis que ton Bras.... C'est-à-dire, Grand Roy,*

*Nous allons faire rage à present, Vous, & moy.*

*On nous craindra tous deux, Vous, de peur des supplices ;*

*Moy, de peur de mes Vers qui gourmandent les Vices ;*

*Et pourvu que tous deux nous nous entendions bien ,*

*Vostre Nom ira loin , aussi-bien que le mien ,*

*Quand je bats des Auteurs , vous gagnez des Batailles.*

Voilà ce qui s'appelle estre sensé.

LE CHEVALIER.

Tu railles.

Ces



COMEDIE.

401

Ces Vers, de son bon Sens, sont de foibles Témoins,

ORTODOXE.

Jamais rien n'en eût tant.

EMILIE.

Jamais rien n'en eût moins.

LE MARQUIS.

Vous avez l'un & l'autre, ou je sois misérable,  
Une absence d'Esprit que je trouve effroyable.  
Que voit-on là-dedans qui soit hors de raison ?

LE CHEVALIER.

C'est avec un grand Roy faire comparaison  
Simplement. Tu dirois, si tu sçavois l'Histoire,  
Que ce sont les Auteurs qui dispensent la gloire :  
Que les Roys du vieux Temps qui les ont reverez  
Ont souffert qu'avec eux ils se soient comparez ;  
Mais ces comparaisons ne se sont jamais faites  
Qu'entre de petits Roys, & d'excellens Poètes :  
Au lieu que dans l'exemple allegué tant de fois,  
C'est un petit Poète, & le plus grand des Roys.

LE MARQUIS.

Et bon, bon.

AMARANTE.

Quoy, bon, bon ? cela ne veut rien dire,  
Mon cher Marquis.

LE MARQUIS.

Bon, bon, doit pourtant vous suffire,  
Je ne vous diray rien autre chose.

ORTODOXE.

Il fait bien.

A cent bonnes raisons on ne luy répond rien.  
Par-cy, par-là, du moins, le bon Sens doit paroistre.

LE MARQUIS.

Je gage que Boursault, tout Boursault qu'il puisse estre,  
De l'endroit qu'on censure, est luy-même content.

BOURSAULT.

Un Tailleur Bearnois en fit un jour autant :  
Il se nommoit Barangue, & disoit à quelqu'autre,

C c s Q

210 LA SATYRE DES SATYRES,  
Que ceux de son País ne faisoient rien au nostre :  
Que pour luy , grace au Ciel , il avoit le bonheur ,  
Quoy que né Bearnois , d'estre Maître Tailleur :  
Qu'ils estoient dans Paris , d'une Ville commune ,  
Deux adroits Bearnois , compagnons de fortune :  
Mais qu'en France jamais , quoy qu'ils eussent d'apuy ,  
Nul n'avoit fait fortune , hors Henry-Quatre , & luy.  
Cette comparaison est égale.

LE MARQUIS.

La peste

Soit du traistre d'Auteur , qui sans cesse conteste.  
Je n'ay jamais rien vû de plus extravagant.  
J'allois encore citer un endroit élégant ,  
Où Despréaux du Roy dit tout ce qu'on peut dire :  
C'est l'endroit le plus beau qui soit dans sa Satyre :  
Mais je n'en diray rien , Dieu me damne.

ORTODOXE.

Et pourquoi ?

Pour vouloir m'en priver , que vous ay-je fait , moy ?  
A Monsieur Despréaux je sçais rendre justice :  
De ses Vers bons ou non , je suis l'admiratrice :  
C'est peut-estre un endroit que je n'ay point ouï.

LE MARQUIS.

Vous m'en aurez donc , seule , obligation ?

ORTODOXE.

Oùy.

LE MARQUIS.

Jamais à Despréaux rien n'acquit tant de gloire ;  
Jamais plus à propos on n'a cité l'Histoire ;

An Dic. Lors qu'au grand Alexandre il compare le Roy ,  
ours au Il me charme.  
Roy.

ORTODOXE.

On diroit qu'il s'entend avec moy.  
Les endroits qu'il admire , ont tous eûs mon suffrage ,  
Que vous avez d'Esprit ! on ne peut davantage.

LE MARQUIS.

Vous vous y connoissez ; en ay-je ?

ORTO-

COMEDIE.

ORTODOXE.

411

Autant que dix. }

LE MARQUIS.

Vous tombez dans mons sens sur l'endroit que je dis,  
Sur la comparaifon d'Alexandre?

ORTODOXE.

Elle est belle.

LE MARQUIS.

Et Madame , qui rit , comment la trouve-t-elle?  
S'il luy plaist.

EMILIE.

Comment ?

LE MARQUIS.

Oüy.

EMILIE.

Je la trouve là-là.

ORTODOXE.

J'ay pensé me douter qu'elle diroit cela ,  
Vrayment.

LE MARQUIS.

Et moy de mefme , ou je me donne au Diable.  
Et fy. Morbleu , Madame , eftes-vous raifonnable ?  
Lors qu'au grand Alexandre on compare le Roy ,  
Dire là-là ! Tудieu ! Qu'en dites-vous ?

A M A R A N T E.

Qui ? moy ?

Pour blâmer un endroit contre qui chacun pefte ,  
Le là-là de Madame , est un là-là modeste.  
Quoy qu'en penfe l'Auteur , il a tort felon moy.

LE MARQUIS.

Lors qu'au grand Alexandre , il compare le Roy ,  
Il a tort !

LE CHEVALIER.

Oüyda , tort ; & le bon Sens en gronde.  
Non de le comparer à ce Vainqueur du Monde.  
Je ſçais bien que Louïs qui paroift fi galant ,  
Est bien plus équitable , & n'est pas moins vaillant ;  
Et

## 4<sup>re</sup> LA SATYRE DES SATYRES,

Et qu'un Roy comme luy , dont la gloire est extrême,  
Ne se peut sans erreur comparer qu'à luy-même ;  
De Despréaux pourtant l'on souffriroit cela ,  
Si son fougueux Genie en fut demeuré là :

Mais au plus fameux Roy que la Grèce ait vû naistre,  
Comparer le plus grand que l'on puisse connoistre ;  
Et dans un autre endroit , par de sottes raisons ,  
Sat. 8. Vouloir mettre Alexandre aux Petites-Maisons ;  
N'est-ce pas du bons Sens avoir perdu l'usage ?

LE MARQUIS.

Et crois-tu qu'Alexandre ait toujours esté sage ?  
Il estoit quelquesfois presque aussi fou que toy.

LE CHEVALIER.

Il ne falloit donc pas luy comparer le Roy :  
Ce Monarque intrépide , en qui tout est auguste ,  
Et qui sert de Modele à qui veut estre juste.  
L'Univers étonné de ses faits éclatans ,  
Sçait qu'en luy la Sagesse a devancé les ans ;  
Et que pour faire voir ce qu'il auroit l'heur d'estre ,  
Les Vertus avec luy commencerent de naistre.  
Après ces vefitez , voy ta compasaison.

LE MARQUIS.

Ma foy , si tu n'as point de meilleure raison ,  
Tu n'es qu'un Fat.

EMILIE.

Pour Fat , pas tant Fat que l'on pense.

ORTODOXE.

En verité , Madame , il l'est à toute ouurance.

Je veux qu'avec raison vous blâmiez Despréaux  
Mais des flots d'Encenseurs trouvent ses Ecris beaux  
On se fait par le Monde un tort irréparable.

EMILIE.

Tout le Monde qu'on voit n'est pas déraisonnable ,  
Despréaux d'Encenseurs eût-il mesme des flots ,  
On doit par charité desabuser les Sots.  
Les endroits qu'on reprend , font bien voir sa conduite ;  
Il fait quelques beaux Vers , mais le reste est sans suite ;

C'est

# COMEDIE.

417

C'est un jeune Emporté, qui dans ce qu'il écrit,  
Prise le Jugement, moins que le bel Esprit;  
Et pour courre un bon mot que par fois il attrape,  
Du bons sens qu'il neglige, à tout moment s'échape.  
Ses amis les plus chers n'en disconviennent pas.

LE MARQUIS.

Vous estes, vous & luy, deux aussi francs Ingrats...

LE CHEVALIER.

Nous, Ingrats!

LE MARQUIS.

Oüy, morbleu: Despréaux vestifié,  
Et les fruits de sa veine, il vous les sacrifie:  
Clairvoyant dans le Code, & sçavant dans les Loix,  
Il pouvoit obscurcir Montauban, & Langlois,  
N'estoit qu'il a changé, pour vous mieux faire rire,  
Ses Cornes d'Avocat, en Cornes de Satyre.

ORTODOXE.

A ce que dit Monsieur, il donne un tour d'Esprit.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

ORTODOXE.

Oüy.

LE MARQUIS.

Ma foy, bien des Gens me l'ont dit,

Que ma discretion ne veut pas que je nomme.

Toy qui parle, as-tu vû la Satyre de l'Homme?

LE CHEVALIER.

Oüy, je l'ay vûë.

LE MARQUIS.

Hé bien, l'endroit de l'Asne?

AMARANTE.

Ah fy!

LE MARQUIS.

A tous les Ecrivains je vais faire un desy,  
Tant à ceux qui font mal, qu'à ceux qui font merveille,  
Comme depuis Bourfault, jusqu'à l'ainé Corneille,  
D'en faire autant.

EMR-

474. LA SATYRE DES SATYRES.

EMILIE.

A peine en viendroient-ils à bout.

LE MARQUIS.

Si vous dites fy là , dites donc fy par tout ;  
L'Asne de Despréaux me ravit , Dieu me damne.

ORTODOXE.

Il est vray , pour cela , que c'est un plaisant Asne.

LE MARQUIS.

Tout-à-fait. Prés de luy , s'il avoit dit un mot,  
Feu l'Asne de la Fable eût passé pour un Sot :  
Je crois qu'en droite ligne il descend de sa Race.

EMILIE.

Jamais façon d'écrire a-t-elle esté plus basse ?  
Y songez-vous ?

LE CHEVALIER.

Pour moy , je ne m'y connois pas,  
Ou , comme dit Madame , il n'est rien de si bas.  
Cet Asne sociable , & qui n'est point farouche,  
Ou plustost Despréaux qui parle par sa bouche,  
Dit-il rien de passable , & n'eût-il pas mieux fait ,  
D'estre comme un autre Asne , imbécile , & muet ?  
Par les bas sentimens de sa derniere Page,  
Il avilit sa Plume , & salit son Ouvrage :  
Qui veut satyriser , doit moins estre étourdy.

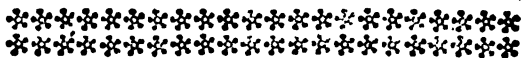
LE MARQUIS.

Et comment prétens-tu qu'un Asne parle ? Dy.  
Quoy que pour s'expliquer , il emprunte un Organe,  
Ne soutient-il pas bien son Caractere d'Asne ?  
Luy voit-on démentir ce qu'il est ? Va , parbleu ,  
A la beauté de l'Art , tu te connois fort peu.  
Si cet endroit n'est fin , pour qui veut du risible ,  
Je suis un Sot.

LE CHEVALIER.

Ecoute , il n'est rien d'impossible.  
Je te crois habile Homme , & puis m'estre mépris :  
Cet endroit....

SCE-



## SCENE DERNIERE.

EMILIE, LE CHEVALIER, LE  
MARQUIS, ORTODOXE, AMARANTE,  
BOURSAULT, LA FRANCE.

LA FRANCE.

**L** Es Acteurs ont mis leurs beaux habits,  
Madame ils vont bien-tôt commencer.

AMARANTE.

Ah! Madame,  
Allons oïir des Vers qui vous raviront l'ame :  
Jamais dans une piece on n'en mit de si beaux.

ORTODOXE, au Chevalier.

Vous demandez quartier, concernant Despréaux,  
Je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Non pas.

LE MARQUIS.

Tu le dois.

EMILIE.

Je le nie :

Non qu'enfin Despréaux n'ait beaucoup de Génie,  
Quand il aura plus d'âge, & les yeux mieux ouverts,  
Pour vanger ceux qu'il choque, il relira ses Vers :  
Devenu raisonnable, & ravi qu'on le croye,  
Il fera son chagrin, de ce qui fait sa joye ;  
Et sentira dans l'ame un déplaisir secret,  
D'avoir pû si bien faire, & d'avoir si mal fait.

*Fin du Tome premier.*

59634791



